The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

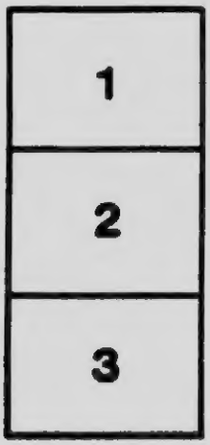
Bibliothèque générale,
Université Laval,
Québec, Québec.

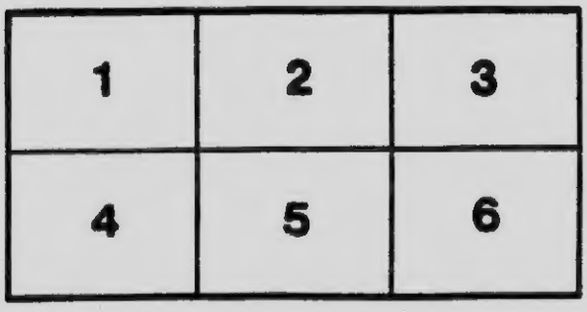
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





7 8

No. 5. Prix 20c.

T
6411
.299
1902
F

La Bibliotheque Moderne

HENRI CONSCIENCE

Les Martyrs de L'Honneur

Decarie, Hebert & Beauchesne,
1608 Notre-Dame,
MONTREAL.

3 2356 00591 8659

OUVRAGES DEJA PARUS

Dans cette Collection

No. 1—" Insaisissable Amour " . *F. Marion Crawford*
No. 2—" Un Peu, Beaucoup, Passionnément" ..... *Madame Lescot*
No. 3—" Les Etrangleurs du Bengale " *L. Boussenard*
No. 4—" Le Roi des Etudiants " ..... *V. E. Dick*
No. 5—" Liette " ..... *Arthur Dourliac*
No. 6—" Crime inutile " ..... *Jeanne Mairet*
No. 7 —" Le Tour du Monde en 80 jours" . *Jules Verne*
No. 8—" Le Roman d'un Père " .. *Leopold Stapleaux*
No. 9—" Cœur-contre-Cœur " .... *Pierre Mael*
No. 10—" La Pécheresse " .... *Paul Feval*
No. 11—" La Demoiselle de Puygarrou" . ..... *Henry Gréville*
No. 12—" Seule " ..... *Henri Ardel*
No. 13—" Furet " ..... *Alberich Chabrol*
No. 14—" Graziella " ..... *Lamartine*
No. 15—" Les Martyrs de l'honneur". *Henri Conscience*

Pour paraitre prochainement.

No. 16—" La Tombe de Fer " ..... *Henri Conscience*

LA BIBLIOTHEQUE MODERNE

1608, RUE NOTRE-DAME, CHAMBRE 15.

MONTREAL.

Bell Tel., Main 4331.

Les Martyrs de l'Honneur

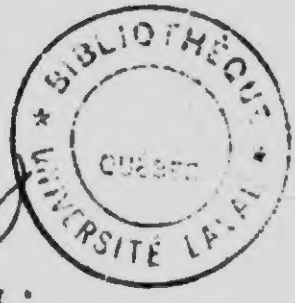
Quebec.

PT
41
11
102
F

LA BIBLIOTHEQUE MODERNE.

HENRI CONSCIENCE.

LES MARTYRS DE L'HONNEUR



880

MONTRÉAL :
J. B. HEBERT & CIE.,
1608 Rue Notre-Dame.

LES MARTYRS
DE L'HONNEUR

I

Le 20 juillet 1849, une belle voiture de louage roulait lentement dans une rue écartée de la ville de Gand.

Le cocher avait l'air de ne pas savoir où il devait aller, car il ralentit encore l'allure de ses chevaux, et se tourna vers le voyageur assis dans sa voiture.

— Plus loin, dit celui-ci, à gauche, au No 70, une petite porte verte.

Le cocher s'arrêta devant une vieille maison de modeste apparence où il sonna, et le voyageur descendit.

C'était un homme d'un âge mûr, qui paraissait avoir dépassé de beaucoup la quarantaine. Son visage fatigué portait les traces du chagrin ou de la maladie ; mais, à la finesse de ses traits, à la distinction de sa tournure et à l'élégance de ses vêtements, il était facile de reconnaître un homme du grand monde.

Il attendit quelques instants devant la petite porte verte qui ne s'ouvrait pas ; puis, réprimant un mouvement d'impatience, il portait dé-

jà la main au bouton de la sonnette, lorsque le bruit d'un verrou qu'on retire se fit entendre à l'intérieur, et la porte s'ouvrit. Une vieille femme qui avait l'air d'une servante parut sur le seuil, et, sans dire un mot, regarda timidement le voyageur et sa voiture.

— N'est-ce pas ici, ma bonne femme, que demeure M. Homans ? demanda-t-il.

— Que dites-vous, monsieur ? Je ne vous comprends pas ! cria-t-elle d'une voix perçante.

Il répéta sa question m is la servante, qui ne l'avait pas mieux compris que la première fois, lui fit signe d'entrer, ferma la porte derrière lui, et cria de nouveau en portant la main à son oreille :

— Il faut parler plus haut, monsieur ; j'ai l'oreille un peu dure. Entrez, entrez.

Elle l'introduisit dans une grande pièce, et reprit :

— Maintenant, monsieur, parlez haut, et dites ce que vous désirez.

L'étranger, sans se formaliser des façons brusques de la vieille femme, éleva la voix, et articula lentement, en appuyant sur chaque syllabe :

— Suis-je bien ici chez M. Homans, l'ex-intendant des barons van Berkhout, qui a toujours habité Bruxelles ?

— Il n'est pas nécessaire de crier si fort, monsieur, je ne suis pas sourde. Vous me demandez

si M. Homans vit encore et comment il se porte. Certes, qu'il vit encore. L'hiver entier il a été très souffrant ; mais maintenant il se rétablit. Combien de temps cela durera-t-il ? Le bon Dieu seul le sait. Quatre-vingt-deux ans, et à moitié aveugle !...

— Pourrais-je le voir ?

— Non, monsieur ; depuis des mois il ne reçoit plus personne, excepté le curé et le docteur.

— C'est que je viens de Hollande tout exprès pour lui parler. Il me connaît bien... Tenez, voici ma carte. Portez-la-lui, il me recevra tout de suite.

— Je ne le crois pas, monsieur, dit la vieille en secouant la tête. Je vais toujours lui porter votre carte. Veuillez vous asseoir, je reviens à l'instant, probablement avec un refus ; M. Homans est absolument décidé à ne plus voir personne.

Elle sortit, laissant le visiteur assez inquiet du succès de sa démarche. Mais il se dit qu'après tout, si on ne le recevait pas, il pourrait trouver un autre moyen de pénétrer auprès du vieillard.

En sonnant à la porte de cette maison, si modeste à l'extérieur, il avait pensé que l'ex-intendant des barons van Berkhout était peut-être, sur ses vieux jours, tombé dans la gêne, et, dans ce cas, il eût été heureux de lui venir en aide. Mais l'examen du petit salon où il atten-

dait lui montra qu'il s'était trompé ; car la pièce, convenablement meublée, et dont le parquet était couvert d'un moelleux tapis, attestait que le propriétaire jouissait d'une certaine aisance.

La servante descendit et cria en levant les bras au ciel :

— Monsieur, monsieur, c'est une chose étonnante. Dès que mon maître, après avoir mis ses lunettes, a pu lire le nom qui se trouve sur votre carte, il s'est levé de son fauteuil, et s'est tenu debout pendant plus de deux minutes, lui qui depuis un mois ne pouvait plus se lever sans aide ! Puis il a levé les yeux au ciel, et s'est écrié : Hammes ! Hammes ! Est-il possible ? Il vit encore, et Dieu ne l'a pas puni ! Ah ! combien mon pauvre maître paraissait irrité lorsqu'il retomba comme épuisé sur son fauteuil. Vous vous nommez Hammes ! Vous lui avez donc fait du mal autrefois, monsieur ? Un si brave homme, ce n'est pas bien...

— Et il refuse de me recevoir ? dit tristement l'étranger sans répondre aux questions de la vieille. Soit. J'aurai recours à d'autres moyens pour lui parler.

Et il fit quelques pas vers la porte.

— Mais non, vous vous trompez, monsieur, s'écria la servante. Il m'a donné l'ordre de vous conduire auprès de lui. Venez, suivez-moi.

Elle monta l'escalier jusqu'au second étage,

suivie de l'étranger. Là, elle ouvrit une porte en disant :

— Entrez, monsieur, voici mon maître.

Le vieillard, enveloppé dans une robe de chambre, était enfoncé dans un large fauteuil, et appuyé sur d'épais oreillers. Il était d'une maigreur extrême. Près de lui se trouvait une petite table chargée de tisanes et de médicaments. Le pauvre homme semblait n'avoir que bien peu de temps à vivre.

Mais l'apparition du visiteur inattendu lui imprima comme une secousse électrique et pour un moment lui rendit ses forces. Il ôta vivement ses lunettes pour mieux voir de loin, et, se cramponnant de ses deux mains osseuses aux bras de son fauteuil, il se souleva en avançant sa tête tremblante.

— Je vous salue, bon monsieur Homans, dit l'étranger. Je suis heureux de vous revoir encore après bientôt vingt ans. Ne me reconnaissez-vous pas ? Je suis le comte de Hammes.

— Ma vue est trouble, je ne vous vois pas bien, répond,t l'ex-intendant, frémissant d'agitation ; mais mon cœur, qui bat à rompre, m'assure que vous dites la vérité. Oui, c'est vous qui êtes le comte de Hammes ; oui, c'est vous qui avez empoisonné mes vieux jours. Depuis cette époque fatale, je n'ai plus eu que deuil et chagrin. Ah ! si vous saviez le mal que vous m'avez fait !

— Du mal, à vous ? dit le comte ; jamais ! vous vous trompez, mon brave homme.

— C'est vrai, répliqua Homans avec une âpre ironie, pas à moi ; à mon maître, le baron van Berkhout, et à son unique enfant. Mais n'est-ce pas la même chose ? Les seigneurs de Berkhout ne m'ont-ils pas élevé par pitié, moi, pauvre orphelin ? ne m'ont-ils pas protégé et comblé de bienfaits ? n'ont-ils pas fait de moi un homme ? ne m'ont-ils pas confié la gestion de leurs biens? n'ai-je pas été honoré de leur confiance et de leur amitié ? Aussi je souffre autant qu'eux-mêmes de leur malheur, et je hais celui qui fut la cause de leur ruine et peut-être de leur mort prématurée !

— Morts ? Ils sont morts ? balbutia le comte, pâlissant.

— Je n'en sais rien, mais je le crains.

— Vous parlez de ruine ? S'ils vivent encore, ils ont donc perdu leur fortune ?

— Je n'en sais rien non plus.

Le comte, qui, par égard pour la faiblesse du vieillard, s'efforçait de contenir son impatience, approcha un fauteuil et prit place auprès du vieillard.

— Calmez-vous, mon bon monsieur Homans, dit-il. Nous n'avons peut-être pas bien agi envers le baron van Berkhout, mais qui pouvait

prévoir qu'il en résulterait des suites aussi graves ? Pareille chose arrive souvent dans le monde sans que...

— Quoi ? interrompit l'ex-intendant. Un mariage, qui devait couronner un amour sincère et depuis longtemps partagé est décidé entre vos deux famille. Toute la noblesse s'en occupe, le monde en parle comme d'une union des mieux assorties, Sa Majesté le roi lui-même vous félicite, les fiançailles sont célébrées... et pour de simples raisons politiques vous retirez tout à coup la parole échangée, et vous livrez mon maître et sa fille à la malignité publique ! Vous ne le connaissiez donc pas ? Sinon, vous lui avez sciemment et volontairement donné le coup de mort. Mon maître avait la réputation d'être sévère et inflexible ; il était, au contraire, généreux et bon ; mais le sentiment qui dominait en lui, c'était la dignité de sa race. Dans sa fierté ombrageuse, la moindre apparence d'une flétrissure à son nom devait le frapper mortellement. C'est la seule chose qui puisse expliquer l'étrange résolution qu'il a prise, et qui, sans cela, eût été incompréhensible. Ah ! seigneur comte, vous ne le saviez peut-être pas bien à ce moment-là ; mais quand vous forciez, malgré ses larmes, votre pauvre fils, votre bon Guillaume, à un autre mariage, vous détruisiez à jamais le bonheur de deux personnes aussi nobles que généreuses et dignes l'une de l'autre, si bien

que Dieu, qui est juste, vous demandera compte un jour de cette cruauté !

Le comte avait fait un mouvement et murmuré quelques paroles pour répondre au vieillard ; mais celui-ci, entraîné par son émotion, ne s'était pas laissé interrompre.

— Mais, mon brave homme, vous vous trompez, dit enfin le comte. C'est moi-même qui étais le fiancé d'Hortense ; c'est moi qui suis Guillaume de Hammes, dont vous plaignez le sort, et qui était bien malheureux en effet. Mes parents sont morts depuis nombre d'années ; ils se sont assez amèrement repentis de leur fatale résolution pour que nous puissions espérer leur pardon devant le tribunal de Dieu.

— Vous êtes Guillaume, Guillaume de Hammes ? murmura Komans avec un joyeux sourire. Oui, vous devez avoir beaucoup souffert, dans les premiers temps surtout, je n'en doute pas.

— Toute ma vie !

— Mais vous êtes marié depuis... depuis dix-huit ans. Assez longtemps pour avoir oublié ma pauvre maîtresse...

— Oublié ? Pas un instant. J'étais poursuivi sans relâche, comme d'un remords de conscience, par la question de savoir si, en acceptant la main de la comtesse de Hascot, je n'avais pas commis une lâcheté. Et cependant je suis convaincu que, dans une situation comme la mien-

ne, l'homme le plus courageux n'aurait pu agir autrement. Si vous saviez quelle terrible pression on a exercée sur moi de toutes parts ! mon père, ma mère, mes oncles, toute la cour, le roi lui-même. La haine politique enflammait leurs cœurs. J'allais, me disait-on, m'allier par les liens du sang avec des ennemis de mon roi et de ma patrie. Chacun repoussait ce mariage comme un déshonneur éternel pour ma famille. Quoi qu'il en soit, j'ai cruellement expié mon obéissance par vingt années d'une existence amère et désolée.

— Je vous crois, monsieur Guillaume ; vos lettres, que j'ai lues, ne m'ont laissé aucun doute à cet égard. Cette rupture violente vous a rendu aussi malheureux que ma pauvre maîtresse.

— Hortense m'a crû coupable d'une trahison volontaire, n'est-ce pas ?

— Ah ! l'excellent cœur ! Elle vous excusait auprès de son père en versant des larmes de pitié, car elle pensait moins à son propre chagrin qu'au désespoir que vous deviez éprouver.

— Et le baron van Berkhout ?

— Ah ! quant à lui, c'est bien différent. Il était furieux, et voulait se rendre en Hollande pour forcer votre père à se battre en duel, pour laver ainsi dans le sang l'injure faite à sa famille. Mais, tant que l'on ignora votre mariage avec la comtesse de Hascot, Mlle Hortense fit espérer à son père que le vôtre reviendrait sur

sa décision. La longue lettre que vous écrivîtes alors encouragea cette espérance... et plus tard.. plus tard, hélas ! ils quittèrent la Belgique pour ne jamais revoir leur patrie.

— Et où sont-ils maintenant ? demanda le comte.

Le vieillard leva les épaules sans rien dire.

— Vous devez le savoir. Voyons, soyez bon, dites-le moi.

— Je l'ignore. Personne en Belgique ne le sait... Et si je le savais, je ne vous le dirais pas, car j'ai des raisons de croire que mes maîtres, s'ils sont encore en vie, désirent que nul de ceux qu'ils ont connus autrefois ne sache où ils sont.

Ce refus catégorique du vieillard parut affliger profondément le comte. Il s'imaginait que Homans en savait plus qu'il n'en voulait dire, et il espérait parvenir, avec un peu de patience, à lui arracher des explications qui le mettraient sur la trace de nouvelles recherches à faire.

— Reposez-vous un peu, monsieur Homans, vous pourriez vous fatiguer, dit-il.

— Me fatiguer ! répondit le vieillard avec un sourire ironique. Si tout mon corps était aussi sain que ma tête et ma poitrine, je vivrais encore longtemps. Mais j'ai d'autres rouages détraqués dans mon horloge. Je n'ai jamais été malade à proprement parler, monsieur le comte ; mais c'est l'âge : je m'éteindrai comme une lampe qui n'a plus d'huile.

Je vous demande pardon de vous tenir si longtemps ; mais vous devez comprendre le vif intérêt que je prends au sort d'Hortense, la seule femme que j'aie aimée, et qui m'aurait rendu heureux ici-bas, si un fatal concours de circonstances imprévues ne nous avait pas condamnés tous les deux à une vie de regrets et de douleur.

— Mais, lors même que vous sauriez où se trouvent actuellement mes maîtres, que pourriez-vous faire pour eux ? demanda le vieux Homans. Quel est votre but, monsieur ?

— Mon but ? je vais vous le dire : Je n'ignorais pas que, peu après mon mariage avec la comtesse de Hascot, vos maîtres vendirent toutes leurs propriétés en Belgique et disparurent du pays, sans faire connaître le lieu de leur retraite, excepté à quelques personnes sûres et dévouées. Mais depuis, comme je ne cessais de penser à eux, il me vint, je ne sais trop pourquoi, la crainte qu'ils n'eussent perdu leur fortune et qu'ils ne vécussent dans le besoin. J'étais déjà riche de mon chef, et de plus j'avais hérité de mon oncle maternel, qui m'a laissé une fortune considérable, de sorte que je pouvais me dire un des plus riches propriétaires des Pays-Bas. J'éprouvai un désir ardent de connaître la résidence du baron van Berkhout et de sa fille, et, si c'était nécessaire, de sacrifier une partie de cette fortune pour les rétablir dans la situation

que leur avait probablement fait perdre la résolution de mes parents.

— De l'argent au baron van Berkhout ! dit le vieillard avec un sourire indigné. De l'argent venant de vous ! Où sont donc vos sens, monsieur le comte ?

— Je le sais, vous avez raison, monsieur Homans ; mais Hortense pouvait être restée seule au monde, et j'espérais qu'elle, du moins, pourrait croire à la pureté de mes intensions. Dans ce temps-là, ma femme vivait encore, et, quoiqu'elle m'eût rendu profondément malheureux, je m'abstins, par égard pour elle, de démarches qui auraient pu être mal interprêtées. Mais, aujourd'hui que la comtesse est morte depuis dix-huit mois, je suis tout à fait libre. Mon bon monsieur Homans, je vous en conjure par votre dévouement pour vos maîtres, dites moi où je puis les trouver : apprenez-moi du moins si quelques centaines de mille florins qui leur parviendraient par une main inconnue pourraient ajouter quelque chose à leur bien-être.

— Je ne doute pas de la droiture de vos intentions, répondit le vieillard ; mais croyez-moi, je ne sais rien, absolument rien.

Il y eut un moment de pénible silence. Le comte poussa un profond soupir et serra les poings avec dépit.

— Vous êtes peu généreux en m'opposant un

refus impitoyable, murmura-t-il. Vous me cachez la vérité !

— Jugez-en, monsieur le comte, répliqua le vieil intendant. Tout ce que je sais, je vais vous le dire aussi brièvement que possible.

— Oh ! merci ! Je vous écoute.

— Ce sera peu de chose, monsieur le comte..... Il y avait donc promesse de mariage entre ma jeune maîtresse et vous, et tout le monde applaudissait à l'alliance de vos deux nobles familles, de deux jeunes gens si beaux et si dignes d'être aimés. La lutte entre les Belges et les Hollandais au sein des états généraux et dans les feuilles publiques avait atteint une vivacité inquiétante.

Jusqu'à cette époque, mon maître avait tenu ouvertement pour le roi Guillaume ; mais alors, dans la question de la séparation administrative entre les provinces du Midi et celles du Nord, il se prononça en faveur de la Belgique. Ce fut assez pour lui attirer la disgrâce du roi et la haine de votre père. Votre mariage fut retardé. La Révolution de 1830 éclata, et vous vous réfugiâtes en Hollande, auprès du roi. Je n'ai pas besoin de vous dire que Mlle Hortense, qui vous aimait sincèrement, en fut profondément malheureuse et pleura son bonheur perdu. C'est alors que vous écrivîtes une longue lettre pour consoler et rassurer le père et la fille en leur certifiant que, quoi qu'il pût advenir, vous reste-

riez fidèle à votre promesse. Cette lettre éloquente, et probablement sincère en ce moment, eut tout l'effet que vous en attendiez. Mon maître et sa fille se calmèrent et espérèrent pendant quelques semaines ; mais alors ils reçurent votre seconde lettre, celle où vous leur appreniez, en des termes empreints de la plus vive douleur et du plus grand désespoir, que vous alliez contracter mariage avec la comtesse de Hascot ; vos parents, vos oncles, le roi lui-même le voulaient, et vous ne pouviez qu'obéir.

Cette nouvelle éclata comme un coup de foudre. Mlle Hortense tomba évanouie en poussant un cri déchirant, et demeura longtemps sans connaissance ; le baron van Berkhout jura qu'il allait partir pour la Hollande, et vous provoquer en duel, vous ou votre père. Rien, disait-il, ne pouvait laver l'injure faite à son " honneur, " si ce n'est la mort d'un de ses offenseurs Il donna des ordres pour pouvoir se mettre en route dès le lendemain, et ni les supplications ni les larmes de sa fille ne purent le détourner de son projet. Dans la soirée, pendant que les domestiques causaient entre eux de cette triste affaire, nous entendîmes tout à coup fermer avec fracas et fermer à clef la porte de la chambre du premier étage où le baron se trouvait avec Mlle Hortense. Puis, des cris de la jeune fille, qui paraissait appeler au secours et demander grâce. Nous écoutâmes en frémissant, mais nous

ne pouvions comprendre ni les plaintes de la demoiselle ni les menaces du baron furieux. Le bruit allait en augmentant. Nous craignions que notre maître n'eût perdu la raison, et que, dans son égarement, il n'attentât aux jours de sa fille...

— Mon Dieu ! que se passait-il donc ? demanda le comte avec angoisse.

— Je n'en sais rien, Dieu seul le sait, continua le vieillard. Pendant longtemps le respect nous empêcha de prendre un parti et d'intervenir. Mais à la fin, ne pouvant résister à mon inquiétude, je montai l'escalier quatre à quatre, suivi des domestiques, et bien résolu à enfoncer la porte si le baron, dans sa démence, refusait de l'ouvrir. Au premier coup frappé sur la porte, le baron cria : " Qui est là ? " Et lorsque je lui dis que c'était moi, son intendant, il me répondit d'une voix altérée : " Ah ! je vous en prie, Homans, veuillez attendre un instant : je vais vous ouvrir tout de suite. " — En effet, monsieur le comte, au bout de quelques minutes d'un silence effrayant, mon maître ouvrit la porte et nous demanda avec calme, mais avec une certaine surprise : " Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? Que faites-vous là tous ? Vous paraissez effrayés ? Est-il étonnant que des gens de qualité, tels que nous, soient affligés d'être frappés dans leur " honneur ? " Descendez tranquillement, et laissez-nous pleurer sur notre hu-

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE QUÉBEC

miliation. " — Nous vîmes Mlle Hortense assise sur une chaise. Elle avait certainement pleuré, car elle avait les yeux rouges ; mais elle remuait la tête pour confirmer les paroles de son père, et elle souriait, ou du moins elle s'efforçait de sourire. Pleins de confusion, nous nous empressâmes de redescendre, mais le baron me rappela et m'ordonna de le suivre dans son cabinet. Il me dit d'un ton bref et avec une expression saisissante : " Homans, j'ai confiance dans votre dévouement et dans votre discrétion : je vous en demande une nouvelle preuve. Ecoutez et retenez ce que je vais vous dire : Je ne vais pas en Hollande ; cela m'est absolument impossible à présent. Je laisse ma vengeance à la justice de Dieu. Je ne veux pas non plus rester ici, où j'ai reçu ce sanglant affront. Je pars demain avec ma fille pour les pays lointains. J'ignore quand nous reviendrons. Veillez à ce que tout reste ici sur un bon pied ; mais surtout empêchez les domestiques de jaser au dehors sur ce voyage. Prenez aussi vos mesures pour que personne de nos connaissances, sous quelque prétexte que ce soit, ne s'avise de nous chercher. Si quelqu'un vous interroge, dites que nous sommes partis pour la Suisse, pour l'Italie, mais que vous n'avez pas de nos nouvelles, et que vous ne savez pas positivement où nous sommes... A vous, Homans, le dévoué serviteur et l'ami de notre maison, je confierai, mais sous le sceau du secret le

plus inviolable, entendez-vous bien, que nous resterons aux environs de Weslar, où je possède, comme vous le savez une grande ferme et un pavillon de chasse sur le territoire de Draunfels. Ne m'écrivez pas. Soyez muet pour tout le monde, et empêchez autant que possible que l'on ne parle de vous... M'avez-vous compris ? Puis-je me fier à vous ? "

Je promis naturellement de faire tout ce que mon malheureux maître désirait. Le lendemain, il partit avec sa fille. Lorsque je les vis s'éloigner, sans savoir si je les reverrais jamais, j'éclatai en sanglots... mais, hélas ! ils étaient partis !

A ce pénible souvenir, les yeux du vieillard se mouillèrent de larmes.

— Ils étaient partis, et depuis lors vous ne les avez plus revus ? demanda le comte d'une voix altérée par l'émotion.

— La demoiselle ? Non. Je n'ai pas eu le bonheur de la revoir. Mais, peu de temps après, le baron van Berkhout est revenu deux fois à Bruxelles. La première, il me fit donner une procuration notariée pour vendre, au plus vite et à n'importe quel prix, tous ses biens, même le mobilier qui garnissait l'hôtel de ses pères. C'était en pleine Révolution ; les propriétés étaient en forte baisse. Il était difficile de trouver immédiatement des acquéreurs, à moins de faire des sacrifices énormes. Mes maîtres y perdirent

50 pour 100... La seconde fois, le baron vint chercher les fonds publics de toute espèce que, par son ordre, j'avais achetés à la Bourse. Il congédia ses domestiques en leur donnant deux années de gages, et à moi, dans sa générosité, il me donna une somme suffisante pour mettre mes vieux jours à l'abri du besoin. Depuis lors, je n'ai pas eu la moindre nouvelle de lui. Trois ans plus tard, j'ai fait moi-même le voyage de Draunfels. La ferme et le pavillon de chasse étaient également vendus, et l'on m'apprit que le dernier propriétaire était parti avec sa fille pour visiter la Palestine... Voilà, monsieur de Hammes, tout ce que je sais. Ah ! que n'avez-vous pu prévoir les terribles conséquences que devait avoir la rupture de votre promesse !

— Je suis peut-être coupable, en effet, répondit le comte en soupirant. Vous ne pouvez donc rien me dire pour me mettre sur leurs traces ? C'est à en devenir fou de désespoir ! Croyez-vous, Homans, qu'ils puissent être dans le besoin ?

— Monsieur, c'est une idée qui me poursuit depuis plusieurs années dans mes rêves. Une fortune, si grande qu'elle soit, qui est toute entière en papier, est bien chancelante. Voyez la Révolution qui a éclaté en France, l'année dernière. Tous les fonds ont subi une énorme baisse. Il n'en faut pas davantage pour ruiner complètement des gens qui ont une certaine position.

— Ciel ! par ma faute, la bonne, la noble Hortense pourrait souffrir de la gêne et vivre dans la médiocrité ! Le sort m'est contraire, mais je veux lutter jusqu'au bout. Je saurai, oui, je saurai où elle est. Demain je pars pour Weslar et pour Draunfels ; je veux découvrir leurs traces et les suivre, eussent-ils parcouru le monde entier... Maintenant, mon bon monsieur Homans, permettez-moi de vous serrer la main. Je vous remercie de votre bon vouloir, et je prie Dieu de guider mes pas. Si quelque chose, une aide pécuniaire par exemple, peut contribuer à votre bonheur, vous n'avez qu'à dire un mot.

— Non, non, monsieur, je vous remercie de tout mon cœur, répondit le vieillard en faisant un mouvement comme pour recommander le silence au comte. J'ai une idée... Une seule personne à Bruxelles pourrait peut-être vous renseigner... Et encore j'en doute.

— Une personne qui pourrait me donner des renseignements sur le séjour d'Hortense ? s'écria le comte avec joie. Oh ! parlez, je vous en prie.

— Non, mais des renseignements sur leur résidence antérieure. C'est le notaire Bortels, qui demeure à Bruxelles, rue Neuve. C'est lui qui a passé l'acte de vente des biens de mes maîtres. Et voici sur quoi ma supposition est fondée : une quinzaine d'années après le départ de mes maîtres, le notaire en question a fait un voyage

d'affaires à Vienne. A son retour, il a fait offrir en vente à la Bourse une quantité de fonds publics parmi lesquels j'ai cru reconnaître ceux que j'avais remis au baron van Berknout ; mais je n'en étais pas sûr. Peu de jours après, le notaire est venu me voir et s'est informé d'une façon détournée et mystérieuse de ma situation et de celle de plusieurs anciens serviteurs du baron. Je supposai qu'il avait vu mon maître à Vienne, et je l'interrogeai sur ce point ; mais il le nia, et je me mis à douter. Maintenant cela me revient. Avec vous, monsieur le romte, et connaissant vos généreuses intentions, il sera peut-être plus communicatif.

Le comte de Hammes serra les deux mains du vieillard.

— Ah ! combien je vous remercie ! Je cours à Bruxelles. Puissé-je réussir ! Dans ce cas, monsieur Homans, vous me reverrez.

Et il prit congé en toute hâte.

II

A une couple d'heures de marche de la ville d'Ypres, tout près de la frontière française, s'élevait un château nommé la Cour du Temple, parce que, suivant la croyance populaire, il avait appartenu jadis à l'ordre des Templiers. Depuis une dizaine d'années, il avait été rebâti en style moderne et montrait, au milieu d'arbustes en fleurs, sa belle façade, récemment peinte en blanc, que la vive lumière du soleil d'été faisait resplendir comme un gigantesque miroir.

Une rangée de hauts tilleuls bordait l'allée qui conduisait du château au chemin public.

C'était le matin. Deux personnes causaient à l'ombre des tilleuls. L'un, habillé de vert comme un garde-chasse, faisait de grands gestes et parlait avec animation. L'autre, un jeune homme, vêtu avec élégance et d'un extérieur distingué, écoutait avec attention, les yeux fixés à terre. Parfois il répondait par une courte observation. Ce qu'il entendait le contrariait sans doute, et le désespérait même, car un frisson douloureux agitait ses membres, et alors il serrait les poings ou secouait tristement la tête.

L'entretien fini, lorsque le garde-chasse se fut éloigné après un salut respectueux, le jeune homme resta encore un moment immobile, ab-

sorbé dans ses réflexions. Puis, levant les yeux au ciel, il dit d'une voix vibrante de douleur et d'indignation :

— O Dieu ! Dieu juste ! comment permettez-vous de pareils crimes ? Des gens avides qui rendent une pauvre jeune fille, un ange de candeur et de bonté, victime de leur avarice ! Des gens qui veulent enfermer la pauvre créature toute vive dans un tombeau, de peur qu'un œil compatissant ne puisse dévoiler leur barbarie. Ah ! cela crie vengeance !...

Il fit quelques pas vers le château ; puis il s'arrêta tout à coup, sous l'influence d'une idée qui l'effrayait.

— Qui pourrait le croire ? murmura-t-il. Ce tyran sans âme, cet impitoyable bourreau serait son propre grand-père ? C'est affreux, affreux !

Et, reprenant sa marche à pas lents, il ajouta en se parlant à lui-même :

— Avarice, avarice, passion infernale, qui peut dénaturer le cœur humain jusqu'à faire souffrir son propre sang !... Quoi ! la douce Ida souffrirait depuis des années ? Elle serait condamnée à languir dans un isolement mortel ? Cette tendre fleur s'étiolerait faute d'air ? Oh ! non, non, c'est impossible ; et fussé-je seul pour l'empêcher, même au prix de ma vie... Mais comment ? Que faire ? O Dieu, éclairez-moi !

Au bout d'un instant, ses sens reprirent un

peu de calme. Il mit le doigt sur son front en murmurant :

Je comprends maintenant ! Le dimanche, à la sortie de l'église, lorsque je m'approche d'Ida pour la saluer, M. von Oberheim me jette un regard pénétrant et sombre. Et quand il dit, de son ton bref et glacial : " Venez, Ida ", la pauvre jeune fille paraît trembler de tous ses membres. Et sa mère, Mme von Weiler ? Ah ! c'est la statue de la souffrance et de la douleur. Ses traits creusés portent l'empreinte d'une destinée fatale.... Oui, oui, M. von Oberheim me craint. Aurait-il le pressentiment que, tout jeune que je suis, je puis être appelé par la Providence à arracher de ses griffes deux pauvres victimes ? Ah ! nous verrons comment cela finira.

En achevant ces mots, il ouvrit la grille du château, traversa un jardin plein de fleurs, sans faire aucune attention à ses deux chiens qui sautaient autour de lui en aboyant joyeusement, monta l'escalier, ouvrit une porte et se laissa tomber sur un fauteuil. Son regard s'égarait dans l'espace, et il semblait complètement perdu dans ses pensées.

Ce jeune homme pouvait avoir vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Tandis qu'il déplorait le sort de Mlle von Weiler, ses yeux noirs étincelaient, et ses gestes indiquaient une grande énergie ; mais tel qu'il était alors, assis dans ce fauteuil

ses traits doux et charmants portaient l'empreinte de la bonté et même de la candeur.

Il était là depuis deux minutes à peine, immobile et pensif, lorsqu'une vieille dame entra dans l'appartement, un papier à la main.

Elle s'arrêta près de la porte et haussa les épaules en souriant d'un air moqueur.

— Encore ? Pauvre fou !

Elle s'approcha du jeune homme et lui dit :

— Hugo, c'est manqué, mon garçon. Ecoute la réponse que je reçois :

" M. von Oberheim, Mme von Weiler et sa fille Ida ont le regret d'informer Mme la baronne van Giersteen de l'impossibilité où ils se trouvent d'accepter l'invitation qu'elle leur a fait l'honneur de leur envoyer. "

C'est bref, et aucun motif d'excuse. Ils ne sont pas polis, ces gens-là. Qu'en penses-tu, Hugo ?

Le jeune homme se tordit les mains, et, sans répondre à la question qui lui était adressée, s'écria en frappant du pied :

— Non, non, mère, cela ne peut pas durer ! Ma tête brûle ! J'ai la fièvre, j'en perdrai l'esprit. Oh . chère mère, si tu savais comme je suis malheureux !

Et, dans son désespoir, il laissa retomber sa tête dans ses mains.

— Oui, mon fils, nous connaissons cette fièvre et ce malheur, dit la baronne van Giersteen d'un ton de douce raillerie ; mais toi, qui es pour

toute autre chose un homme raisonnable, pourquoi te laisses-tu entraîner à une exagération puérile — où, si tu l'aimes mieux, — à une exaltation poétique ? Pendant des mois entiers tu t'es contenté d'échanger tous les dimanches un regard ou un salut avec Mlle Ida von Weiler. Tu t'aperçois à la fin que tu t'es pris d'amour pour elle, et tu veux qu'en quelques jours ton inclination ait le champ libre pour courir droit à son but ! Ce n'est pas ainsi que les choses se passent, ni qu'elles doivent se passer. Qu'importe que l'on refuse aujourd'hui notre invitation ? Nous inventerons bien quelque autre moyen d'entrer en relation avec les gens d'Ouden-Steen. Entre eux et nous qui sommes de bonne noblesse, il ne peut pas y avoir d'obstacle sérieux. Allons, mon fils, console-toi. Tu es un garçon bien tourné ; Ida est une jolie fille ; il faut prendre patience, les choses tourneront mieux que tu ne le crois. Ne pense plus à leur refus. Peut-être ont-ils réellement un empêchement.

— Mais non, ma mère, ce n'est pas cela qui me trouble l'esprit, murmura le jeune homme avec une impatience mêlée de dépit. Si tu savais ce que j'ai appris !

— Tu as appris quelque chose sur leur compte ? quelque chose de grave ?

— Quelque chose d'affreux. C'est cruel, scandaleux, monstrueux !

— Ciel ! tu me fais trembler, dit la baronne en avançant une chaise. Parle, Hugo ! Quelque chose de scandaleux ! Oh ! oh ! ce serait pire. En ce cas, je te plaindrais, car, si la réputation de cette personne n'était pas restée intacte, alors, Hugo... Tu m'entends, n'est-ce pas ? Nous sommes de vieille noblesse ; je n'en tire pas vanité ; mais " l'honneur "... c'est autre chose.

— Non, tu te trompes, chère mère ; ce que j'ai appris ne touche ni à l'honneur ni à la réputation, comme les comprend le monde.

— Qu'est-ce alors ?

— Eh bien, je vais te le dire : Ida est malheureuse ; elle est cruellement opprimée et persécutée ; l'innocente créature est accablée de chagrins. Hélas ! elle est condamnée à une mort prématurée, et son tyran, son bourreau est son propre grand-père, M. von Oberheim.

— Bah ! bah ! c'est une histoire de Barbe-Bleue, dit la baronne.

— Non, ma mère, c'est la vérité.

— Mais quelles preuves en as-tu ?

— Tu connais bien Jacob, le chasseur, qui demeure au Regerspoel ?

— Oui, je le connais. Il a la réputation d'être un bavard qui se mêle beaucoup trop des choses qui ne le regardent pas. Lorsque ton père vivait, il a demeuré au château en qualité de bûcheron.

— Eh bien, au commencement de l'année dernière, peu de temps après que M. von Oberheim fut venu demeurer dans ce pays, il a pris Jacob pour jardinier. Jacob a donc travaillé quatre mois à Ouden-Steen, et il a pu voir ce qui se passait derrière ces hautes et sombres murailles. Je l'ai rencontré tout à l'heure dans l'avenue, et ce qu'il m'a dit m'a fait frémir d'angoisse et d'indignation.

— Tu piques vraiment ma curiosité, Hugo. Poursuis ; que t'a-t-il raconté de si terrible ?

— Ah ! mère, dit le jeune homme avec un profond soupir, le château d'Ouden-Steen est plus effrayant qu'une tombe fermée habitée par des morts. M. von Oberheim erre toute la journée, sans dire mot, à travers les corridors et les appartements, dans les jardins et dans le parc ; il espionne, il écoute, il craint, comme s'il était le geôlier de cette affreuse prison. Ses victimes sont Ida von Weiler et sa mère. La pauvre demoiselle est presque privée d'air et de lumière. Vient-elle au jardin ou dans le parc, le vieux von Oberheim la suit partout, comme un surveillant. Sa mère, sans doute par compassion pour l'innocente martyre, ne cesse de pleurer ; du moins ses yeux semblent toujours porter la trace de ses larmes. M. von Oberheim n'ouvre jamais la bouche, si ce n'est pour gronder brusquement la pauvre fille. Il a deux domestiques et deux servantes, tous Allemands ou Suisses,

aussi taciturnes et aussi méfiants que leur maître. Ils reçoivent triple gages pour prix de leur discrétion, — de leur complicité peut-être ! Et c'est dans cette noire prison que Mlle Ida et sa mère doivent vivre sans air, sans liberté, sans amis, opprimées et martyrisées, jusqu'à ce que la mort les délivre ? Un grand-père se faire froidement le bourreau de ses enfants ! Cela ne crie-t-il pas vengeance au ciel, ma mère ?

Mme van Giersteen avait écouté avec une stupéfaction inquiète. Elle hocha un instant la tête en signe de doute, puis elle dit avec une nuance d'ironie :

— Sur ma foi, tu as un esprit poétique, mon fils. Jacob t'a raconté, à sa façon, de sottes suppositions ; et, là-dessus, tu bâtis un roman très fantastique, j'en cqnviens. Mais, pour l'amour de Dieu, comment peux-tu croire qu'un grand-père se conduirait ainsi envers ses enfants, lorsque tu ne sais pas quelles raisons pourraient expliquer une conduite aussi extraordinaire ?

— Je connais ces raisons, ma mère.

— Vraiment ? L'affaire devient grave, et tu commences à m'inquiéter. Dis-les donc, ces raisons, Hugo.

— Jacob n'a pas de certitude à cet égard. Son idée est la conséquence de ce qu'il a vu au château, et de ce qu'il croit pouvoir conclure des réticences des domestiques. D'après lui, M. von

Oberheim a peu de fortune ; il serait même pauvre. Tous les biens dont il dispose maintenant viendraient du mari défunt de Mme von Weiler, et appartiendraient par conséquent à sa veuve et à Mlle Ida, sa fille. Par cupidité, par avarice, l'égoïste vieillard opprime ces deux faibles femmes. De crainte qu'Ida, qui va atteindre ses dix-huit ans, n'échappe à sa tyrannie, il la séquestre et l'enferme dans un tombeau, afin que la mort prématurée de la mère et de la fille lui assure toute leur fortune.

— Mais ce serait horrible ! s'écria la baronne émue.

— Tu comprends bien maintenant — n'est-ce pas mère ? — pourquoi M. von Oberheim me regarde d'un air si farouche, lorsque nous les rencontrons près de l'église ; pourquoi il intervient immédiatement d'un ton courroucé, lorsque j'échange avec Mlle Ida quelques paroles insignifiantes. Depuis peu, il a masqué au moyen d'une clôture intérieure en bois la claire-voie de la grille d'Ouden-Steen ; il refuse grossièrement notre invitation ; tout cela procède de la même cause. Il comprend qu'un jeune homme, que l'amour, que le mariage, peuvent seuls lui arracher sa victime.

Mme van Giersteen réfléchit un moment, puis, reprenant le fil de la conversation :

— Il m'est impossible de croire pareille chose, dit-elle. Supposons même, pour un moment, que

les conjectures de Jacob aient quelque fondement. Je ne vois aucun moyen pour nous, mon fils, d'intervenir dans des affaires qui, en somme, ne nous regardent pas.

— Ainsi, mère, je devrai rester impassible ? demanda le jeune homme avec une ironie amère. Ah ! tu crois que je laisserai persécuter et torturer l'innocente et malheureuse Ida ? Je t'ai avoué que je l'aimais de toutes les forces de mon âme. Et qu'est-ce qu'un amour sincère ? N'est-ce pas un sentiment qui rend capable de se sacrifier pour le bonheur de la créature aimée ? J'arracherai Ida des griffes de son bourreau, si je ne succombe point à cette noble tâche.

— Mais que veux-tu faire, mon pauvre fils ? demanda la baronne avec compassion.

— Je n'en sais rien encore, ma mère, répondit Hugo, dont les yeux étincelaient de résolution. Dussé-je souffleter M. von Oberheim et le provoquer en duel...

— Quelle folie ! Un jeune homme tel que toi s'attaquer à un vieillard ? On rirait de toi, et avec raison, et peut-être la justice te condamnerait-elle comme un vulgaire offenseur. Si tu n'as pas d'autre moyen...

— Mère, réponds-moi franchement, je t'en prie. Si je puis obtenir la main d'Ida, n'importe par quel moyen, consentiras-tu à mon mariage ?

— Tu sais que sur ce point je te laisse absolument libre, pourvu que ton choix...

— Eh bien donc, j'éclairerai Mlle Ida, et j'appellerai la loi à mon aide, pour la protéger contre la violence de son persécuteur.

— Ah çà, mon pauvre fils, es-tu devenu fou ? demanda Mme van Giersteen, stupéfaite. Tu parle comme un insensé. Il nous reste d'autres moyens pour tenter ce que tu appelles la délivrance de la jeune demoiselle. Par exemple, je puis aller trouver Mme von Weiler et lui demander franchement pour toi la main de sa fille.

— Oh ! mère, s'écria le jeune homme, fais cela, et je te bénirai jusqu'à mon dernier jour.

— Il n'est pas du tout certain, Hugo, que ma demande ait le résultat que tu désires.

— Je t'en supplie, mère, essaye toujours.

— Je le veux bien ; mais il ne faut pas être trop pressé, Hugo. Il y a certaines choses que je dois d'abord bien savoir. Tu es convaincu, n'est-ce pas, que Mlle Ida éprouve pour toi la même inclination que tu éprouves pour elle, qu'elle t'aime en un mot ?... Tu ne réponds pas, mon fils ?

— Je n'ose pas te tromper, mère, murmura le jeune homme avec confusion. Mlle Ida me sourit de l'air le plus aimable lorsque j'ai le bonheur de la voir ; ses yeux ont des regards pleins de douceur et se fixent sur les miens avec émotion ; mais ressent-elle pour moi ce que j'éprouve si

ardemment pour elle ? Je l'espere, je le crois, mais en être certain, non.

— Et ne prévois-tu pas ce que ma démarche aurait de ridicule, Hugo, si Ida était restée indifférente pour toi et si elle repoussait même ta demande ? Tu devrais donc savoir d'abord si elle a pour toi une véritable inclination. Et puis, il y a encore d'autres choses sur lesquelles je veux avoir des éclaircissements positifs. Nous ne savons pas d'où viennent les habitants d'Ouden-Steen, ni qui ils sont en réalité. Leur nom est allemand ; mais ils parlent le flamand ou plutôt le hollandais et le français avec la même facilité que l'allemand. Sont-ils vraiment de race noble ?

— Jacob m'a dit que les domestiques appelaient souvent M. von Oberheim, monsieur le baron, et sa fille, la mère d'Ida, madame la comtesse.

— Soit ; si les choses allaient assez loin pour qu'il fût sérieusement question d'une alliance, ils seraient bien obligés de dire eux-mêmes qui ils sont et d'où ils viennent. Le château d'Ouden-Steen n'est pas leur propriété. Pour ce qui est de la fortune, je n'y regarderais pas de trop près, mais il faut du moins qu'ils puissent donner une dot à leur fille.

— Et bien, mère, sur ce point vous n'avez pas à vous inquiéter. L'hiver passé, M. von Oberheim n'a-t-il pas donné mille francs au curé de

la paroisse pour secourir les pauvres ? N'a-t-il pas donné un nouvel hôtel à l'église ? N'a-t-il pas, l'année dernière, exhaussé de trois pieds, à ses frais, le mur d'enceinte du parc ? Ce travail lui a peut-être coûté dix mille francs. On ne fait pas de semblables dépenses quand on n'est pas riche.

— En effet, je crois qu'ils sont riches, Hugo ; je ne doute pas non plus de leur noblesse, mais je dois avoir une certitude à cet égard. Sois donc calme, mon fils, et prends un peu de patience. Ce n'est pas ta mère qui refusera de contribuer à ton bonheur, si le sentiment du devoir ne vient pas l'en empêcher. Dans l'intervalle, tu trouveras peut-être une occasion de t'assurer des sentiments de la pauvre fille à ton égard.

— Mais par quel moyen ?

— Dimanche, après la messe, si tu peux parler seul à Mlle Ida, à ta place je ne perdrais pas mon temps en salutations banales. Je lui dirais franchement ce que j'ai sur le cœur.

— Ah ! je n'oserai jamais. Comme cela, sans préparation, cela pourrait la blesser.

— Allons donc ! toi qui es brave jusqu'à la témérité, tu as peur d'une jeune fille, d'une enfant !

— Ma timidité m'afflige et me rend confus, mère.

— Oh ! cela prouve que tu l'aimes véritablement, mon garçon. Un peu de hardiesse, donc !

Tes intentions sont pures. Si Mlle Ida reçoit ta déclaration avec plaisir, tu le remarqueras sans peine. N'a-t-elle pour toi que de l'indifférence, tu ne t'en apercevras pas moins.

— Je suivrai ton conseil, ma chère mère ; advienne que pourra !

— La voiture doit être attelée, dit la baronne. Je vais à Poperinghe, où je pense rester jusqu'au soir à la campagne de Mme Gobbaerts. Que feras-tu pendant cette journée, mon fils ?

— Je me promènerai, mère. Il me faut de l'air et de l'espace pour calmer mes inquiétudes.

— Mais pas de folies, n'est-ce pas, Hugo ? Ne va pas à Ouden-Steen aujourd'hui.

— Non, ma mère, ta bonté m'a consolé et m'a donné des forces pour attendre.

— Au revoir donc, Hugo, et bon courage.

— Sois bénie, chère mère ; que Dieu te conduise.

Et après avoir serré les mains de la baronne, il sortit de l'appartement.

III

Hugo van Giersteen, ainsi qu'il l'avait dit à sa mère, était allé se promener dans la campagne, espérant que le grand air calmerait insensiblement l'agitation de son esprit.

Mais il s'était trompé dans son attente. Quoi qu'il fît, il lui fut impossible de penser à autre chose qu'au sort affreux de la jeune fille qu'il aimait. Ida ! ce nom renfermait pour lui tout l'univers.

Parfois, à la vérité, il s'arrêtait quelques instants au bord d'un ruisseau, écoutant le gai murmure de l'eau courante, ou bien il cueillait çà et là une fleur qu'il semblait considérer avec attention, ou bien encore il levait les yeux vers le ciel et suivait du regard la lente traversée des nuages ; mais tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, lui rappelait Ida, toujours Ida !

Quoiqu'il se fût compromis de ne pas approcher d'Ouden-Steen ce jour-là, il finit par se trouver, sans le savoir, dans le voisinage du château de M. von Oberheim.

Ouden-Steen (la Vieille-Pierre) était une vaste propriété située au milieu d'une contrée solitaire où l'on ne rencontrait pas même une hutte de berger à quelque distance. L'habitation, les jardins et le parc étaient fermés de tous côtés par un mur élevé et par un large fossé. Le château devait avoir été un " burg " au moyen âge, à en juger par sa lourde tour, crénelée et percée de meurtrières, et surtout par les étroites fenêtres gothiques de la façade. C'est probablement de là que lui venait le nom de Vieille-Pierre, en flamand Ouden-Steen.

Le parc, d'une très vaste étendue, était planté

de chênes et de hêtres séculaires, dont les couronnes formaient un dôme impénétrable de verdure, et qui avaient de loin l'aspect d'une chaîne de montagnes d'un vert sombre.

Toutes les fenêtres du château qui pouvaient être aperçues des passants étaient cachées par des persiennes. On n'entendait, au dedans du mur d'enceinte, aucun bruit qui vînt trahir l'existence d'êtres vivants ; la nature même semblait se taire autour d'Ouden-Steen. Tout ce que l'on y entendait, c'était, par intervalles, le grincement de la girouette sur la tour ou le cri sinistre d'un corbeau solitaire caché sur la cime d'un arbre.

Lorsque Hugo, en marchant, s'éveilla de sa rêverie et s'aperçut qu'il était près du château, il s'arrêta. Tandis que ses yeux étaient fixés sur les hautes murailles, un sourire amer contracta ses lèvres. Que venait-il faire là ? N'avait-il pas inutilement erre plus de vingt fois autour de cette muraille ?

Et cependant, après un moment d'hésitation, il s'approcha de la grande porte noire qui, depuis trois semaines, avait remplacé la grille à claire-voie, et interceptait complètement la vue.

Il se dressa sur la pointe des pieds et regarda en l'air vers une fenêtre fermée. Une seule fois il l'avait vue ouverte, encadrant la jolie tête de la jeune fille. Elle avait répondu à son salut par la plus aimable des révérences. Mais immédiate-

ment quelqu'un s'était approché et avait refermé brusquement la fenêtre. Depuis lors, elle ne s'était plus ouverte, du moins pendant le jour ; car il avait remarqué plus d'une fois, dans ses promenades attardées, qu'à la première tombée du soir, on levait les persiennes pour donner de l'air aux appartements !

Ah ! c'est dans cette chambre, au fond de cette sombre demeure, que vivait, que souffrait Ida ! C'est là qu'elle languissait sans consolation et sans espoir ! C'est là qu'un bourreau sans cœur tenait la pauvre créature cloitrée et la faisait mourir de chagrin !

Ces tristes pensées remuaient si profondément le jeune homme qu'un pénible soupir souleva sa poitrine. Il longea le mur d'enceinte pendant une centaine de pas, et entra rapidement dans un sentier, comme s'il avait hâte de s'éloigner d'un lieu qui lui rappelait son impuissance.

Ce sentier le conduisit sur une éminence assez éloignée. Là seulement il tourna la tête du côté d'Ouden-Steen et parut frappé d'une soudaine surprise.

En effet, de l'endroit où il se trouvait, il dominait entièrement la campagne de M. von Oberheim, et, malgré son éloignement, il pouvait voir à l'intérieur du mur de clôture. Il n'y apercevait pas un être vivant. Mais son attention fut particulièrement attirée par un objet nouveau. C'était une espèce de pavillon de ver-

dure élevé, dans un coin du parc, sur un tertre gazonné.

Il consistait en quatre piliers supportant un toit de chaume arrondi, destiné à préserver les promeneurs contre l'ardeur du soleil. Deux ou trois chaises attestaient que les habitants d'Ouden-Steen gravissaient souvent ce tertre pour voir au loin dans la campagne sans craindre d'être vus par les passants les plus rapprochés.

C'était sans doute l'endroit où la pauvre Ida venait pleurer dans la solitude...

Tandis que ces tristes pensées traversaient l'esprit du jeune homme, il poussa tout à coup un cri d'étonnement, et une joie étrange brilla dans ses yeux.

Une forme féminine, vêtue de blanc, avec de longues boucles de cheveux qui flottaient sur ses épaules, avait paru dans le pavillon. C'était elle, Ida !

Le jeune homme respirait à peine. Il eût voulu avoir des ailes pour voler auprès d'elle. Concentrant dans son regard toute la puissance de sa volonté, il eût voulu lire sur le visage de la jeune fille l'expression de ses chagrins ; mais il était trop éloigné pour pouvoir bien distinguer ses traits. Ah ! si la jeune fille avait pu savoir qu'il y avait là quelqu'un dont le cœur, brûlant d'amour pour elle, compatissait à son malheureux sort !

O ciel ! ne lui fait-elle pas signe de la main ?

L'a-t-elle reconnu ? Oui, oui, elle agite son mouchoir blanc ; ce n'est pas une illusion : elle lui adresse un salut amical.

Mais, hélas ! voilà que l'image chérie disparaît tout à coup, comme si ellle s'était évanouie dans les airs. Plus rien ! Le pavillon est vide et solitaire comme auparavant...

Un sourire amer plisse les lèvres du jeune homme. Ah ! il le comprenait bien : le bourreau avait appelé sa victime, ou peut-être la pauvre créature s'était-elle enfuie de crainte que son tyran n'aperçut celui qu'elle saluait de sa prison.

Il resta longtemps immobile, les yeux tournés vers le pavillon ; mais l'apparition ne revint plus.

Alors, sans savoir ce qu'il faisait, attiré par une puissance invincible, il redescendit le sentier et erra le long du mur de clôture. Dans ses promenades précédentes, il avait été empêché d'en faire le tour par un fossé profond et large ; mais cette fois une planche était jetée dessus comme un pont provisoire.

Hugo hésita un moment, puis il passa rapidement sur la planche et pénétra dans la vaste prairie qui entourait Ouden-Steen de trois côtés.

Mais à quoi bon ? Toujours le même mur sombre se dressait devant lui et semblait narguer son chagrin.

Il continua pourtant à s'avancer et ne tarda

pas à apercevoir deux domestiques de M. von Oberheim occupés, avec l'aide d'ouvriers étrangers, à charger des gerbes de froment sur un grand chariot. Ils travaillaient avec grande hâte, car le ciel était couvert, et de gros nuages noirs annonçaient une averse prochaine.

Le jeune homme s'approcha davantage en se dissimulant autant que possiblr derrière des bouleaux, et remarqua, non sans étonnement, une grande porte de bois, dont il ne soupçonnait pas l'existence, et qui donnait accès à l'intérieur du château par un pont jeté sur le fossé. C'était par là, sans doute, que les chariots entraient et sortaient pour la récolte et la fenaison. La porte n'était pas fermée ; on pouvait se glisser par l'entrebâillement.

Il traversa le pont avec de grands battements de cœur et passa la tête par l'ouverture. Son regard parcourait librement le jardin rempli de fleurs. Tout était calme et silencieux. Sans doute, la jeune demoiselle von Weiler se promenait ailleurs, dans les allées ombreuses ou dans les sentiers sinueux du parc ; mais les yeux de Hugo ne pouvaient percer le feuillage épais des taillis qui entouraient le pied des arbres séculaires.

Tremblant et pâle d'émotion, il passa, après une minute d'hésitation fiévreuse, à travers l'ouverture de la porte et pénétra rapidement dans le parc, jusqu'à un endroit où il était en-

tièrement caché par le feuillage. Alors seulement il s'arrêta et reprit haleine.

Sans doute, il ne se dissimulait pas la témérité et le danger de son action. Il se demandait même s'il ne retournerait pas sur ses pas ; mais une force secrète le retenait. S'il pouvait rencontrer Ida von Weiler et échanger avec elle quelques paroles décisives, tous ses doutes seraient levés, et sa mère pourrait travailler avec certitude à son bonheur. S'il se tenait soigneusement caché entre les branches, M. von Oberheim ne s'apercevrait pas de sa présence. Si Ida n'était pas dans le parc, il s'en irait de la même manière et avec les mêmes précautions qu'il était venu... Le danger ? Que pouvait-il craindre, alors que sa hardiessse pouvait avoir pour [illegible] la délivrance de la pauvre demoiselle ? [illegible] non, il n'y avait point à reculer ; il accomplirait son projet jusqu'au bout.

Il continua donc d'avancer avec précaution, s'arrêtant au moindre bruit, puis reprenant sa marche.

Tout à coup il demeura immobile, et, retenant son haleine, il contint avec effort un cri de surprise et de joie... A vingt pas de lui, sur un banc rustique, Ida était assise !

Hugo n'osait plus faire un mouvement. Il craignait de voir s'évanouir encore une fois la gracieuse et poétique apparition.

Ida était toute vêtue de blanc. Elle avait pour

unique parure les boucles abondantes de sa chevelure brune, qui ondoyaient sur ses épaules. Avec sa taille svelte et fluide, elle avait l'air d'être le génie ou la nymphe de cette solitude. On eût dit qu'il n'y avait rien de matériel dans sa personne et qu'elle appartenait aux esprits célestes.

Telle était du moins l'impression qu'elle produisit sur le jeune homme.

Ida avait sur ses genoux une moisson de fleurs dont elle se disposait sans doute à tresser une couronne ; mais ses mouvements étaient d'une lenteur si languissante, qu'elle devait être plongée dans une triste rêverie. En effet, elle laissa bientôt tomber les fleurs à ses pieds et mit sa main sur ses yeux. Cachait-elle les larmes qui mouillaient déjà ses paupières ?

Cette vue rappela Hugo au sentiment de la réalité. Pour ne pas effrayer la jeune fille en se montrant tout à coup, il s'avança tout doucement dans l'avenue ; et comme elle tenait toujours sa main devant ses yeux, il se mit à tousser légèrement.

La jeune fille se leva, regarda devant elle avec une expression de joyeux étonnement, courut au-devant du jeune homme et s'écria :

— Ah ! quel bonheur ! monsieur van Giersteen ! Vous ici, dans le parc ? Je pensais précisément à vous. Votre mère est-elle chez nous ? Mon grand-père, ma mère vous ont-ils autorisé

à venir m'appeler ? Rentrons vite ; mais, en marchant, je veux vous montrer mes belles fleurs dans le jardin. J'en ai tant ! et elles sont si belles ! Quelqu'un les verra, du moins ! Vous, au château d'Ouden-Steen ! Je ne sais si je rêve.

— Mademoiselle, dit Hugo, dont la voix tremblait d'émotion, je bénis Dieu, qui me permet d'être un moment seul avec vous. Accordez-moi quelques instants, je vous en conjure. J'ai à vous parler de choses qui décideront peut-être de notre bonheur à tous deux. N'ayez pas peur de moi, mademoiselle, je suis votre ami, votre véritable ami, et en outre un homme incapable d'oublier le respect que je vous dois.

La jeune fille le regarda avec étonnement.

— Vous refusez de m'écouter ? demanda-t-il tristement.

— Oh ! non, monsieur, répondit-elle, mais parlez vite ; mon grand-père pourrait trouver etrange que nous restions si longtemps ; et il est si sévère, si sévère !...

— Ah ! je vous rends grâce ! quelques minutes seulement ; mais asseyez-vous sur le banc, mademoiselle.

La jeune fille obéit machinalement, et lui, prenant place à côté d'elle, mais à distance respectueuse, lui dit d'une voix tremblante et entrecoupée, mais avec une rapidité fiévreuse :

— Mademoiselle, mes intentions sont pures et

désintéressées ; répondez-moi franchement et sans réticences, je vous en prie. Êtes-vous heureuse ?

— Heureuse ? balbutia la jeune fille ; heureuse dans cette éternelle solitude ? Oh ! non, non.

— Je le sais, reprit-il. Si tout ne trahissait pas ce qui se passe à l'intérieur de ces sombres murailles, mon cœur seul me l'eût révélé. Non, vous n'êtes pas heureuse, mademoiselle ; vous souffrez, vous languissez, vous adressez au ciel vos plaintes désespérées. Un tyran impitoyable vous tient courbée sous son joug de fer, par avarice, par égoïsme ; et, si cela doit durer longtemps ainsi, votre jeunesse se passera comme un rêve pénible, le chagrin épuisera vos forces et vous conduira au tombeau comme une victime résignée. Dites, n'est-ce pas ainsi ?

— Mourir ? dit la jeune fille avec angoisse, mourir ? Oui, parfois cette affreuse pensée assiège mon esprit. Mais, hélas ! si telle est la volonté de Dieu...

— Mourir, vous, mademoiselle ? interrompit le jeune homme avec indignation ; vous, si belle, si douce, si pure, mourir au printemps de vos jours ? Non, non, Dieu ne permettra pas une si criante injustice. N'est-ce pas que vous voudriez être délivrée de cette affreuse prison, échapper à votre cruel oppresseur, voir le monde, jouir comme les autres de votre part de la vie, goûter les plaisirs permis, rafrîchir votre

âme aux sources pures de l'amitié, de la sympathie et de l'amour ?

La jeune fille profondément émue par le son de sa voix, tenait ses yeux fixés avec une sorte d'égarement sur les yeux noirs et brillants du jeune homme. Elle n'entendait ou ne comprenait peut-être pas bien ce qu'il voulait dire, car elle ne répondait pas ; mais un bonheur inconscient rayonnait sur son joli visage. En ce moment sans doute elle avait oublié son grand-père et le monde entier.

— N'est-ce pas, vous voudriez être libre et vivre dans le monde comme les autres jeunes filles ?

— Oh ! oui, aller où je veux, répondit Ida avec un soupir ; de l'air, de l'espace, de l'amitié, de la liberté, des paroles célestes que je connais bien, mais pas...

— Eh bien, mademoiselle, interrompit Hugo, il y a un moyen, un moyen infaillible de vous donner tout cela.

— Non, non, murmura la jeune fille avec incrédulité.

— Que mes paroles ne vous offensent pas, mademoiselle, poursuivit Hugo un peu moins timidement. Le temps est précieux : allons droit au but que je poursuis, et vers lequel tendent tous mes efforts. Le moyen, l'unique moyen pour vous d'échapper à l'injuste tyrannie de votre grand-père, c'est... c'est le mariage ; c'est un

mari qui trouverait dans la loi même le droit de vous protéger contre tout le monde et contre tous les chagrins... Me comprenez-vous, mademoiselle ?

— Oui, oui, un mari, je comprends, répondit-elle avec un triste sourire. Qui penserait à épouser la pauvre Ida ? Je ne vois jamais personne, sinon le dimanche, en passant, des paysans et quelquefois votre famille.

— Ecoutez-moi avec indulgence, dit Hugo, de plus en plus animé, bien qu'il fît tous ses efforts pour rester maître de lui. Il y a un homme qui, sans que vous le sachiez, souffre depuis plus de six mois de votre douleur, qui vous voit toutes les nuits dans ses rêves, dont la pensée vous suit partout, qui pleure sur votre infortune, et demande instamment au ciel votre délivrance. Cet homme vous aime de toutes les forces de son cœur ; sa vie n'a plus d'autre but que votre bonheur ; cet homme — ah ! mademoiselle, ne me repoussez pas — cet homme, c'est Hugo von Giersteen.

Et le jeune homme tendit les deux mains vers elle, attendant son arrêt.

Mais la jeune fille le regarda avec stupeur, cacha sa figure dans ses deux mains et se mit à pleurer.

Il y eut un moment de silence.

— Hélas ! je me suis trompé, mademoiselle, pardonnez-moi, murmura Hugo.

La jeune fille releva la tête et demanda en souriant à travers ses larmes :

— Vous, Hugo, vous avez pleuré sur mon triste sort ? Non, non, c'est impossible, n'est-ce pas ?

— Dieu m'est témoin, répondit le jeune homme. Si jamais amour plus pur et plus sincère a brûlé dans le cœur d'un homme, que sa justice céleste...

— Et vous me choisiriez pour femme ? vous me conduiriez dans le monde ? vous me donneriez la liberté ? vous me rendriez heureuse ?

— O Ida, si pareil bonheur m'arrivait, je ne songerais qu'à une seule chose : vous faire oublier tout ce que vous avez souffert. Votre mère est riche ; la mienne également. Votre vie serait un paradis de paix, de joie et d'amour. Je serais fier de vous conduire à Bruxelles dans la plus brillante société ; je voudrais vous voir vêtue comme une reine. L'hiver, nous irions au bal, au théâtre, au concert. L'été, nous visiterions les villes d'eaux. Mon unique souci serait de chercher ce qui peut vous plaire, et je ne demanderais pour recompense qu'un sourire qui me dirait que vous êtes heureuse.

De temps en temps, une larme roulait encore sur les joues de la jeune fille.

— Ida, Ida, demanda le jeune homme, un pareil sort n'est-il pas assez beau pour vous charmer ?

— Ah ! c'est le ciel sur terre, répondit-elle en secouant la tête. Jamais je n'ai osé rêver rien de pareil ; mais, dans cette belle vie, je ne vois pas de place pour ma pauvre mère.

— Elle demeurera avec nous, Ida ; elle ne nous quittera jamais, et partagera toutes nos joies.

— Oui, ce serait bien ainsi, Hugo... Et mon grand-père ?

— Oh ! pas lui, Ida !

— Non, pas lui, Hugo. Il veut toujours être seul, il hait le monde. La gaieté lui fait mal.

" Mais nous sommes insensés ! s'écria-t-elle tout à coup en revenant au sentiment de la réalité. Mon grand-père ne voudra pas, car il me grondera sévèrement, il me punira peut-être parce que nous restons si longtemps dehors sans aller retrouver nos parents.

— Oui, Ida, je le sais bien, répondit le jeune homme ; mais, d'après la loi, votre grand-père ne peut rien sur votre avenir. Comme votre père est mort, nul autre que votre mère ne peut disposer de votre main.

— Comme vous vous trompez ! Mon grand-père est seul maître ; ma pauvre mère tremble encore plus que moi sous son inexorable sévérité.

— C'est vous qui vous trompez, Ida. Nous autres hommes, nous connaissons la loi. Si vous le souhaitez et que votre mère le veuille, vous

serez délivrée de l'esclavage où vous languissez. Ecoutez bien : dans quelques jours ma mère viendra à Ouden-Steen pour demander à la votre si elle consent à notre mariage. Préparez votre mère à cet entretien, et, s'il le faut, priez, suppliez, pleurez ; le bonheur de toute notre vie peut dépendre de votre mère... et, si votre grand-père s'oppose à une décision favorable, montrez que vous avez le cœur vaillant ; résistez-lui, dites-lui que vous n'aurez jamais d'autre époux que moi, que vous mourrez de chagrin, que vous prendrez la fuite, que vous invoquerez la loi contre lui. Il est votre grand-père, c'est vrai ; mais la cause de sa cruauté envers vous est si égoïste, si méchante, qu'en l'apprenant vous perdrez toute affection, tout respect pour lui. Cette cause, je vais vous l'expliquer. Elle paraît incroyable, et cependant...

— Voyez, voyez, mon grand-père arrive là-bas, dit la jeune fille en se levant précipitamment avec une sorte d'effroi. Je cours à la maison de ce côté. Vous, Hugo, allez au-devant de lui : dites-lui que vous ne m'avez pas trouvée ; je vous attends au salon, auprès de nos parents...

En achevant ces mots, elle s'élança dans un sentier latéral et disparut sous le feuillage épais.

Le jeune homme allait se diriger vers la porte par laquelle il était entré, lorsqu'il s'aperçut

que c'était précisément de ce côté que venait M. von Oberheim, et par conséquent qu'il lui coupait la retraite. Fuir à travers le feuillage, comme un larron, lui paraissait une lâchete. Maintenant qu'il se savait aimé d'Ida, il se sentait une force de géant. Irrité d'ailleurs par la vue du persécuteur de la jeune fille, il etait plus disposé à lui reprocher sa dureté qu'à s'excuser de sa propre audace. Un autre, moins exalté, aurait peut-être éprouvé quelque crainte ; car M. von Oberheim, avec sa haute taille, ses cheveux blancs, ses traits durs et ridés, était un homme d'extérieur imposant, d'autant plus qu'il s'approchait en ce moment le poing menaçant et le regard plein d'éclairs. Mais Hugo ne bougeait pas et attendait le maître d'Ouden-Steen sans s'émouvoir.

Cette tranquillité parut étonner et courroucer le vieillard.

— Que faites-vous ici ? grommela-t-il. Qui vous donne la hardiesse de pénétrer dans l'intérieur de ma propriété ? Etes-vous un voleur ou un fou effronté ?

— Je suis Hugo van Giersteen, monsieur von Oberheim, et vous me connaissez bien, répondit le jeune homme. Ce que je viens faire ici, ma mère vous l'apprendra dans quelques jours. Je suis en paix avec ma conscience, et je ne crains rien de votre colère, si ce n'est d'être entraîné à vous manquer de respect.

— Etes-vous donc réellement dépourvu de tout sentiment de justice et de convenance? s'écria le vieillard, stupéfait d'une audace si extraordinaire. Ne savez-vous pas que je puis vous traduire devant les tribunaux et vous faire châtier ?

— L'homme qui a lui-même des choses graves à cacher ne traduit personne devant les tribunaux, riposta Hugo.

Ces paroles firent frémir M. von Oberheim, et il jeta sur le jeune homme un regard perçant qui semblait vouloir fouiller jusqu'au fond de son âme.

— Voyez-vous bien, monsieur ? vous me poussez à vous manquer de politessse, dit Hugo. Ne me demandez pas de vous expliquer ma conduite. Dans peu de jours vous en connaîtrez parfaitement le mobile. Laissez-moi partir, je m'en irai par où je suis venu.

Il voulut s'éloigner en effet. Mais M. von Oberheim lui barra le passage en disant :

— Cela ne finira pas ainsi ! Je veux savoir ce que vous êtes venu faire chez moi. Ida est venue auprès de vous. Qu'avez-vous à faire avec elle ? Parlez, je vous l'ordonne. Que lui avez-vous dit ?

... Ma mère vous l'apprendra, monsieur.

— Ni votre mère ni vous n'avez à vous mêler des affaires de ma famille. Vous parlerez sur-le-champ !

— Et si je ne veux pas ?

— Ah ! je vous en prie, s'écria le vieillard en tremblant, ne me poussez pas à bout, obéissez! Je suis vieux, mais j'ai encore assez de force pour vous écraser sous mes pieds. Ne me contraignez pas à la violence.

Le jeune homme eut-il peur ou fut-il pris de pitié pour l'agitation du vieillard ? Toujours est-il qu'il parut prendre la résolution d'être moins raide dans sa resistance.

— Calmez-vous, monsieur von Oberheim ; si vous l'exigez absolument, je parlerai ; mais ce que j'ai à vous apprendre ne peut vous être que désagréable.

— C'est égal. Pourquoi avez-vous pénétré traitreusement dans ce parc ? Qu'avez-vous dit à Ida ?

— Eh bien, monsieur, vous allez l'apprendre, répondit Hugo. Je sais depuis longtemps que Mlle Ida est profondément malheureuse, que vous la tenez ici séquestrée, séparée du monde, comme dans une prison, que vous la torturez, et que si Dieu ne lui suscite pas un libérateur, la pauvre créature mourra victime de votre tyrannie. Je connais les raisons de votre cruauté, mais il ne convient pas que je vous en parle maintenant...

— Les raisons ? vous en connaissez les raisons ? rugit M. von Oberheim, dont le visage se couvrit d'une pâleur mortelle. Ces raisons... que

vous croyez connaître, je veux, je dois les savoir.

— L'avarice, la cupidité aveuglent l'homme et le rendent insensible, dit Hugo.

— Ah ! ah ! la cupidité ! s'écria le vieillard avec un rire joyeux ; oui, oui, la cupidité ! c'est vrai, la cupidité !

Et, se calmant aussitôt, il demanda :

— Et, maintenant, qu'avez-vous dit à Ida ?

— Je lui ai dit que je l'aime et que je veux devenir son époux, c'est-à-dire, monsieur, son libérateur ; car la loi donne au mari le droit et le devoir de défendre sa femme contre l'injustice, fût-elle commise par un père.

La stupéfaction du vieillard était extrême. Il ne pouvait en croire ses oreilles et paraissait éprouver plus de terreur que de colère.

— Et elle, Ida, que vous a-t-elle répondu ? demanda-t-il.

Hugo se tut, hésita

— Parlez, vous aime-t-elle ?

— Elle ne l'a pas dit ; mais j'en suis convaincu, et cela me suffit.

— Un mariage entre vous et Ida ! s'écria M. von Oberheim. Cela est aussi impossible que de prendre le soleil avec la main... Et quand même le roi, quand le monde entier le voudraient, quand je le voudrais moi-même, encore serait-ce impossible. Otez cette idée folle de votre es-

prit, jeune homme, sinon vous vous préparez la plus pénible, la plus amère désillusion.

— Oui, monsieur, je sais que vous vous y opposerez de toutes vos forces, dit Hugo ; mais vous avez tort, soyez-en sûr. Ma mère est très riche. La dot qu'elle exigerait ne serait pas considérable : vous pourriez garder tout le reste. Comment pouvez-vous être aussi impitoyable, monsieur, pour cette pauvre innocente demoiselle ? Quelle vie mène-t-elle ici ? Est-ce même une vie ? A son âge, belle et sensible comme elle est, languir dans une prison ! ne voir personne ! et s'étioler dans une obscure solitude, faute d'espace et de liberté ! Allons, monsieur, soyez généreux, je vous honorerai, je vous aimerai comme un bienfaiteur. Acceptez-moi pour fils, et je m'efforcerai d'embellir votre vieillesse.

— Impossible ! impossible ! Une loi inexorable a décidé pour jamais du sort d'Ida ; personne ne peut devenir son époux, soupira M. von Oberheim, profondément ému par les paroles du jeune homme.

Tout à coup l'expression sévère du vieillard fit place à un sourire amical.

Hugo, prévoyant une réponse favorable, poussa un cri de joie ; mais il eut bientôt l'explication de ce changement subit. A l'extrémité du chemin où ils étaient avait paru un domestique qui venait appeler son maître.

M. von Oberheim fit un signe pour dire au valet qu'il avait compris et qu'il allait venir tout de suite. Le valet s'arrêta.

— Si M. Hugo van Giersteen désire se retirer, dit le vieillard d'un ton souriant et avec un salut plein de courtoisie, j'aurai l'honneur de l'accompagner jusqu'à la porte du parc.

Il marcha en avant, suivi du jeune homme abasourdi, et lui dit chemin faisant :

— De beaux arbres, n'est-ce pas, monsieur van Giersteen ? C'est dommage qu'ils se fassent si vieux ; leur couronne commence à se dépouiller. La campagne de madame votre mère est aussi très vaste, je le sais. Mais on n'y voit pas d'arbres séculaires tels que ceux-ci. Cependant les tilleuls de votre avenue sont très beaux.

Ils étaient arrivés à l'endroit où le domestique s'était arrêté. Il dit quelques mots à son maître touchant le travail auquel on était occupé.

— C'est bien, Jean, répondit M. von Oberheim. J'y vais. Allez jusqu'au pavillon là-bas sur la hauteur. Je crois que j'y ai oublié un livre.

Le valet s'éloigna, et M. von Oberheim escorta son jeune compagnon, toujours avec la même politesse, jusqu'à la porte de sortie.

Là, Hugo s'enhardit à lui demander :

— Eh bien, monsieur, puis-je espérer ?

— Espérer, jeune fou ! grommela le vieillard,

dans les yeux duquel se ralluma une étincelle de colère.

— Vous refusez ? balbutia Hugo.

— Je n'ai pas besoin de refuser. Rien au monde ne peut rendre possible la réalisation de vos vœux insensés.

— C'est votre dernier mot, monsieur ? Eh bien, pour délivrer Ida de vos mains, j'essayerai de vous prouver que l'amour peut réaliser ce qui vous semble impossible.

En ce moment, Hugo était près de la porte.

Le vieillard lui saisit les mains et les serra avec tant de force, qu'il lui fit craquer tous les os.

— Mon dernier mot, impudent jouvenceau ? grommela-t-il d'une voix sourde et rauque. Ecoutez bien, je vais vous le dire. Si vous osez encore mettre un pied, un seul, vous m'entendez bien, dans l'enceinte d'Ouden-Steen, je vous brûle la cervelle !

— Vous me brûler la cervelle ?

— Comme à un voleur de nuit, comme à un chien enragé... Ne l'oubliez pas, pour l'amour de votre mère, car je suis cruel et impitoyable. Adieu !

Cette fois, les yeux enflammés et la terrible menace firent sans doute quelque impression sur l'esprit du jeune homme, malgré son état d'exaltation, car il fit un pas en arrière, traversa le pont et s'éloigna en côtoyant le fossé.

Le vieillard le suivit un instant des yeux, puis traversa lentement une des allées du parc, et bientôt, arrivé dans un endroit solitaire, il se laissa tomber sur un banc.

Demeuré un instant immobile et silencieux, il dit enfin en levant les yeux au ciel :

— O Dieu ! de quelle croix écrasante avez-vous chargé mes épaules ! Etre l'impitoyable oppresseur de ma fille et de sa pauvre enfant, le geôlier de leur prison ! Voir couler leurs larmes, les voir languir pendant des années, et assister, froid et insensible en apparence, au spectacle de leurs douleurs ! En être réduit à menacer de mort, comme si j'étais un bourreau ou un tyran sanguinaire, un jeune homme bon, aimable, désintéressé, généreux, dont l'âme est aussi pure que le cristal ! Combien ils sont tristes et désolés, les jours de ces misérables que le sort a jetés hors de la société ! Pas de consolation possible pour eux. L'isolement, le repos, la retraite, voilà le bouclier sous lequel ils s'efforcent d'éviter le coup qui les menace à toute heure ! Ah ! pas de fin, pas d'espoir, pas d'avenir; cela doit durer ainsi jusqu'à ce que notre fatal secret soit enseveli avec nous dans la tombe ! Seigneur, Seigneur, ayez pitié de nous ! Donnez-nous la force de supporter patiemment l'amertume de notre sort !

Il se couvrit le visage de ses mains pour cacher les larmes qui s'échappaient de ses yeux.

IV

Le même jour, au moment précis où Hugo avait vu de loin la jeune fille dans le pavillon rustique, une femme était assise dans une salle du château d'Ouden-Steen, absorbée depuis longtemps dans de profondes réflexions.

La pièce où elle se trouvait était richement meublée dans le goût moderne ; mais les murs étaient tendus, peut-être depuis des siècles, de cuir frappé et doré. Au fond, au-dessus d'un prie-Dieu, un grand crucifix d'ébène avec un Christ en ivoire était suspendu à la muraille. Ces objets et la lumière douteuse qui pénétrait par les deux fenêtres à demi voilées donnaient à l'appartement la sombre et triste apparence d'une cellule expiatoire.

La personne qui avait coutume d'y prier et qui peut-être y passait sa vie devait être, sans nul doute, la dame assise en ce moment auprès du prie-Dieu, dont les yeux pensifs étaient comme perdus dans l'espace. C'était la fille du vieux M. von Oberheim, la veuve que les villageois saluaient, le dimanche, près de l'église, du nom de Mme von Weiler.

Elle était vêtue de noir, comme une personne qui porte le deuil d'un proche parent. Sa taille droite et la régularité de ses traits permettaient

de supposer qu'elle avait été très belle dans sa jeunesse. Mais aujourd'hui sa figure était pâle et flétrie. Les larmes semblaient avoir tracé leur sillon dans les rides de ses joues ; et lorsqu'on la considérait avec attention, on ne pouvait lire dans ses yeux fatigués et sur son visage amaigri que les mots: souffrance, résignation, désespoir.

On lui aurait donné quarante-cinq ans, bien qu'elle n'en eût que trente-six, tant les chagrins l'avaient vieillie avant l'âge.

Un triste sourire annonça que ses pensées avaient pris une forme plus précise, et elle se dit à elle-même en soupirant profondément :

— Déjà dix-huit ans ! C'était le 15 août, comme aujourd'hui... Que j'étais heureuse alors ! La vie me souriait comme un paradis plein de roses éternelles. Dieu m'avait donné tout ce qu'une femme peut désirer ici-bas : noblesse, fortune, beauté... Ah ! je le vois encore : il était debout à côté de moi, plein de joie et d'enthousiasme ; sa main tremblait dans la mienne... et lorsque nous nous jurâmes l'un à l'autre que bientôt l'hymen scellerait à jamais notre amour, mon cœur battait si fort que, pour ne pas m'évanouir, je fus obligée de m'appuyer sur son bras, tant j'étais heureuse et fière ! Nous étions entourés de nos parents, de nos amis, de personnes de haute naissance, qui nous félicitaient et se réjouissaient avec nous d'une alliance que

le ciel même semblait avoir préparée. Hélas ! qui de nous aurait pu penser que ce jour de bonheur pèserait sur moi et sur tous ceux qui me sont chers, comme une malédiction ? que nous en serions écrasés comme sous la pierre d'un tombeau ? Déplorable aveuglement du bonheur, qui nous ravit pour un moment le sentiment de la réalité !... Ah ! Dieu juste, pour cet instant de faiblesse, votre arrêt pèserait-il sur moi et sur les miens jusqu'à la fin de nos jours ? N'y a-t-il donc plus d'espoir ? Non, n'est-ce pas ? Votre sainte volonté a gravé la loi de l'honneur dans la conscience humaine, et rendu cette loi aussi forte et aussi inexorable que la fatalité même. Que me reste-t-il, à moi, pauvre et faible créature, sinon de courber la tête et de pleurer ?

En effet, quelques larmes roulèrent sur ses joues, et elle demeura un instant immobile.

Alors ses pensées prirent un autre cours. Elle plongea la main dans le fichu qui se croisait sur sa poitrine et en tira un bijou suspendu à son cou par une chaine d'or. Elle l'ouvrit, et ses yeux enflammés se fixèrent sur un portrait. La miniature devait être assurément l'œuvre d'un artiste renommé, car, malgré ses petites dimensions et son extrême finesse, elle avait toutes les apparences de la vie.

— Son portrait ! le présent des fiançailles, dit-elle. Image sur laquelle, dans l'égarement de

ma joie, j'ai pressé mes lèvres comme si je buvais à la source même du bonheur... Oui, le voilà bien tel qu'il était : noble, beau, imposant, avec le plaisir de vivre qui rayonnait dans ses beaux yeux noirs, et l'éclat de la jeunesse sur son mâle visage... Et maintenant ? est-il aussi vieilli que moi ? Le chagrin a-t-il effacé les fraîches couleurs de ses joues et tracé autour de ses lèvres des rides prématurées ?... Dix-huit ans déjà ! Il est marié, il a sans doute des enfants... des enfants qui le rendent heureux ! C'était son devoir d'oublier la pauvre Hortense..... Pourquoi pleuré-je maintenant ? Insensée que je suis ? N'est-ce pas assez que son cœur ait été cruellement déchiré par cette séparation ? Dois-je souhaiter qu'il souffre, sans espoir et sans consolation, ainsi que moi ? Quelles racines profondes l'égoïsme jette dans notre âme !... Peut-être, depuis longtemps, Dieu l'a-t-il rappelé à lui ? Infortunée que je suis ! Il m'est défendu même de savoir s'il existe encore !

Elle couvrit sa figure de ses mains et suivit silencieusement le cours de ses pénibles réflexions. Puis elle reprit au bout d'un instant :

Lui, déloyal et perfide ! Ah ! cette affreuse pensée me perce le cœur comme un poignard. Mais cela est-il possible ? Mon père a reçu une blessure qui saigne encore comme au premier jour. La douleur, la haine le rendent injuste ! Quoi ! ce cœur noble et fidèle, qui m'aimait plus

que la vie, se serait laissé séduire par l'appât d'un mariage plus riche ? La passion politique aurait étouffé l'amour ? C'est de son plein gré qu'il aurait accepté la main de la comtesse de Hascot ?... Mensonge, calomnie !

Elle se leva tout émue, s'approcha d'une armoire et en tira un riche écrin de forme carrée comme un coffret. Puis elle retourna à son fauteuil, où elle s'assit, posa l'écrin sur ses genoux, l'ouvrit et y prit une feuille de papier toute chiffonnée.

Elle la regarda longtemps, avec un doux sourire, et enfin elle murmura à demi-voix, comme si elle continuait la lecture d'une lettre :

" Vous comprenez, ma chère Hortense, combien je suis abattu, et comme mon cœur est doublement déchiré par mon propre malheur et par la pensée de votre tristesse. Ah ! je ne vois que votre image, je n'entends que votre voix, je ne pense qu'à vous, à vous seule. Il y a une chose, chère Hortense, que je croyais devoir vous taire. Mais pourquoi ? votre foi dans ma fidélité n'est-elle pas sans bornes ? Eh bien, cette chose, je vais vous la dire. Ce n'est pas assez qu'on m'assiège de toutes parts pour m'exciter contre vous et contre votre père, on veut encore m'inspirer de la sympathie pour une certaine comtesse de Hascot qui donne ici le ton à la cour. Mais, fût-elle encore cent fois plus riche et plus belle, jamais je n'éprouverai pour

cette femme frivole et coquette autre chose que de l'aversion et du mépris. Chère Hortense, un cœur que vous remplissez tout entier jusque dans ses plus intimes profondeurs est fermé pour toutes les autres femmes. Soyez sans crainte, et attendez avec patience, avec certitude, le jour trois fois heureux qui nous réunira pour toujours. Ce jour viendra, il doit venir. Quoi qu'on tente et quoi qu'on fasse, si vous persistez à me juger digne de votre amour, rien au monde ne peut m'empêcher de devenir votre époux. Si je devais renoncer à cette union qui fut si longtemps notre rêve, je prendrais la vie en horreur et en dégoût. Plus de paix, plus de bonheur pour moi sur cette terre, si ce n'est auprès de ma bonne et chère Hortense. Ne vous désolez donc pas de notre séparation ; elle ne sera pas de longue durée. Le temps ne tardera pas à calmer les haines ardentes allumées par la revolution belge. Mon père redeviendra juste et généreux, comme il l'a toujours été... Et alors... alors je vole à Bruxelles, triomphant et plein d'orgueil, pour conduire à l'autel la fiancée que j'adore ! C'est ainsi que les choses se passeront. Des événements imprevus peuvent bien retarder notre bonheur ; mais me faire perdre, avec votre main, tout espoir en ce monde ? O ma bonne, ma chère Hortense, je préférerais recevoir à l'instant le coup de mort ! "

Mme von Weiler, sans quitter la lettre des yeux, se dit à elle-même :

— Lui, parjure ! Lui, un trompeur, un hypocrite !... Mais a-t-il tenu sa parole ? Une autre femme n'a-t-elle pas reçu ses serments et sa main ?

Et, sous le coup de cette pénible pensée, elle rouvrit l'écrin d'une main frémissante et en tira une seconde feuille de papier, usée et tachée en plusieurs endroits, comme si elle avait été plus d'une fois mouillée de larmes.

Elle lut d'une voix altérée par l'émotion :

" Hortense, ma toujours chère Hortense, malheur, malheur sur moi ! Plaignez-moi, mais ne m'accusez pas. Je suis malheureux, désespéré, anéanti. Puisse Dieu m'accorder la grâce de mourir avant que le sacrifice ne s'accomplisse!.. Comment vous apprendrai-je la fatale nouvelle sans vous briser le cœur ? Elle est cruelle, affreuse, inouïe. Hortense, je deviens l'époux de la comtesse de Hascot ! Ah ! ne maudissez pas votre malheureux ami ! Je le dois, je le dois : mon père me haïrait et me repousserait ; mon oncle me déshériterait ; le roi le voulait. Et, moi, malgré tant d'obsessions, fou d'épouvante et de désespoir, je résistais, je criais bien haut que j'aimais mieux mourir, Hortense, que de vous être infidèle. Hélas ! il y a des choses effrayantes sous lesquelles il faut courber la tête! Ma mère se jeta à mes pieds, qu'elle arrosait de

ses larmes, elle embrassa mes genoux, elle me supplia à main jointes, et, comme je restais inébranlable, — elle me menaça de sa " malédiction ", — et je sentais que, dans son égarement, elle allait accomplir sa menace ! Déjà sa main frémissante se levait sur moi... Mon sang se glaça dans mes veines. Maudit par ma mère !... Pour détourner de mon front ce signe de réprobation, j'ai prononcé le oui fatal ! Je suis le fiancé de la comtessse de Hascot. Tout le monde me félicite, mes parents se réjouissent, le roi me promet sa faveur ; mais, je pleure, je soupire, j'appelle la mort, afin qu'elle me laisse emporter dans la tombe votre pur et fidèle amour. M'écoutera-t-elle ? Je ne le crois pas. C'en est fait, ma pauvre amie. Le malheur sera mon partage. J'épuiserai jusqu'au fond le calice d'amertume... Ah ! cette comtesse de Hascot, pourquoi Dieu l'a-t-il fait naître ? Je la hais, je l'exècre, son nom seul m'inspire de l'aversion, et c'est elle que je vais que je vais... Ah ! les larmes obscurcissent mes yeux, mes sens se troublent, la force de lumière dans notre sombre nuit !... Le devoir commande : étouffons la dernière espérance et, si nous le pouvons, la dernière étincelle dans notre cœur saignant... "

Elle laissa tomber la lettre sur ses genoux pour essuyer les larmes qui ruisselaient sur ses joues. En même temps, elle prononçait des paroles entrecoupées où respirait une pitié profon-

de pour l'infortune de son ami. Elle frémissait en songeant à ce qu'il avait dû souffrir en enchaînant sa vie à celle d'une femme détestée. Mais qui pouvait savoir ?... Peut-être que cette femme l'avait aimé et s'était montrée bonne pour lui ? Et alors, Dieu merci ! sa vie n'avait pas été aussi malheureuse qu'il le craignait...

Cette idée adoucit un peu la douleur de la dame, et elle se sentit une sorte de consolation mélancolique.

Ses larmes avaient cessé de couler lorsqu'elle entendit tout à coup une voix qui criait du bas de l'escalier :

— Mère, mère, où donc êtes-vous ?

Mme von Weiler, subitement tirée de sa rêverie, s'empressa de serrer soigneusement ses larmes, cacha le portrait dans sa poitrine, et, comme elle entendit qu'on montait l'escalier, elle essaya de rendre le calme à son visage et le sourire à ses lèvres.

Une jeune fille fit irruption dans la chambre et s'écria avec agitation, en regardant autour d'elle d'un air étonné :

— Mère, où donc est restée Mme van Giersteen ? Je la cherche en vain, je ne la trouve nulle part. Est-elle déjà partie ? Non, n'est-ce pas ? O mon Dieu, que je suis contente, que je suis donc contente !

— Je ne comprends pas, mon enfant, dit la

veuve. Mme van Giersteen devait donc venir ici ?

— Mais oui, mère, elle était ici ; sans cela, comment M. Hugo, son fils, serait-il venu m'appeler dans le parc ?

— Maintenant je ne te comprends plus du tout. Hugo van Giersteen a été auprès de toi dans le parc ? répondit Mme von Weiler avec une sorte de frayeur.

— Oui, mère, et nous avons même causé longtemps ensemble. On voudrait entendre de si jolies choses pendant toute sa vie.

— Mais, pour l'amour du ciel, Ida, dis-moi donc de quoi il t'a parlé ?

La jeune fille entoura de ses bras le cou de sa mère, et répondit en l'embrassant tendrement :

— Mon grand-père ne doit pas le savoir, car il se remettrait à gronder et à me faire peur. Mais à vous, mère, qui m'aimez tant et qui êtes si bonne pour moi, à vous, je dirai tout. Ah ! c'est si beau ! beau comme le ciel même.

— Eh bien, Ida, j'écoute.

La jeune fille se pencha sur l'épaule de sa mère comme pour lui dire quelque chose à l'oreille. Mais elle cria tout haut avec l'accent d'une joie sans bornes.

— Mère, mère, il m'aime !

— Malheureuse enfant ! Il aurait osé ?...

— Malheureuse ? Oh ! non, non, sa mère va

venir pour me demander en mariage : je vais être sa fiancée !

Madame von Weiler recula de quelques pas. Elle était pâle et tremblait d'angoisse.

— Sa mère va venir ici ? balbutia-t-elle. De l'amour ? un mariage ? Dieu miséricordieux, venez à notre aide !

Mais la jeune fille, se méprenant sans doute sur la nature de l'émotion de sa mère, lui sauta au cou de nouveau, et reprit à mots précipités:

— Non, non, chère mère, soyez bonne : vous ne savez pas tout encore. Ecoutez et jugez comme tout cela est séduisant pour vous autant que pour moi. Nous allons demeurer loin d'ici, à Bruxelles, loin de cet affreux vieux château. Nous irons dans le monde quand cela nous plaira ; nous suivrons les soirées, les concerts ; nous verrons la meilleure société de la capitale ; nous serons vêtues comme des princesses. Hugo nous aimera toujours et ne pensera qu'à notre bonheur ; car, voyez-vous, chère mère, il veut que vous ne nous quittiez jamais: nous devons toujours demeurer ensemble, toujours !... Ah ! voilà que vous recommencez à pleurer, mère ! Et moi qui croyais que vous auriez rendu grâce au ciel de notre délivrance !

Mme von Weiler s'était laissé tomber sur un siège ; les larmes coulaient en effet sur ses joues ; elle était si profondément émue, soit par

la compassion, soit par l'inquiétude, qu'elle demeura muette quelques instants.

— Mais quel mal ai-je donc fait, mère, reprit tristement la jeune fille, pour que vous vous affligiez ainsi ? M. Hugo van Giersteen n'est-il pas de bonne maison ? Mme van Giersteen n'est-elle pas riche ? Ne m'avez-vous pas dit plus d'une fois que Hugo est un jeune homme aimable et bien élevé, et que la bonté de son âme brille dans ses grands yeux noirs ? Et maintenant qu'il nous offre, avec sa main, l'amour, la délivrance, la liberté et le bonheur voilà que vous pleurez ? Y a-t-il donc un secret un arrêt mystérieux qui nous a condamnés à user éternellement notre vie dans cette solitude désolée ? Non, n'est-ce pas, ma mère chérie, cela n'est pas ? C'est mon grand-père seul qui le veut ainsi ; et, vous aussi, vous avez peur de lui, et vous courbez humblement la tête sous sa tyrannie ? Mais Hugo, qui connaît les lois, assure que grand-père n'a pas le pouvoir d'empêcher notre mariage : c'est vous seule qui en êtes la maîtresse...

— Tais-toi, malheureuse enfant, tais-toi, gémit la veuve en levant les bras, tu me déchires le cœur ; tes paroles sont insensées. Ton grand-père est la bonté même !

— Alors, pourquoi tremblez-vous devant lui, ma mère ? pourquoi le son de sa voix me fait-il frissonner ?... Tenez, mère, peut-être avez-vous

raison ; parfois, en effet, mon grand père est généreux et bon. Excusez la hardiesse de mon langage... Tenez, je vous embrasse tendrement ! Vous recevrez Mme van Giersteen avec amitié, et vous lui accorderez ce qu'elle vous demandera, n'est-ce pas, ma chère mère ?

Le visage de la veuve devint très sévère, et sa voix prit un accent ferme et décidé, comme si elle allait effectivement prononcer un arrêt.

— Ida, dit-elle, écoute avec attention ce que je vais te dire ; cela te rendra peut-être malheureuse pour quelque temps, mais ce n'en est pas moins une vérité inexorable. Ne pense jamais à l'amour ; ce sentiment doit te rester étranger, car il ne peut être pour toi qu'un calice d'amertume, de chagrin, de honte et de désespoir; oui, oui, car l'amour sans le mariage est un sentiment coupable que Dieu punit sans pitié, et le mariage, vois-tu, mon enfant, t'est interdit à jamais ; et non seulement il t'est interdit, mais complètement, absolument impossible. Hugo fût-il le plus parfait des hommes, le plus noble, le plus riche, le meilleur, un mariage entre lui et toi demeurerait encore une impossibilité dont aucune puissance humaine ne pourrait triompher... Tu pleures, Ida ? Ah ! je le comprends. N'est-ce pas qu'il est pénible de devoir renoncer au plus doux espoir de sa vie ? Mais, ma chère enfant, épargne-moi autant que possible le spectacle de tes larmes ! Ta pauvre mère a déjà

bien assez de peines à porter sans fléchir le poids de ses propres douleurs !

La jeune fille, se révoltant contre la cruauté de cet arrêt, découvrit son visage, qu'elle avait caché dans ses mains, et murmura avec un dépit mal dissimulé :

— Oui, ma mère, je sais bien ce que c'est : vous n'osez parler autrement parce que vous avez peur de grand-père. Je suivrai le conseil de Hugo ; je ne veux plus être tyrannisée ainsi : je ne mourrai pas dans cette prison !

— Je t'en conjure, mon enfant, tais-toi ; tu ne sais pas ce que tu dis, soupira la veuve.

— Ainsi, ma mère, je ne pourrai jamais me marier ? jamais ?

— C'est impossible, Ida.

— Impossible ? Pourquoi ?

— Ah ! j'entends ton grand-père au bas de l'escalier ! s'écria la veuve avec une expression où la joie s'alliait à l'anxiété. Ne parle plus de cette terrible affaire, ma chère Ida ; n'en dis rien à ton grand-père. Cela exciterait sa colère et le rendrait malade ; je lui parlerai petit à petit avec précaution de...

Mais, avant que Mme von Weiler eût achevé sa phrase, la jeune fille s'était enfuie hors de la chambre et on l'entendit monter rapidement l'escalier qui conduisait à l'étage supérieur.

Immédiatement après, M. von Oberheim parut sur le seuil de la porte.

— Ida, a-t-elle été ici ? demanda-t-il d'un air sombre.

— Voilà qu'elle monte à l'instant, répondit tranquillement la veuve.

— Et vous a-t-elle dit que le jeune M. van Giersteen a pénétré dans le parc, et lui a parlé de choses qui sont effrayantes pour nous ?

— Oui, mon père, elle m'a tout dit.

— Vous paraissez calme ? Vous ne tremblez pas, Marie ? Ne prévoyez-vous pas quelle honte, quels malheurs nous menacent ?

— J'espère que ce nuage passera, mon père.

— Oui ? Et, au lieu de punir sévèrement votre fille, vous avez encore pleuré, par compassion, par faiblesse !

— La pauvre enfant est innocente, mon père...

— Innocente ! Ah ! vous appelez cela innocente ? Une fille de dix-huit ans qui, à l'apparition soudaine d'un jeune homme, loin de prendre la fuite avec indignation, avec épouvante, écoute ses déclarations d'amour, et lui dit ou du moins lui laisse croire qu'elle l'aime.

— Mon père, il s'est montré plein de respect. Il lui a parlé de mariage...

— De mariage, malheureuse ! s'écria le vieillard dont les yeux lançaient des éclairs ; de mariage ! Mais où sont donc vos esprits ? Avez-vous donc oublié que nous vivons ici sous un faux nom ? que nous devons, sous peine d'une honte éternelle, cacher à tout le monde qui nous

sommes ? Peut-on se marier sous un faux nom?

— Je ne l'oublie pas, mon père, répondit la veuve. J'ai fait tout ce que j'ai pu pour convaincre Ida que l'accomplissement d'un pareil vœu est absolument impossible pour elle.

— Et elle a abandonné tout espoir ?

— Il faudra bien qu'elle l'abandonne.

— Ah ! toujours, toujours cette fatale faiblesse ! gronda le vieillard en frappant du pied avec colère. Non, Marie, cela ne peut pas durer ainsi. Votre manque de courage nous entraîne infailliblement vers l'abîme que nous avons réussi à éviter depuis dix-huit ans. Eh bien, moi qui suis un homme, j'aurai de la force pour [illegible]. Ida est dans l'âge où la voix de la nature [illegible]rte les jeunes gens à rechercher la compagnie [illegible] leurs semblables. Si nous n'étouffons p[illegible] pitoyablement en elle ces aspirations [illegible]reuses, elle deviendra la cause de notre [illegible]r et du sien. Ce n'est pas après avoir [illegible]t sacrifié pendant vingt années que j'irai lâ[illegible]lement détruire le fruit de nos souffrances. Ida doit se résigner à courber le front sous la fatalité ; sinon, j'emploierai la force pour éteindre dans son cœur jusqu'à la dernière lueur d'espérance...

— Oh ! mon père, mon père, un peu de pitié du moins pour ma pauvre enfant ! s'écria la veuve en tendant vers lui ses mains suppliantes.

— Pas de pitié ! Nous sommes tous courbés

sous une loi de fer qui doit nous dominer fatalement jusqu'à la fin de notre vie. Ida obéira comme nous à cette loi. Elle y obéira plus que nous-mêmes ! A partir d'aujourd'hui, elle ne mettra plus les pieds dans le parc ; elle restera dans sa chambre... Et, si je la surprends encore hors de la maison, malheur à elle !

La veuve ne sut pas maîtriser plus longtemps l'angoisse de son cœur de mère ; elle éclata en larmes et en sanglots.

Cette explosion de douleur parut calmer le courroux du vieillard. Il contempla un instant sa fille en silence, approcha un siège, lui prit la main et reprit d'un ton plus doux :

— Allons, Marie, ne pleurez pas si amèrement: nous sommes malheureux, profondément malheureux mais vous savez bien...

— Enfermée dans sa chambre, dans un cachot ! gémit-elle. Elle n'est donc pas encore assez prisonnière ? O mon enfant, ma pauvre enfant !

— Oui, certes, pauvre enfant, répéta M. von Oberheim. Si le sacrifice de ma vie pouvait améliorer son sort, je la sacrifierais à l'instant, et j'en remercierais le ciel. Vous le savez, n'est-ce pas ?... Soyez donc raisonnable, Marie. Résistez à votre amour maternel ; ne faites pas d'inutiles efforts pour vous débarrasser de votre croix. Depuis dix-huit ans et plus, nous errons par le monde, cherchant les endroits les plus isolés pour y cacher notre existence. Chaque fois

que la curiosité des hommes est venue nous inquiéter, chaque fois que nous avons été menacés du danger de faire des connaissances, nous avons fui vers des contrées lointaines ; et c'est vous-même, Marie, qui vous êtes montrée le plus soucieuse d'échapper aux regards indiscrets. Et cependant Ida n'était alors qu'une enfant sans malice. Pendant notre dernier séjour dans les montagnes du Portugal, où nous pouvions vivre tout à fait tranquilles, le mal du pays vous rendit souffrante. Vous aviez besoin de respirer l'air natal de la Belgique. Si je vous ai opposé si longtemps de la résistance, c'est que je voyais qu'Ida allait bientôt devenir jeune fille, et qu'elle aurait peur de l'isolement. Ida ne connaissait pas la langue portugaise ; j'avais veillé à dessein à ce qu'elle n'en apprît pas un seul mot. Cette ignorance écartait le danger. Mais combien ne devait-il pas en être autrement en Belgique, où Ida allait entendre sa langue maternelle de la bouche de tout le monde ? Ah ! ce que je craignais est arrivé ! Les nuages s'amoncellent sur notre tête ; si nous manquons de clairvoyance ou de courage, l'orage éclate, et nous sommes perdus pour toujours, et Ida avec nous. Allons, Marie, résignez-vous, ce n'est qu'une goutte de plus dans le calice d'amertume de notre vie.

— Ida enfermée, prisonnière comme une criminelle ! Et ne plus pouvoir sortir sous le ciel

bleu ! soupira la veuve, dont les larmes avaient presque cessé de couler.

— Il le faut, Marie ; il ne peut pas en être autrement, du moins jusqu'à ce que ce danger soit passé.

— Quel sort ! C'est affreux de voir passer ainsi sa jeunesse dans l'esclavage, sans consolations, sans aucun plaisir, et sans aucune des joies du cœur. Et elle est innocente comme l'agneau qui vient de naître.

— Vos sens s'égarent, Marie, dit le vieillard, avec un accent de reproche. Suis-je donc coupable, moi ? Ai-je jamais oublié mes devoirs envers Dieu ou envers la société ? Et n'ai-je pas souffert ? Ma vie ne se passe-t-elle pas sans repos et sans plaisir ? J'etais le rejeton d'une grande famille, riche, honoré, estimé ; ma place était près du trône royal ! une noble ambition brûlait dans mon cœur ; j'étais destiné à occuper de hautes fonctions dans le gouvernement de mon pays... Et maintenant ? Maintenant je suis un homme qui a peur des regards curieux, et qui ne demande, comme faveur suprême, que de rester ignoré comme s'il n'avait jamais existé. M'en suis-je plaint ? Si l'inquiétude toujours en éveil, si le sentiment de mon " honneur " compromis ne me tourmentaient pas sans cesse, vous rappellerais-je jamais ce que j'ai perdu?... Et vous, ma pauvre Marie, votre existence n'est-elle pas une perpétuelle torture ? Votre

jeunesse ne s'est-elle pas écoulée dans les larmes ? Comprimez donc votre pitié maternelle. Laissez Ida porter sa part du sort inexorable qui pèse sur nous tous. Voudriez-vous risquer, après tant de sacrifices, de voir le nom de notre noble race déshonoré par votre faiblesse de mère ? Pourriez-vous supporter l'idée que le blason de nos ancêtres serait terni par votre propre faute ?

— Oh ! non, mon père, non ! s'écria la veuve en frémissant d'épouvante.

— Plutôt mourir, n'est-ce pas, Marie ?

— Oui, mon père, plutôt la mort !

— C'est bien ; votre soumission nécessaire calme un peu ma crainte d'un danger immédiat. Ecoutez ce que j'ai résolu : ce Hugo van Giersteen est un jeune homme courageux et enthousiaste ; il aime passionnément et sincèrement Ida, j'en suis convaincu, et son amour s'accroît encore à l'idée qu'Ida est opprimée et maltraitée.

Son cœur chevaleresque lui fait considérer sa délivrance comme une tâche héroïque et glorieuse. Il m'a menacé de tenter l'impossible pour la soustraire à ma puissance. Nous devons donc être sur nos gardes, et il dépend de nous de faire en sorte que cette menace reste vaine. A cet effet, il est indispensable que Hugo et Ida ne puissent plus se voir ni de loin ni de près. J'ai décidé que nous irions à la messe chaque

dimanche à un autre village, et je ne dirai d'avance à personne, — pas même à Marie, — quel village je choisirai. Hugo a dit que sa mère viendra vous parler. Je viens de donner les ordres les plus sévères à tous nos gens : à dater d'aujourd'hui, nous n'y sommes plus pour personne. Ida ne sortira plus de sa chambre, et ses fenêtres seront masquées en dehors jusqu'à une hauteur suffisante.

— Ah ! mon père, cela ne se peut pas, répondit la veuve en soupirant. Ida deviendrait malade, sans lumière et sans air. Ayez pitié d'elle. Laissez-la se promener dans le parc, ne fût-ce qu'une couple d'heures chaque jour.

— Impossible, Marie, dans le parc il y a le pavillon, d'où l'on peut voir la campagne, et où l'on peut être aperçu de loin par les passants La vue de la personne aimée, un simple signe ne suffisent-ils pas pour donner de l'aliment à un amour qui n'a besoin que d'une étincelle pour s'enflammer ?

— Alors, dans le jardin du moins, mon père ; la pauvre enfant dessèchera si elle ne peut plus voir ses fleurs.

— Eh bien, essayons, ma fille, dit M. von Oberheim en cédant malgré lui. Pour vous satisfaire, j'y consens. Cela m'obligera à déployer une plus grande vigilance. Qu'Ida se promène donc dans le jardin ; mais si je la surprends dans le parc une seule fois, alors point

de grâce : je l'enferme dans sa chambre, et je mets la clef dans ma poche. Allons, ma fille, soyez forte et courageuse, vous aussi... Faites descendre Ida.

— Ciel, voulez-vous la punir, mon père ? Ah ! ne la traitez pas trop durement !

— Je veux lui faire comprendre son devoir et la convaincre de la nécessité d'obéir.

— Vous la menacerez ?

— Oui, cela est nécessaire.

— Malheureuse enfant ! souffrir et trembler, voilà toute sa vie.

— Mais, Marie, souhaitez-vous que cet amour se développe, grandisse et fasse naître des aventures qui nous rendraient l'objet de la curiosité publique ? Voulez-vous être contrainte de fuir encore votre pays natal ?

— Dieu ! un pareil malheur pourrait-il nous atteindre ?

— Si cette crainte vous fait trembler, Marie, ayez une volonté ferme. Au lieu de défendre Ida contre moi, aidez-moi plutôt contre elle. Oui, oui, je dois lui inspirer de la crainte. C'est l'unique moyen de faire de l'impression sur son esprit.

— Mais, mon père, si elle se soumet volontairement ?

— Alors, je ne serai pas sévère, Marie ; au contraire... Maintenant, tenez-vous bien,

Il alla jusqu'au pied de l'escalier et cria d'une voix forte :

— Ida, descends !

Quelques instants après, on entendit ouvrir doucement une porte, et un pas lent descendre l'escalier.

Ida parut ; elle regarda son grand-père sans rien dire, mais d'un air si hardi que le vieillard en fut stupéfait.

— Ida, lui dit sa mère inquiète, sois raisonnable. Ce que ton grand-père veut te dire est la vérité pure, et tout ce qu'il fait est pour ton bonheur.

La jeune fille, qui, dans son isolement, avait peut-être résolu de suivre le conseil de Hugo, demeura silencieuse. Mais le vieillard fixa sur elle un regard si pénétrant et si menaçant à la fois, que sa hardiesse fit place à la crainte, et qu'elle se mit à trembler visiblement.

— Ida, dit alors M. von Oberheim, celui qui a l'intention de remplir son devoir n'a pas besoin de trembler. M. van Giersteen s'est glissé comme un traitre dans notre demeure, et il a eu l'imprudence de te parler de choses qu'une fille honnête ne doit pas entendre de la bouche d'un homme.

— Mais, grand-père, vous vous trompez, murmura la jeune fille ; il m'a dit que sa mère viendrait me demander en mariage pour lui. Est-ce mal, cela ?

— Un mariage, malheureuse enfant ! exclama le vieillard. Ta mère te l'a déjà dit, un mariage pour toi est et demeure impossible.

— Ne suis-je donc pas une femme comme les autres ? Le mariage serait-il une impossiblité pour moi seule ? Pourquoi ? Dites au moins pourquoi ?

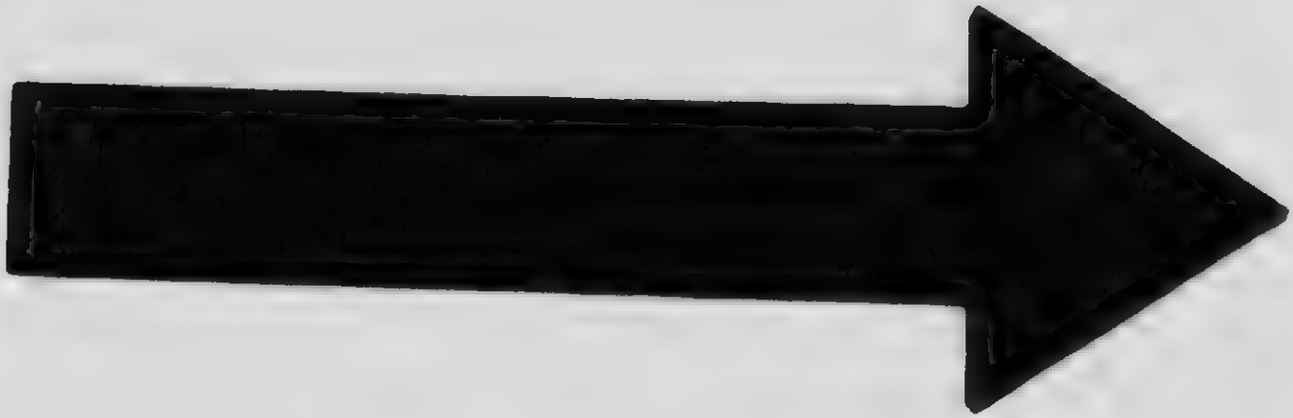
— Tais-toi ! s'écria M. von Oberheim pour éluder cette question dangereuse. Tu es une enfant désobéissante. Que peut-il résulter pour toi de ce vain amour ? Rien autre chose que la honte, le déshonneur et un éternel chagrin. Promets-moi de ne plus penser à Hugo, et surtout de ne plus jamais chercher à le voir.

— Je ne puis pas vous promettre cela, je mentirais, répliqua la jeune fille avec fermeté.

— Ida, Ida, supplia la veuve, soumets-toi à cette nécessité que tu ne peux éviter. Sois obéissante par amour pour moi !

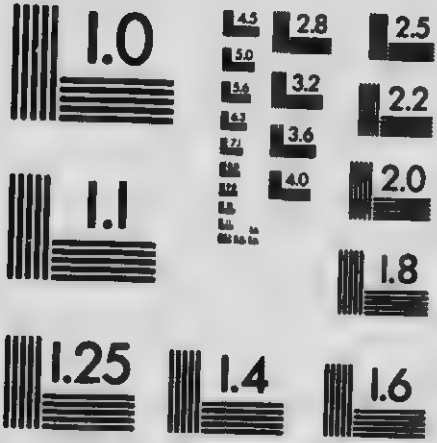
— Mais, mère, puis-je contraindre mon cœur à se taire ? Et si je rencontre Hugo près de l'église, ou si je l'aperçois du pavillon ?

— Tu ne le verras plus, ni près de l'église ni ailleurs, dit M. von Oberheim. A partir de ce moment, l'accès du parc t'est interdit. Tu pourras te promener dans le jardin, sous le ciel ouvert ; mais si tu remets les pieds dans le parc, je t'enferme dans ta chambre, et tu n'en descendras plus, même à l'heure des repas. Ne résiste pas plus longtemps à mes ordres, fille volon-



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

taire, ou je te prouverai que tu luttes en vain contre ton devoir et contre ma volonté de fer! Si tu revois encore Hugo, tu seras malheureuse pour toujours.

Ida se mit à pleurer.

— Dis que tu obéiras, mon enfant, murmura la veuve à son oreille. Grand-père deviendra bon et indulgent pour toi.

— Mais si Hugo venait à escalader le mur, et si je l'apercevais malgré moi ? sanglota la jeune fille.

L'expression du visage de M. von Oberheim devint terrible ; il saisit la jeune fille par le poignet, et murmura d'une voix furieuse :

— Ah ! tu oses encore espérer ! Eh bien, écoute et retiens bien mes paroles. Dès à présent je porterai constamment sur moi un pistolet chargé. Je surveillerai, j'espionnerai, je ne te perdrai par un instant des yeux... Et si j'aperçois Hugo sur le mur ou à un autre endroit où tu pourrais le voir toi-même, je lui envoie une balle dans la tête, et je le tue.

— Grâce ! grâce ! gémit la jeune fille en tombant à genoux. Oh ! grand-papa, ne le tuez pas, car ce serait me tuer moi-même. Je mourrais du même coup.

— Eh bien, sa vie est dans tes mains. Vois ce que tu dois faire.

Il sortit en achevant ces mots.

Ida vola dans les bras de sa mère en poussant

un cri de détresse. La veuve, frémissant d'angoisse et de pitié, serra la pauvre fille contre son cœur.

V

Quatre ou cinq jours s'étaient écoulés, et les habitants d'Ouden-Steen n'avaient plus rien appris touchant le jeune Hugo van Giersteen. Ida, quoique toujours triste, semblait s'être résignée à son sort.

Ce jour-là, après avoir prié une partie de la matinée devant son crucifix, la veuve se disait avec un certain apaisement que cet orage menaçant s'était dissipé sans nouveaux chagrins. Ce qui l'avait inquiétée le plus, c'est la pensée qu si Hugo n'avait pas renoncé à ses projets, ils eussent peut-être été forcés de quitter la Belgique et de reprendre leurs lointains voyages. Ce danger, croyait-elle, était, pour le moment, écarté par la fermeté de son père. Il avait sans doute assez effrayé le jeune homme pour lui ôter l'envie de nouvelles tentatives.

Ida descendit pendant que sa mère faisait ces réflexions. Elle l'embrassa tendrement, avança une chaise, et dit d'une voix émue :

— Mère, le cœur me bat aujourd'hui d'une façon singulière, mes sens sont troublés ; j'ai eu cette nuit un rêve bien étrange.

— Tu auras sans doute dormi dans une fausse position.

— Je n'en sais rien, mère, mais ce que j'ai vu m'a si profondément émue que j'en suis encore toute tremblante.

— Eh bien, dis-moi ce que tu as rêvé de si effrayant.

— Cela n'est pas effrayant, ma mère, mais bizarre et surprenant. J'ai rêvé que mon père était encore en vie ; je l'ai vu ; il m'a serrée dans ses bras et m'a appelée sa fille chérie. Son tendre baiser me brûle encore le front... Vous semblez effrayée, mère ? Ah ! ce n'était qu'un rêve, un beau rêve !

La veuve, pâle de surprise, avait écouté le récit de sa fille sans rien dire. Elle murmura avec une indifférence mal jouée :

— Qu'est-ce qu'un rêve, mon enfant ? Une vaine illusion des sens. Tu sais bien que ton père est mort lorsque tu n'avais pas encore un an.

— Certainement, mère... J'avais pleuré, un peu pleuré, et je m'étais endormie avec l'idée que, si mon père avait vécu, il n'aurait pas, comme grand-papa, repoussé M. van Giersteen. Vers le matin, toujours dans mon rêve, je me vis dans le parc. Hugo avait escaladé le mur et s'avançait vers moi. Il paraissait triomphant, et me criait de loin qu'il venait me chercher pour me conduire à l'autel. Mais alors je

vois accourir mon grand-père, armé d'un couteau qui brillait dans sa main. Je pensai mourir de peur, et je criai au secours. Alors commença une lutte affreuse. Mon grand-père terrassa Hugo, et il allait le percer de son couteau... Mais tout à coup surgit à côté de lui un monsieur, un bel homme, qui lui arracha le couteau des mains, le mit en fuite d'un seul regard de ses yeux noirs. Ce monsieur me pressa sur son cœur, me nomma son enfant, et, mettant ma main dans celle de Hugo, me dit : " Ida, ma chère Ida, plus de chagrin désormais ; Hugo est ton fiancé ! " Je m'éveillai en sursaut, et, lorsque je reconnus que ce n'était qu'un rêve, des larmes de regret jaillirent de mes yeux.

Il y eut un moment de silence. Mme von Weiler paraissait troublée et secouait la tête d'un air pensif.

— Singulier rêve, n'est-ce pas, ma mère ? demanda la jeune fille.

— Ida, répondit la veuve, tu n'agis pas bien. Qu'est ue ton rêve, sinon la représentation de tes propres pensées, produite par le souvenir de ce qui s'est passé la semaine dernière. Ne nous avais-tu pas promis de te soumettre à ton sort et de faire tous tes efforts pour oublier Hugo ?

— J'essaye, ma chère mère. Puisqu'il est absolument impossible que je devienne la fiancée

de Hugo, je souhaite de ne plus penser à lui ; mais cela n'est pas si facile. Petit à petit...

— Va, tu es une brave fille, dit Mme von Weiler en l'embrassant avec attendrissement. Va te promener un peu au jardin pour prendre le grand air ; il fait un très beau temps aujourd'hui.

— Ma mère, je vous en prie, laissez-moi d'abord revoir le portrait de feu mon père !

La veuve secoua la tête en signe de refus.

— Ah ! grand-père n'en saura rien. Un seul coup d'œil.

La veuve lui remit le bijou. Ida l'ouvrit.

— Oui ! oui ! mon rêve ne m'a pas trompée ! s'écria-t-elle, seulement il paraissait plus âgé, et son visage était pâle ; mais, lorsqu'il arracha le couteau des mains de grand-père, ses yeux noirs lançaient des flammes. Mon père était bien beau, n'est-ce pas, ma mère ?

— Oui, oui, mais rends-moi le portrait, et promène-toi dans le jardin. Pas du côté du parc, entends-tu !

Ida baisa le bijou, le rendit à sa mère, et sortit en disant :

— Non, mère, je resterai près de mes fleurs... Et, si j'ai envie de m'asseoir, grand-père a fait placer un banc à l'ombre, près de la remise.

La veuve l'écouta un instant s'éloigner, puis elle dit en soupirant, les yeux baissés :

— Pauvre enfant ! elle rêve que son père vit encore ! D'où lui viennent de pareilles idées ?

Et elle se mit à se promener de long en large, en se parlant à elle-même, jusqu'à ce qu'elle fût troublée inopinément dans ses réflexions par l'arrivée de M. von Oberheim.

Le vieillard avait l'air inquiet et irrité.

— Qu'est-il arrivé, mon père ? demanda la veuve. Vous paraissez avoir du chagrin.

— Ah ! nous ne jouirons donc jamais d'un moment de tranquillité ? dit-il en soupirant. Nous nous bercions de l'espoir que Hugo van Giersteen aurait renoncé à toute tentative de réaliser ses vœux. C'est le contraire qui est vrai : il met tout en œuvre pour exécuter ses menaces ; et Dieu sait quelles affreuses persécutions nous avons à redouter de lui ! Je suis extrêmement malheureux.

— Vous m'effrayez, mon père ! Que fait donc Hugo ?

— Ce matin j'avais envoyé Jean, notre domestique, au Reigerspoel, pour chercher quelques ouvriers. Chemin faisant, Jean a rencontré Hugo ; et savez-vous ce que cet audacieux jouvenceau a osé lui proposer ? Il lui a offert mille francs en espèces, une place de garde forestier et de gros appointements... pour nous trahir !

— Qu'est-ce que cela signifie ? balbutia la veuve stupéfaite.

— Jean n'est pas seulement le plus fidèle de

nos serviteurs ; c'est aussi un homme intelligent. Il a feint d'être tenté par les propositions du jeune homme, il l'a fait parler, et il a appris quelles sont ses intentions. Hugo voulait, avec son aide, enlever votre Ida...

— Enlever mon enfant, ô ciel ! s'écria Mme von Weiler.

— Inouï, insensé, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas à redouter qu'une pareille entreprise puisse réussir. Ce n'est pas le plus grave. D'après ce qu'il a dit, il voudrait conduire Ida auprès d'un de ses oncles qui habite un château du côté de Courtrai. Il invoquerait le secours de la justice, m'accuserait de séquestration arbitraire, et me ferait condamner. Ce sont ses propres paroles.

— Paroles vaines ! dit la veuve dont les yeux s'illuminèrent d'un rayon de joie. Ne suis-je pas maîtresse de ma fille ? et tous nos domestiques n'attesteront-ils pas ma tendresse et vos bons soins ? Ida elle-même ne proclamerait-elle pas que pour rien au monde elle ne voudrait être séparée de sa mère ?

— Oui, oui, murmura M. von Oberheim, ce n'est pas là qu'est réellement le danger, Marie! Me voir condamner, moi ! Mais il serait ridicule de supposer la possibilité d'une pareille chose. Seulement, si la justice se présentait ici pour faire une enquête, si l'on prétendait nous interroger, la première formalité à laquelle on

nous obligerait, ce serait de décliner nos véritables noms, notre lieu de naissance et notre qualité. Pouvons-nous satisfaire à ces exigences, Marie, sans faire connaître au monde entier ce que nous avons tenu caché depuis vingt ans au prix de notre bonheur ? Et déclarer de faux noms à la justice, signer de ces faux noms nos dépositions, est un délit que la loi punit de la prison. Hélas ! de toutes parts la honte et le déshonneur nous menacent.

Mme von Weiler avait écouté cette communication sans rien dire ; la situation lui paraissait si dangereuse qu'elle ne trouvait pas la force, comme elle en avait l'habitude, de combattre les terreurs de son père.

— Je ne vois qu'un moyen, Marie, continua M. von Oberheim, c'est de faire immediatement nos préparatifs et de quitter la Belgique.

Ces paroles, qui arrachèrent à la veuve un cri d'angoisse, la rappelèrent violemment au sentiment de la réalité. Elle représenta d'abord à son père que les menaces de Hugo ne seraient probablement suivis d'aucun effet. Il était naturel que le jeune homme, déçu dans son amour et dans ses espérances, formât pendant plusieurs jours mille vains projets inspirés par le désespoir ; mais cette excitation ne tarderait pas à se calmer.

Dans tous les cas, on pouvait attendre encore un peu sans prendre une résolution extrême. Si

cette espérance menaçait d'être trompée, alors il serait toujours temps de chercher un refuge dans l'exil. Mais ils pouvaient réellement compter qu'ils échapperaient à cette cruelle nécessité. Il était facile d'en juger d'après Ida ; les deux premiers jours, elle n'avait cessé de pleurer et de gémir ; mais, depuis, il y avait un peu d'apaisement. Il en serait de même de Hugo.

Elle invoqua une foule d'autres raisons du même genre, et parvint, grâce à sa résignation passive, à ramener un peu de calme dans l'esprit de son père.

Il convint que ses craintes pouvaient être dénuées de fondement, et consentit à voir venir les évenements pendant quelque temps encore.

Au moment de sortir de son appartement, il dit à sa fille :

— Ne soyez pas trop inquiète, Marie ! Il sera fait bonne garde. La bonne volonté d'Ida est pour nous une circonstance heureuse. Je vais dans les champs voir un peu ce que font les ouvriers. A mon retour, je laisserai Jean dans la prairie pour surveiller le mur d'enceinte de ce côté pendant toute la journée.

Il sortit en achevant ces mots, et, arrivé dans le jardin, il vit Ida assise à l'ombre sur le banc qu'il avait fait placer à son intention. Cela le réjouit, et il lui fit en passant un signe de tête amical pour lui exprimer son approbation.

La jeune fille le regardait, immobile, et le suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle l'eût vu sortir par la porte extérieure et la refermer derrière lui. Alors elle respira à pleins poumons, comme si sa poitrine eût été soulagée d'un poids énorme. Puis, elle regarda de tous côtés autour d'elle vers le parc et vers la crête des murailles ; mais une vive rougeur vint tout à coup colorer ses joues... Elle baissa les yeux d'un air confus.

Qu'espérait-elle ? Rien. C'étaient des mouvements inconscients de son âme. Elle se fit violence, ainsi qu'elle s'était promis à elle-même, pour ne pas penser à Hugo ; mais cette tension même de son esprit ramena, plus vivante encore, l'image du jeune homme. Peut-être était-ce un sentiment d'inquiétude qui la faisait jeter un regard involontaire vers les murailles. Si Hugo se montrait, son grand-père tirerait-il réellement sur lui ?

Un bruit de roues interrompit soudain ses réflexions. Elle écouta un instant ses battements de cœur ; puis, elle dit à une servante occupée à éplucher des salades à côté d'elle :

— Hedwige, voilà une voiture, elle s'arrête devant la porte ; allez vite ouvrir.

— Oui, mademoiselle, cela ne sera pas long long. Je dois dire qu'il n'y a personne à la maison.

La servante courut à la grande porte et l'en-

tr'ouvrit à peine, pour s'acquitter de sa commission, sans laisser le regard des visiteurs pénétrer dans le jardin.

Mais Ida, qui l'avait suivie, poussée par une irrésistible curiosité, reconnut aussitôt la personne qui essayait de forcer la consigne.

Elle courut à la porte, l'ouvrit toute grande, et s'écria :

— Ah ! madame van Giersteen, bonjour ! Quel bonheur de vous voir !

— Je vous remercie, mademoiselle, de votre amabilité, dit la baronne. Cette fille prétend que M. votre grand-père et Mme votre mère sont absents. Elle ne dit pas la vérité, j'en suis convaincue. Je n'ai rien à faire avec votre grand-père, mais je voudrais parler à votre mère, et vous m'obligerez beaucoup en allant lui annoncer que je lui demande très instamment un moment d'entretien.

— Entrez, entrez, madame, répondit Ida. Veuillez me suivre au salon ; mon grand-père n'est pas à la maison, mais je vais tout de suite prévenir ma mère.

Lorsqu'elle eut introduit la baronne au salon, elle se disposait à monter chez sa mère ; mais Mme van Giersteen lui prit la main en disant :

— Un instant, s'il vous plaît, mademoiselle. J'ai quelque chose à vous demander. Connaissez-vous les motifs de ma visite ? Vous rougissez ? Vous pouvez être franche avec moi : j'ai

ressenti pour vous une vive sympathie la première fois que je vous ai vue.

— Monsieur Hugo m'a annoncé votre visite, madame, balbutia la jeune fille.

— Et le motif qui m'amène ici vous agrée-t-il? Je vais m'expliquer plus clairement. Hugo vous aime du plus profond de son cœur ; puis-je croire que votre cœur le paye de retour ? Vous ne me répondez pas. Aviez-vous de la répugnance à devenir sa fiancée ?

— Devenir sa fiancée ! répéta Ida en soupirant et en levant les yeux au ciel. Ah ! si c'était possible !

— Et moi, sa mère, m'aimeriez-vous aussi ?

Pour toute réponse, la jeune fille lui sauta au cou et l'embrassa tendrement.

— Eh bien, mademoiselle, ayez bon espoir. Je sais pourquoi M. votre grand-père dit qu'un mariage est pour vous impossible. Si, comme je le crois, il n'existe pas d'autres obstacles, j'aurai facilement raison des objections de M. von Oberheim. Un peu d'argent de moins n'empêchera ni Hugo ni vous d'être heureux. Et maintenant allez chercher votre mère.

La jeune fille courut au premier étage et surprit sa mère par ces mots :

— Mère, mère, la baronne van Giersteen est au salon. Elle veut vous parler ; vous savez bien de quoi...

— Ciel, qu'entends-je ! s'écria la veuve en pâ-

lissant. Ai-je bien compris, Ida ? Mme van Giersteen est en bas ? Qui l'a laissée entrer ?

— C'est moi, mère. mais pourquoi sa visite vous effraye-t-elle ? Une si bonne dame, si aimable !...

— Lui as-tu dit que j'étais au logis ?

— Oui, ma mère !

— Insensée, qu'as-tu fait ? Retourne lui dire que tu t'es trompée, que je suis partie pour Bruxelles.

— Mais, ma mère, cela ne se peut pas. Elle s'en formaliserait. Ah ! ne craignez rien d'elle. Elle dit qu'elle connaît un moyen, un moyen certain de détruire les raisons qui empêchent mon mariage avec Hugo.

— Va, va vite, Ida, fais ce que je te dis ! répéta la veuve au comble de l'agitation. Malheureuse, si tu savais dans quelle terrible position tu me mets par ton imprudence ! Je ne descends pas ; je ne le veux pas, je ne le puis pas.

La jeune fille tomba à genoux et se mit à pleurer à chaudes larmes.

— O ma mère, je vous en supplie, dit-elle, ne laissez point partir Mme van Giersteen, ne lui faites pas l'affront de refuser sa visite ! S'il vous est impossible de lui accorder l'objet de sa demande, répondez par un refus ; mais, du moins, ne faites pas cette injure à la mère de Hugo.

— Eh bien, soit ! dit la veuve en prenant sou-

dain son parti ; mais ne garde pas d'espoir, Ida, car il n'y en a point, pas même l'apparence. Va dans ta chambre. Si tu oses en sortir, tu me feras un chagrin mortel, et je serai très fâchée.

La jeune fille rentra chez elle.

— Mon Dieu, mon Dieu, que vais-je lui dire ? se demandait tout bas Mme von Weiler. Il me faut tout mon sang-froid, toute ma fermeté. Je n'ai pas le temps de réfléchir. Je me sens déjà la rougeur de la confusion brûler mes joues. Allons, faisons tête à ce coup inattendu.

22 & 23

Elle descendit en faisant des efforts surhumains pour reprendre un peu de calme et pour cacher son inquiétude.

En entrant au salon, elle salua la mère de Hugo avec une froide politesse, lui montra un siège, et demanda :

— Madame van Giersteen, puis-je savoir ce qui me vaut l'honneur de votre visite ?

— Vous le savez probablement, répondit la baronne ; mais je comprends que, dans ces graves circonstances, on désire des explications claires et nettes. Eh bien, madame, je parle sans détours. Mon fils a eu l'honneur de voir quelquefois votre fille en allant à l'église. Petit à petit il en est devenu si éperdument amoureux qu'il en a pour ainsi dire perdu l'esprit. Il paraît que, de son côté, Mlle Ida n'est pas restée indifférente à son égard. Ils sont tous deux

jeunes, beaux, de noble race. Je ne sais pas ce qui pourrait nous empêcher de combler leurs vœux, et je viens vous demander si vous voulez bien consentir à leur mariage. Si j'obtiens votre consentement provisoire, alors nous traiterons de part et d'autre, de bonne amitié, les conditions de cette union.

— Je suis très honorée de cette démarche si flatteuse pour Ida, répondit la veuve, et c'est avec le plus profond regret, madame, que je me vois forcée de vous donner une réponse défavorable. Mais il y a un obstacle insurmontable : Ida ne peut pas se marier.

— Mlle Ida ne peut pas se marier ? répéta la baronne avec un sourire sous lequel perçait un léger doute.

— Cela est absolument impossible, madame ; et si vous voulez épargner à votre excellent fils des chagrins cuisants, éloignez de son esprit un désir qui ne peut se réaliser.

— C'est facile à dire, murmura la vieille dame. N'avez-vous jamais aimé, madame ? Ah ! si vous pouviez voir mon pauvre Hugo ! Le désespoir le rend fou ; il s'arrache les cheveux ; et si ses espérances devaient être déçues, il en ferait une maladie mortelle. Mlle Ida aussi a du chagrin. Vous êtes mère comme moi ; qu'y a-t-il de plus doux pour nous que de voir nos enfants heureux ? Allons, dites-moi que, si mes condi-

tions vous conviennent, vous ne persisterez pas dans votre refus.

— Ah ! lors même que je voudrais consentir, c'est impossible, madame, tout à fait impossible.

Ce refus péremptoire parut blesser la mère de Hugo.

— Eh bien, dit-elle, puisqu'on ne peut faire autrement, parlons d'abord de choses matérielles. Je suis très riche, madame, et, si je suis bien informée, vous êtes dans la même position de fortune ; mais il paraît que M. votre père, de même que beaucoup de vieilles gens, est assez regardant, et craint que je n'exige une dot considérable. Je tiens à vous dire qu'il se trompe. S'il le faut, je me contenterai de très peu de chose.

— Nous ne pensons pas à l'argent ; là n'est pas la raison de mon refus, répondit la veuve, qui paraissait revenir de son inquiétude.

— Quelles sont donc alors vos raisons, si ce n'est pas celle-là ? demanda Mme van Giersteen La naissance ? Notre famille est d'une vieille et fière noblesse, madame, et mon fils porte le titre de baron.

— Je le sais, madame. Ce n'est pas cela.

— Trouvez-vous Ida trop jeune encore ? J'avais une année de moins qu'elle lorsque je me suis mariée.

La veuve secoua la tête en signe de négation.

— Est-ce mon fils alors, est-ce son caractère qui vous déplaît ? Cependant, quoiqu'il ne soit pas destiné à occuper dans le monde une fonction déterminée, il est très instruit, madame, et, quant à son cœur, s'il a un défaut, c'est celui de pousser la générosité jusqu'à l'exagération.

Mme von Weiler secoua de nouveau la tête.

— Mais si ce n'est rien de tout cela, murmura la mère de Hugo avec étonnement, qu'est-ce donc ?... Ma question a l'air de vous effrayer, madame. Vous ne me répondez pas ? Y aurait-il un secret... — que vous ne pouvez pas révéler ? — Vous me feriez bien vite renoncer à la démarche que je tente en ce moment.

— Un secret ? un secret ? balbutia la veuve, qui tremblait visiblement. Oh ! non, non.

— Eh bien, alors, dites-moi du moins vos motifs pour refuser, madame. Entre gens de notre condition, on ne répond pas de cette façon à une proposition comme celle que je vous fais. Assurément vous êtes maîtresse de votre fille, et vous avez le droit incontestable de repousser ma demande ; mais, je vous en prie, faites-moi connaître les motifs de ce refus.

— Je ne puis pas vous en donner d'autre que celui-ci, madame : c'est impossible.

— Soit ! mais pourquoi ?

— Pourquoi ? Ah ! ne me le demandez pas ! balbutia la veuve avec une angoisse croissante.

— Oui, oui, madame, si vous ne voulez pas

que je soupçonne des raisons graves, dites moi pourquoi !

— Ah ! voici mon père, il vous le dira, lui, s'écria Mme von Weiler avec joie. Je vous laisse avec lui, madame. Lui seul a le droit de vous donner une réponse décisive.

Et, heureuse de se tirer de la situation embarrassante où l'avaient mise les questions de la baronne, elle se dirigea en toute hâte vers l'escalier.

Lorsque M. von Oberheim parut dans la baie de la porte et aperçut la mère de Hugo, il s'arrêta tout stupéfait, et sa figure exprima l'inquiétude et l'irritation. Mais ce ne fut qu'un éclair ; il reprit aussitôt possession de lui même, et dissimula les sentiments qui l'agitaient pour obéir aux lois de la courtoisie. Il feignit une grande tranquillité d'esprit, et, s'avançant vers Mme van Giersteen, il la salua poliment, tout en l'interrogeant des yeux, comme pour lui demander l'objet de sa visite.

La baronne, qui s'attendait à un refus, du moins au commencement, résolut d'aller droit au but avec lui.

— Monsieur von Oberheim, dit-elle, j'ai pris la liberté de me présenter chez vous pour vous faire une proposition importante. Mon fils Hugo est éperdument et sincèrement épris de votre petite-fille, Mlle Ida l'aime de son côté. Ils

semblent nés l'un pour l'autre. Je viens vous demander sa main pour mon fils.

— Impossible, absolument impossible, répondit le vieillard d'une voix ferme, dont l'accent devait faire penser que sa résolution était irrévocablement prise.

— Oui, je le sais bien, répliqua la baronne, Mme von Weiler me l'a déjà dit ; mais je ne doute pas que nous ne trouvions un moyen de nous entendre. Ma fortune personnelle est très considérable, et je n'ai pas besoin de regarder à l'argent ; de plus, une fois mon fils marié, me voilà toute seule. Je lui donnerai en dot une somme qui, ajoutée à la part qu'il a hérité de son père, atteindra presque un demi-million. J'aurais peut-être bien le droit d'espérer que la dot de Mlle Ida sera en rapport avec mes propres sacrifices ; mais le bonheur de ces deux jeunes gens me tient si fort au cœur que je me contenterai de fort peu de chose, par exemple de cent mille francs. Cela vous semble-t-il trop ?

— Cela ne peut pas rendre possible ce qui est impossible.

— Cinquante mille, alors ?

— Inutile, madame.

— Même sans dot ?

— Oui, même sans dot. Je vous remercie de votre demande, madame la baronne, mais je suis forcé de la refuser.

— Et rien au monde ne peut changer votre résolution ?

— Rien, madame.

La dame frémit de colère et d'impatience.

— Mais c'est une chose incompréhensible ! s'écria-t-elle. Si je venais vous proposer une mésalliance déshonorante, vous n'auriez pas pu me recevoir avec plus de froideur. Ma famille ne vous paraît-elle pas assez noble ou assez digne, monsieur ? Son origine remonte jusqu'au moyen âge, elle est alliée aux plus illustres maisons, et son blason est sans tache.

— Je n'en doute nullement, madame ; mais cela ne fait rien à l'affaire.

— Mais les raisons de votre refus ?

— Permettez-moi, je vous en prie, de ne pas vous les déclarer.

— Nous sont-elles personnelles ?

— Nullement, madame. N'essayez pas de me faire changer de résolution, vos efforts seraient inutiles.

— Ah ! mon pauvre fils ! Il en mourra ou en deviendra fou ! Ah ! monsieur, par pitié, différez encore un peu votre résolution définitive, afin que Hugo ne perde pas si vite tout espoir.

— Ma conscience me défend de vous tromper, madame.

La baronne avait les larmes aux yeux.

— Il n'y a donc plus aucun espoir ? demanda-t-elle en soupirant.

— Absolument aucun, répondit le vieillard avec un froid de glace.

— Eh bien, soit, monsieur : vous devez savoir ce que vous avez à faire. C'est bien malheureux pour ces deux pauvres jeunes gens, et peut-être n'est-ce pas moins malheureux pour vous.

— Pour moi, madame ! demanda-t-il avec une nuance d'inquiétude.

— Oui, pour vous et pour Mme von Weiler. Vous ne connaissez pas mon fils, monsieur ; c'est un singulier garçon. Quand il s'est une fois mis quelque chose en tête et qu'il croit être dans le chemin de la justice et de la vérité, il ne recule devant rien, et marche aveuglément à son but.

— Enfantillages ! ricana le vieillard avec un sourire d'irritation contenue. Je connais le projet insensé de votre fils. N'a-t-il pas eu l'impudence de vouloir suborner mon domestique pour l'aider à... enlever Ida ? Et j'aurais peur d'une pareille tentative ? Pour qui votre fils prend-il donc notre Ida ? Elle, consentir à cette faute honteuse ? Il faut avoir perdu l'esprit pour oser l'espérer. D'ailleurs, nous sommes avertis, et nos mesures sont prises.

— Le désespoir, la déception l'ont en effet fait penser un moment à cette folle entreprise ; mais aujourd'hui il y a renoncé complètement, dit la baronne.

— Loué soit le ciel ! car vous comprenez, madame, que, si je surprenais votre fils dans l'in-

térieur de ces murailles, la colère et la conscience de mon droit pourraient me porter à quelque terrible extrémité. Ah ! je suis bien aise d'apprendre que M. Hugo ne me fera point courir le danger de repousser par la force des entreprises téméraires... de le tuer, peut-être !

— Oui, monsieur, mais il est maintenant préoccupé d'un projet qui n'est pas moins menaçant pour vous.

— Et quel projet, madame ?

— Il est bon que vous soyez averti, monsieur. Peut-être cela vous fera-t-il changer de résolution, puisqu'il en est temps encore. Savez-vous quelles sont les idées de mon fils ? Il croit que vous tyrannisez et que vous opprimez Mlle Ida, que vous la séquestrez du monde et le tenez sous les verrous comme une captive pour certaines raisons d'intérêt matériel. — Ne m'en veuillez pas, monsieur. Je ne fais que répéter fidèlement ce qu'il m'a dit. — Il croit qu'Ida est condamnée à mourir de chagrin et de frayeur, et il s'est mis en tête que la délivrer, ce serait une action méritoire et généreuse. Il renonce à toute tentative violente, mais il veut s'adresser à la justice et vous accuser de séquestration illégale.

— Mais c'est affreux ! s'écria le vieillard, dont la fureur, trop longtemps contenue, se déchaîna tout à coup. C'est donc une véritable persécution ! Et supporterez-vous, madame, que votre

fils pousse l'inconvenance à ce point ? Il a donc perdu tout sentiment d'honneur ? et, vous, vous le permettez !

Mme van Giersteen crut avoir trouvé le moyen d'atteindre son but, et elle répondit avec une expression calculée :

— Il est homme, monsieur, et, dans un cœur ardent comme le sien, l'amour est infiniment plus fort que les conseils d'une mère. Nous avons un parent qui est juge à Gand. Hugo veut aller lui parler pour se rendre ensuite auprès du procureur du roi à Ypres... Ce que je vous dis paraît vous effrayer, monsieur ? Certes, il n'est jamais agréable d'avoir affaire à la justice ; mais, si vous n'avez rien à vous reprocher, que pourriez-vous craindre ?

— Je remplis mon devoir de grand-père d'Ida en conscience et avec amour, dit M. von Oberheim, qui frémissait de la violence qu'il se faisait pour dissimuler son inquiétude ; mais croyez-vous qu'il n'est pas douloureux de voir troubler son repos par une accusation infâme, et peut-être par une investigation de la justice ? Ah ! madame, je vous en conjure, retenez votre fils : je vous en serai éternellement reconnaissant !

— Il y a un moyen bien simple d'échapper à ces désagréments, monsieur.

— Parlez : ce moyen...

— Ce moyen est de consentir au mariage de nos deux jeunes gens.

— Je vous le répète, madame, je serais heureux de pouvoir vous accorder votre demande ; mais c'est impossible, absolument impossible.

— Adieu donc, monsieur von Oberheim, dit la baronne avec un profond soupir. Si votre refus a des conséquences graves, ne vous en prenez qu'à vous-même ; car j'ai fait, convenez-en, tout ce que je pouvais faire. Mon fils attend mon retour avec une impatience fiévreuse. Quel coup affreux je vais lui porter !

En achevant ces mots, elle sortit du salon et se dirigea, suivie du vieillard, vers la porte du château.

Ils échangèrent un salut glacial, et elle remonta dans sa voiture.

M. von Oberheim la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eût tourné l'angle du mur d'enceinte. Alors il croisa les bras sur sa poitrine et demeura immobile, le regard cloué au sol. Il se parlait à voix basse, il secouait la tête, et sur son visage ridé se marquaient tous les signes de l'inquiétude, de la tristesse et de la colère.

Il resta assez longtemps plongé dans ses sombres réflexions ; puis il releva la tête et s'efforça de feindre la plus grande tranquillité d'esprit.

Il rentra dans le jardin et fit signe à une ser-

vante qui avait l'air d'attendre que son maître l'appelât.

— Hedwige, dit-il avec un calme affecté, c'est donc ainsi que vous respectez mes ordres ? Pourquoi avez-vous laissé entrer Mme van Giersteen ? Je ne veux pas que des serviteurs infidèles...

— Mais, monsieur répondit la servante, vous vous trompez. J'ai dit qu'il n'y avait personne à la maison, que vous étiez partis pour Bruxelles ; et, quoique cette dame ne voulût pas le croire, je ne l'aurais cependant pas laissée entrer. C'est Mlle Ida qui l'a conduite au salon.

— Ida l'a introduite ? Ah ! bon, alors c'est différent, murmura le vieillard avec un sourire forcé. C'est bien, Hedwige, vous avez fait votre devoir.

Il se dirigea vers l'habitation à pas lents. Lorsqu'il se trouva au pied de l'escalier, son calme factice l'abandonna. Il s'arrêta, crispa les poings, grinça des dents, et grommela d'une voix rauque :

— Ida ! aurait-elle formé un complot avec lui ? elle, encore si simple et si naïve !... C'est donc un mauvais génie qui l'inspire ? Il déposera ! Il déposera une plainte entre les mains du procureur du roi ! Et une enquête pourrait être ordonnée ! Ah ! il n'y a qu'une résolution énergique qui puisse nous tirer de cet abîme en-

tr'ouvert sous nos pas. Oui, oui, pas d'hésitation !

Il monta rapidement l'escalier, et, sans laisser à sa fille le temps de l'interroger sur les résultats de son entretien avec Mme van Giersteen, il lui dit :

— Marie, rassemblez tout votre courage ; nous devons quitter la Belgique sans retard !

— Hélas ! moi qui espérais...

— Il n'y a plus d'espérance possible, Marie ; la moindre hésitation peut nous devenir fatale. Savez-vous ce que cet insensé de Hugo van Giersteen a imaginé ? Il va réellement adresser une plainte au procureur du roi et m'accuser de séquestration arbitraire. Que cette accusation manque de fondement, cela n'améliore pas notre affaire. La justice viendra ici, elle nous interrogera, nous fera signer nos déclarations.... " nos faux noms ", Marie ! Oh ! ne luttez pas contre ma décision ; elle est irrévocable !

— Hélas ! aller errer de nouveau loin du climat natal, auquel je devais ma guérison ! soupira la veuve, dont les yeux se remplirent de larmes. Mais, au nom du ciel, mon père, n'y a-t-il pas d'autre moyen ? Je m'y soumettrai avec résignation.

— C'est absolument nécessaire, Marie ; sans cela commence pour nous une complication de circonstances terribles qui nous accableront de honte. Demain matin, je me rendrai à Ypres en

toute hâte pour reprendre l'argent que j'avais déposé chez le notaire. Pendant ce temps, préparez tout pour le voyage. Nous ferons croire à nos gens que nous allons passer quelques semaines à Wiesbaden. Jean seul restera provisoirement à Ouden-Steen.

— Dans quel pays chercherons-nous un nouvel asile, mon père ? Pas dans un pays chaud, du moins, je vous en supplie ; j'y tomberais malade.

— Je n'en sais rien. Nous déciderons cela plus tard. Dans tous les cas, ce sera dans un pays dont Ida ne connaît pas la langue, et loin de tout voisinage habité. Notre ennemi, notre éternel ennemi maintenant, c'est l'amour. Marie, vous le voyez bien... Je devrais punir sévèrement Ida pour avoir introduit Mme van Giersteen...

— Ah ! elle ne savait pas que vous l'aviez défendu, mon père.

— C'est possible ; de toute façon, notre départ coupera le mal dans la racine. Mais ce que je vous recommande à présent, ce que je vous ordonne au besoin, Marie, c'est d'enfermer votre fille dans sa chambre, et d'en retirer la clef chaque fois que vous descendrez. Ne vous laissez pas aller à la tristesse, Marie ; c'est une dure nécessité. Nous avons tout à craindre de Hugo ; il est téméraire, et l'amour contrarié peut le pousser aux folies les plus imprévues. Ida ne

peut plus le voir. La moindre imprudence rendrait notre fuite impossible, et alors, hélas !... Mon Dieu, qu'est-ce encore que ceci ! Voilà quelqu'un qui monte.

Et, l'inquiétude au front, il se tourna vers la porte, où l'on frappait doucement.

Il alla ouvrir lui-même.

— Qu'y a-t-il, Hedwige ? demanda-t-il.

— Monsieur, répondit la servante, Jean m'envoie vers vous pour vous dire qu'il vous prie de descendre immédiatement.

Et, baissant la voix, elle ajouta :

— Jean a trouvé quelque chose dans le parc, quelque chose de singulier qu'il veut vous montrer. Il est dans le petit parloir.

Le vieillard descendit rapidement et entra dans la pièce indiquée.

— Vous avez trouvé quelque chose, Jean ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, au fond du parc, pas loin du banc de gazon. On doit l'avoir jeté pendant la nuit par-dessus le mur, car on y avait attaché une pierre, et l'on peut voir qu'elle a été exposée à la pluie. Voyez, monsieur, c'est un billet.

Il tendit à son maître un papier carré, plié en quatre.

— L'avez-vous lu ? demanda M. von Oberheim, très inquiet.

— Oui, monsieur, mais je n'y comprends rien...

a moins que cela ne vienne du jeune monsieur qui a voulu me corrompre.

— C'est bien, Jean ; je vous remercie de votre fidélité. Retournez dans le parc et veillez avec soin.

Le valet se retira.

Alors le vieillard déplia le papier et lut très lentement :

" Vos chaînes vont tomber, tout est prêt : de quelque côté que vous me voyiez paraître inopinément, ne vous effrayez pas. Reposez-vous sur moi en toute confiance. Mon respect est aussi grand que mon amour. Réjouissez-vous, demain vous serez libre ! "

M. von Oberheim demeura un instant immobile, les yeux fixés sur le papier.

— " Vos chaînes vont tomber... demain vous serez libre ! " répéta-t-il avec épouvante ? C'est à en perdre la raison !

Et il remonta l'escalier à pas lents, en secouant tristement la tête.

VI

Il avait plu dans l'après-midi, et quelques nuages orageux s'étaient montrés à l'horizon. Vers minuit, le ciel resta chargé d'une sorte de brouillard humide qui voilait les étoiles et couvrait la terre d'une obscurité profonde.

On ne pouvait rien distinguer devant soi. Le domaine d'Ouden-Steen lui-même, avec ses tours massives et ses arbres gigantesques, ne se détachait sur le ciel sombre que comme une montagne noire.

Tout était tranquille ; aucun souffle n'agitait le feuillage. Le cri mélancolique du hibou venait seul attester par intervalles que, même dans ce calme imposant de la nature, des êtres veillaient et s'agitaient pour obéir à leurs instincts.

Une voiture de maître roulait en ce moment sur un chemin battu, dans le voisinage d'Ouden-Steen. Le cocher, comme s'il craignait de faire le moindre bruit, retenait ses chevaux impatients et les contraignait à marcher au pas.

Il s'arrêta près d'un carrefour, descendit du siège, ouvrit la portière et déploya le marchepied.

Un homme descendit à son tour de la voitu-

re, regarda autour de lui à la ronde, et tâcha, dans les ténèbres de reconnaître les lieux.

Il dit en étouffant sa voix :

— Nous sommes en effet près du carrefour des Wallons... Est-il bien certain, André, que ma mère n'a rien entendu ?

— Très certain, monsieur le baron, dit le cocher sur le même ton. J'avais pris la précaution de laisser ouverte la porte de la remise et la grille de la cour. Dès qu'il a été onze heures et demie, j'ai traîné moi-même la voiture jusque sur le chemin ; puis j'ai fait sortir les chevaux l'un après l'autre, en ayant soin de les faire marcher sur le gazon et sur les plates-bandes. Personne n'a rien entendu.

— C'est bien, André. Je ne serai pas ingrat, et, si je réussis dans mon entreprise, vous aurez toute votre vie des preuves de ma bonté.

— Et madame la baronne ne sera pas fâchée contre moi ?

— Je demeure responsable de tout... Maintenant, tournez les chevaux, et attendez mon retour. Laissez la voiture ouverte et le marchepied baissé. Tenez-vous prêt à fuir rapidement comme le vent. Les chevaux sont de vaillantes bêtes, ils ne demandent pas mieux. Etudiez d'avance la route à suivre.

— C'est inutile, monsieur le baron. Je connais les chemins depuis mon enfance.

— Et, surtout, du respect et de la politesse, comme je vous l'ai recommandé.

— Comme si c'était madame votre mère elle-même, monsieur le baron.

— C'est bien. Tenez les chevaux en repos et attendez.

A ces mots, l'homme quitta le grand chemin, se jeta dans un sentier de traverse et se mit à courir dans l'obscurité. Mais bientôt il ralentit son pas et s'arrêta de temps en temps comme s'il n'était pas bien sûr de suivre la bonne direction.

Il fit entendre une espèce de sifflement qui ressemblait au cri d'un oiseau.

Au bout d'un instant, une ombre surgit à côté de lui et lui souffla à l'oreille :

— Est-ce vous, monsieur Hugo ?

— C'est moi, Jacques, répondit-il. Eh bien, tout est-il prêt ?

— Les deux échelles et la planche sont couchées là-bas dans les broussailles.

— Viens, allons jusque-là. Nous n'avons pas de temps à perdre

Chemin faisant, Jacques lui dit :

— Monsieur, je me suis dit tout à l'heure, en vous attendant dans les ténèbres, que je faisais une grande sottise en vous assistant dans une pareille entreprise. Si c'était à recommencer, je ne le ferais plus.

— La récompense que je t'ai promise n'est-elle

pas assez considérable ? Si je réussis, je la doublerai.

— Non, monsieur, ce n'est pas cela. Le danger ! Enlever ainsi une jeune fille au milieu de la nuit !

— Mais si la jeune fille y consent ! Si cette tentative a uniquement pour but de la délivrer des mains d'un tyran sans âme, de la sauver d'une mort lente, mais certaine ? Allons donc, Jacques, ce sont tes propres paroles qui m'ont poussé à cette entreprise, et maintenant tu hésiterais !

— Je suis marié, j'ai des enfants. Ce monsieur von Oberheim est un homme sans pitié. Lui ou ses domestiques pourraient tirer sur nous.... Et puis la loi, la justice ! Si j'étais à votre place, monsieur Hugo, j'abandonnerais mon projet, et je retournerais à la maison.

— Pour un garde-chasse, tu montres peu de hardiesse ! murmura Hugo qui se sentait gagné par la colère. Moi ! renoncer à mon projet parce qu'il offre quelque danger ! Cela n'est pas fait pour me retenir. Je délivrerai Mlle Ida, te dis-je, et cette nuit même. La mort se dresserait devant moi, qu'elle ne pourrait me faire reculer d'un pas ! N'hésitons donc plus. Où sont les échelles ?

Le garde-chasse le conduisit à quelques pas plus loin dans le taillis et dit :

— Les voilà, monsieur.

— J'en porterai une, dit Hugo à voix basse. Toi, prends l'autre avec la planche.

— Tenez, monsieur, vous pouvez me dire et me promettre tout ce que vous voulez, murmura Jacques, mais ce que j'ai irrévocablement résolu, c'est que je ne vous suivrai point par-dessus les murailles d'Ouden-Steen. Je ne veux point pénétrer comme un voleur dans la propriété

Il y eut un moment de silence.

— Eh bien, soit ! Tu n'as pas besoin de me suivre, répondit Hugo. Porte l'échelle et la planche près du fossé, et attends ensuite dans les environs. Je ferai bien le reste tout seul...

— Et si l'on tire sur vous, monsieur ?

— Je ne veux pas penser à cela.

— Mais si l'on vous tue, ou si l'on vous blesse ?

— Eh bien, alors tu en porteras la nouvelle au cocher qui se tient près du carrefour des Wallons. Avance maintenant, et ne fais pas de bruit.

Ils se dirigèrent à pas lents et avec précaution vers Ouden-Steen. Hugo, qui était en avant, marcha vers un point déterminé de la muraille, où il s'arrêta, en disant à demi-voix :

— Place ton échelle en travers du fossé, et la planche par-dessus. Doucement, pas de bruit !... Bon, voilà qui est bien ; tu peux te retirer. Cache-toi à peu de distance d'ici, et attends.

Jacques ne se le fit pas dire deux fois. Sans

faire aucune observation, il se retira et disparut dans les ténèbres.

Comme la seconde échelle était très légère, Hugo n'eut pas de peine à la porter de l'autre côté du fossé et à la dresser contre la muraille. Il grimpa jusqu'au sommet du mur, se mit à cheval sur la crête, tira l'échelle à lui, et, la laissant glisser de l'autre côté, descendit dans le potager du château.

Un bruit soudain frappa son oreille et le fit s'arrêter, inquiet et surpris. Si des gardes de nuit étaient postés dans le jardin ! Il ne pensa pas un instant au danger qu'il courait lui-même ; mais alors son entreprise pourrait échouer; la pauvre Ida resterait prisonnière... Et quelle autre tentative pourrait-il entreprendre pour sa délivrance ?

Ah ! il distingua d'où venait le bruit : c'était un cheval qui piétinait dans l'écurie.

Prenant l'échelle sur son épaule, il se glissa avec précaution vers le corps du bâtiment. Et lorsqu'il crut en être encore éloigné d'une vingtaine de pas, il coucha son échelle sur la terre, se baissa, et rampa, pour ainsi dire, jusqu'au pied de la tour.

Alors, appuyant ses mains contre la muraille pour se guider, il marcha de côté jusqu'à ce qu'il s'arrêtât à un endroit déterminé.

Là, il regarda en l'air, s'efforça de reconnaî-

tre une fenêtre dans l'obscurité, et murmura en lui-même :

— Oui, c'est bien là, j'en suis certain : la troisième fenêtre dans l'obscurité, et murmura en lui-même :

— Oui, c'est bien là, j'en suis certain : la troisième fenêtre à droite de la tour, au premier étage. Tout dort ; la nuit est noire. O mon Dieu, toi qui sait combien mes intentions sont pures, fais que je réussisse !

Il alla chercher son échelle et la dressa contre le mur du bâtiment. Maintenant que le moment critique approchait, il sentait son cœur battre avec plus de force, et lorsqu'il eut monté quelques échelons, il s'arrêta pour maîtriser son émotion et rassembler son courage.

Il devait réveiller Ida. Avait-elle trouvé le billet qu'il avait jeté par-dessus la muraille ? Son apparition ne l'effrayera-t-elle pas ? Et si elle poussait un cri ? Etait-il bien certain qu'elle consentirait à le suivre ?

Toutes ces réflexions lui traversèrent l'esprit avec la rapidité de l'éclair et lui firent pousser un soupir d'incertitude ; mais il n'était plus temps de se raviser. Il secoua la tête pour chasser toutes ces pensées et gravit les degrés de l'échelle jusqu'à ce qu'il pût poser la main sur la devanture de pierre.

Il sentit que la fenêtre était toute grande ouverte. La température était étouffante, et, pen-

dant la journée, la pauvre jeune fille était obligée de tenir ses persiennes fermées !

Il crut voir au fond de la chambre une grande tache blanche ; c'étaient sans doute les rideaux du lit.

Calculant la force de sa voix de manière qu'elle pût être entendue jusque-là sans porter plus loin, il murmura :

— Ida, Ida, réveillez-vous. C'est moi, votre libérateur, votre ami. N'ayez pas peur !

Il entendit un faible bruit, pareil au craquement d'un bois de lit. Croyant que la jeune fille l'avait entendu et qu'elle allait se lever, il dit d'un ton joyeux :

— Habillez-vous au plus vite pour un long voyage. Prenez un manteau pour vous prémunir contre le froid du matin. O mon Dieu, soyez béni ! Encore quelques minutes, et vous êtes délivrée.

Tout à coup une lumière s'alluma et une vive clarte remplit la chambre. Le jeune homme poussa un cri de frayeur et de désespoir. M. von Oberheim était debout à côté du lit, à demi vêtu, et tenant à la main une lampe allumée.

Hugo avait subitement retiré la tête ; espérant que le vieillard ne l'aurait pas aperçu, il se disposait à redescendre les échelons sans faire de bruit ; mais tout à coup la détonation d'un pistolet retentit, et le jeune homme tomba du haut de l'échelle sur le pavé de la cour. L'uni-

que cri de détresse qu'il poussa dans sa chute pouvait faire craindre qu'il ne fût mortellement blessé.

La détonation de l'arme à feu, retentissant au milieu du silence de la nuit, n'avait pas seulement fait trembler le château dans ses fondements, mais l'écho en répéta le bruit grondant comme un roulement de tonnerre. Cela aurait suffi pour réveiller en sursaut et frapper d'épouvante tous les habitants d'Ouden-Steen, lors même que M. von Oberheim n'eût pas appelé ses domestiques d'une voix pleine d'angoisse. Aussi, en moins de quelques minutes, les deux domestiques se trouvaient, munis de lanternes, à l'endroit où Hugo van Giersteen était tombé du haut de l'échelle. Le jeune homme était étendu sur le flanc ; le sang coulait de son visage ; il paraissait blessé au front.

— O mon Dieu, que je suis malheureux ! gémit M. von Oberheim. Venez, Jean, aidez-moi à le relever avec précaution ; nous le porterons dans l'antichambre.

" Vous, Hedwige, dit-il à la servante qui venait d'accourir à son tour, montez tout de suite au premier étage. Allez chercher un matelas et un oreiller.

— Monsieur, je crois qu'il est mort, murmura Jean en passant ses bras sous les épaules du blessé. La balle lui a traversé la tête.

— Le pistolet n'était pas chargé à balle, dit

le vieillard. J'ai tiré en l'air pour effrayer les voleurs.

— Les voleurs, monsieur ?

— Je le croyais. Ah ! le ciel soit loué, il remue les bras ! Doucement, ne lui faites pas de mal, au pauvre jeune homme !

— Pauvre jeune homme ! grommela le domestique, il n'a que ce qu'il mérite. Se glisser ainsi la nuit, par-dessus le mur, au moyen d'une échelle...

—Taisez-vous, Jean, et faites votre ouvrage sans observations.

Ils portèrent le blessé dans une chambre du rez-de-chaussée, où brûlait déjà une grande lampe, et le couchèrent sur un matelas que la servante avait apporté.

M. von Oberheim s'agenouilla à côté du lit, et lorsqu'on lui eut apporté ce qu'il demandait, il se mit à laver la tête et les blessures du jeune homme avec autant de pitié et de précautions que s'il se fût agi de son propre fils. Cette conduite étonna beaucoup les domestiques ; car ils connaissaient leur maître, et ils s'attendaient de sa part à une explosion de colère terrible.

Sous l'impression des soins qu'on lui prodiguait, Hugo semblait revenir insensiblement à la vie. Il ouvrit les yeux fixa d'abord le vieillard des yeux pleins de stupeur. Mais bientôt sans doute il se rappela ce qui venait de se passer, et bégaya d'une voix faible, comme s'il lui

était très pénible de parler :

— Vous l'emportez, cette fois... mais tant que je vivrai...

— Sentez-vous beaucoup de mal là, au front ? demanda le vieillard, aussi blanc qu'un linge, et le contemplant avec un frémitsement d'angoisse.

— Du mal ? répéta Hugo en portant les deux mains à sa poitrine et à son côté. Aïe ! Là... tombé... sur les pierres...

Et sa voix expira, et sa tête retomba, comme si l'effort qu'il venait de faire pour répondre avait épuisé ses forces.

— O mon Dieu, soyez-nous miséricordieux ! dit M. von Oberheim en levant les yeux au ciel. Faites-nous la grâce qu'il vive !

Et, se tournant vers l'un des domestiques :

— Pierre, dit-il, vite, attelez le cheval au tilbury, et courez au village chez le médecin ; faites-le venir sans retard.

En sortant dans l'obscurité, le domestique renversa presque Mme von Weiler, qui lui demande, tout effrayée, ce que signifiait ce coup de pistolet et tout ce bruit ; mais lorsque, en entrant dans la chambre, elle vit le jeune van Giersteen étendu sur un matelas, le front ensanglanté, elle se mit à trembler de tous ses membres, car cette vue ne lui laissait plus de doute sur le douloureux événement.

— Mon père, hélas ! quel affreux malheur !

dit-elle en soupirant. Qui donc a tiré sur lui ? Au front, juste ciel ! Est-il mort ?

Le vieillard s'approcha d'elle et lui dit à l'oreille :

— Taisez-vous, taisez-vous, Marie. Contenez votre agitation ; nos gens écoutent. Non, le pauvre jeune homme n'est pas mort. Espérons qu'il guérira... Mais, en tout cas, quelle affreuse complication ! Le monde entier va s'occuper de nous. Ah ! que ne sommes-nous à mille lieues d'ici ! Quoi qu'il en soit, montrez-vous courageuse. Point d'inutiles plaintes ; pas de larmes surtout.

Un instant après, il demanda d'une voix plus calme :

— Marie, y avez-vous bien pensé ? Si votre fille allait descendre...

— Je suis allée voir, elle dort, répondit-elle. Sa chambre est fort à l'écart ; elle n'a probablement rien entendu... Voyez, mon père, comme M. Hugo se remue et se tord sur son matelas. Je suis prête à défaillir de peur. S'il allait mourir ici !

— Non, il est tombé sur les pierres ; c'est la douleur, la vive souffrance. Moi aussi, Marie, j'ai peine à me tenir debout, et mon cœur se serre d'inquiétude et d'angoisse ; mais je soutiendrai jusqu'au bout la lutte contre l'impitoyable fatalité...

Le jeune homme était couché sur le côté, et

paraissait avoir perdu connaissance. Si l'on n'avait pas vu sa poitrine soulevée par une respiration entrecoupée, on aurait cru que la vie l'avait abandonné.

Pendant longtemps tous les assistants le contemplèrent avec inquiétude.

Tout à coup le blessé se remua sans ouvrir les yeux et murmura d'une voix très faible et à peine intelligible :

— Ida, Ida, il veut vous faire mourir de chagrin... à cause de l'argent... si vous saviez combien je vous aime !... vous délivrer, vous rendre heureuse... devenir ma femme... ou la mort, dussé-je... jusque dans la tombe même votre image... qu'il garde tout pour lui... assez d'argent... nos mères comme des sœurs... nous enfants... Dieu nous favorise... Ida, Ida, vous être libre !

Mme von Weiler ne pouvait plus maîtriser son agitation ni sa pitié. Elle était trop profondément émue de surprendre les nobles et généreuses intentions du jeune homme à travers les lambeaux de phrases qu'il prononçait dans son délire. Elle cacha son visage dans ses maint pour ne pas laisser voir les larmes qui jaillissaient de ses yeux.

— Soyez plus maîtresse de vous, Marie, lui souffla le vieillard à l'oreille. Les domestiques savent maintenant pourquoi M. van Giersteen a escaladé la muraille ; il n'y a rien à y faire,

mais soyez prudente. Une seule parole peut devenir fatale.

Il y eut un long et morne silence. L'état du jeune homme semblait devenir d'instant en instant plus dangereux ; ses yeux étaient fermés ; sa respiration était sifflante, et il se tordait parfois convulsivement sur sa couche improvisée.

— Ah ! si le médecin pouvait se hâter de venir ? soupira la veuve.

— Il ne peut pas encore être ici, Marie, répondit son père. Encore un peu de patience. N'entends-je pas une voiture qui s'approche ? Qui sait ? Peut-être est-ce le docteur ! Jean, allez vite ouvrir la porte.

Tous les yeux étaient tournés vers l'entrée, où l'on s'attendait à voir le docteur ; mais on entendit soudainement des gémissements et des cris de détresse du côté de l'avant-cour.

— C'est Mme van Giersteen, dit Jean.

— Ciel ! sa mère ! dit le vieillard, épouvanté.

La baronne van Giersteen fit irruption dans la chambre, en criant avec égarement :

— Mon fils ! mon pauvre fils ! Où est-il ? Que lui avez-vous fait ?... Mon Dieu, mon Dieu ! ils l'ont assassiné !

Et elle courut vers le lit de camp, où elle croyait voir le cadavre de Hugo ; mais les forces lui manquèrent avant d'y arriver, et elle

tomba évanouie entre les bras de M. von Oberheim, qui la déposa sur un fauteuil.

La voix de sa mère avait sans doute retenti jusqu'au fond du cœur du jeune homme, car il ouvrit les yeux et murmura :

— Ma mère, ma chère mère, où êtes-vous ? Venez, venez !

Pendant ce temps, on aspergeait d'eau froide le visage et les mains de madame van Giersteen pour la rappeler au sentiment de la vie ; elle ne tarda pas à reprendre connaissance, et, lorsqu'elle vit de quelle main elle recevait des soins, elle la repoussa avec horreur, en s'écriant :

— Eloignez-vous de moi, éloignez-vous, meurtrier de mon enfant !

— Vous vous trompez, madame, dit le vieillard, qui trouvait à peine la force de parler, tant il était inquiet et agité ; votre fils guérira. Ecoutez, il vous appelle.

— Il m'appelle ? Est-ce possible ? Oui, oui, il vit ! Dieu soit béni ! Hugo, mon Hugo !

Elle s'agenouilla près du lit, embrassa son fils avec effusion, et mouilla ses joues de ses larmes, sans se laisser retenir par la vue des linges ensanglantés qui lui couvraient le front.

— Ma mère, ne vous tourmentez pas, bégaya le jeune homme en essayant de lui caresser la main, je guérirai... je guérirai... mais Ida... Il la torturera à cause de moi... Protégez-la, ma mè-

re ! La pauvre créature... Ma femme ou mourir !

— Ah ! mon pauvre fils, gémit la baronne, voilà donc la récompense de ton noble amour ! Te voilà gisant, luttant peut-être contre la mort ! Et moi, ta malheureuse mère, que me resterait-il sur la terre ?... Toi, Hugo, la bonté même, tu deviendrais la victime de la cupidité, de la barbarie de... ? Ah ! je te vengerai !

Et, sous l'impression de cette idée de vengeance, elle se retourna vers M. von Oberheim, et lui dit avec un geste menaçant et d'une voix qui frémissait de colère :

— Ah ! sans-cœur que vous êtes, vous avez tiré sur lui ! sur lui, dont le cœur ne battait que pour tout ce qui est noble et bon ! Mais il y a des lois dans notre pays. Cela ne finira pas ainsi ; vous saurez ce que c'est que de frapper mortellement une mère dans son enfant. Dussé-je y sacrifier toute ma fortune, j'obtiendrai justice contre vous. C'est en prison, sur l'échafaud que vous expierez votre crime infâme.

Le vieillard et sa fille essayèrent de calmer la malheureuse mère ; mais la baronne, emportée par sa douleur, ne voulait rien entendre.

Seule, la voix de son fils, qui l'appelait de temps à autre, parvenait à lui imposer silence. Elle se pencha de nouveau sur lui, et, l'embrassant tendrement, elle l'assura qu'elle le vengerait sans pitié de son ennemi.

M. von Oberheim s'approcha d'elle et lui dit d'une voix suppliante :.

— Madame van Giersteen, je pourrais considérer vos paroles comme un outrage ; mais je comprends combien la vue de votre fils blessé doit troubler vos esprits. Je vous en conjure, veuillez m'écouter un instant. Un coup de pistolet a été tiré, il est vrai, mais l'arme n'était pas chargée à balle. M. Hugo est tombé d'une échelle, et il s'est fait mal en tombant sur le pavé. J'ai le ferme espoir que ce douloureux événement n'aura pas de suite fâcheuse. En tout cas, madame, où est ma faute ? Au milieu de la nuit, j'entends des voix à la fenêtre de ma chambre à coucher, et je vois dans les ténèbres se dresser une forme humaine Pour mettre en fuite ceux que je prenais pour des voleurs, je lâche un coup de pistolet en l'air ; votre fils tombe de l'échelle. C'est un accident qui me fait beaucoup de peine ; mais pouvez-vous m'accuser d'en être la cause ?

— Oui, arrangez l'affaire à votre guise, la justice prononcera entre, dit la baronne.

Hugo fit des efforts pour lever la tête et dit d'une voix claire :.

— Ma mère, ne soyez pas si irritée. Il est vrai que je suis tombé... Aucune balle...

— Vous l'entendez bien, madame ! dit M. von Oberheim.

— C'est égal, on n'agit pas ainsi, répliqua ai-

grement la baronne. Parce qu'un jeune homme aime une jeune fille, et veut la soustraire à votre cruelle tyrannie en devenant son époux, en exposant sa vie par amour pour elle, vous auriez le droit de le tuer ! Non, non, nous comparaîtrons devant la justice, monsieur, et là nous verrons qui est coupable.

— Eh bien, soit, madame, dit le vieillard, les yeux pleins de larmes ; mais j'espère que vous reviendrez à de meilleurs sentiments pour le bonheur de nos deux familles.

Mme von Weiler s'approcha de la mère de Hugo, lui prit la main, et s'efforça de la consoler par de douces paroles ; mais la baronne, se levant tout à coup, s'écria :

— Mon fils ne peut pas rester ici. Qu'on le porte dans ma voiture ûû

— Mais, madame, c'est impossible, dit M. von Oberheim. Une pareille imprudence pourrait lui devenir fatale. Un de mes domestiques est allé au village avec ma voiture pour ramener le médecin. Il peut être ici à toute minute. Attendons du moins qu'il arrive. Le docteur jugera s'il est possible de transporter M. Hugo. Je vous en conjure, prenez patience jusque-là.

La baronne reconnut probablement la sagesse de ce conseil, car elle approcha un siège, et, saisissant la main de son fils, elle lui dit :

— Oui, mon cher Hugo, prends encore un peu

de patience, le docteur va venir. Pauvre enfant, où souffres-tu ?

— Partout, ma mère, j'ai beaucoup de mal ; mais je guérirai, je le sens ; le cœur est bon.

— Ah ! puisses-tu dire vrai ! Avec quelle reconnaissance je rendrais grâces à Dieu ! Car, vois-tu, Hugo, ta mère...

Elle fut interrompue par des cris, des sanglots et des gémissements, et avant que l'on eût le temps de chercher d'où venait ce bruit, Ida était agenouillée au pied du lit.

— Hugo, ah ! pauvre Hugo, disait la jeune fille en larmes, qu'avez-vous ? Qui vous a fait cela ? Lui, n'est-ce pas ? Mon grand-père ? Parce que vous m'aimez ? Hélas, hélas ! laissez-moi mourir, à vos côtés, avec vous ! Dans le ciel du moins je serai votre fiancée.

— Ida, ma bien-aimée, murmura le jeune homme, pas dans le ciel ! sur la terre, sur la terre !

Les domestiques, profondément remués par cetee scène, commencèrent à sangloter. La compassion arrachait des larmes de tous les yeux.

M. von Oberheim s'était empressé d'accourir, avait saisi la jeune fille par le bras, et voulait l'arracher violemment d'auprès du lit, en lui criant d'une voix pleine de menaces :

— Insensée ! qui vous a permis de descendre ? Vite, rentrez dans votre chambre. Ne me résistez pas, ou je vous y traîne de force. Plus un mot. Venez, venez !

Mais Ida s'échappa de ses mains et s'élança cette scène, commencèrent à sangloter. La com-

— Vous, sa mère, sa bonne mère, s'écria-t-elle, protégez-moi ! Je veux rester ici, lui porter secours, le consoler jusqu'à son dernier soupir, et alors succomber à mon tour et le suivre. Non, je ne le quitte plus ; non, non, pas même dans la tombe.

— Mère, mère, défendez-la ; elle est votre enfant, ma fiancée, s'écria Hugo en levant les bras vers sa mère.

En effet, la baronne voulut retenir le vieillard par quelques sévères reproches ; mais lui, à bout de patience, répondit avec aigreur :

— Madame, je suis maître dans ma maison, et je sais ce que j'ai à faire. Le sentiment de l'honneur devrait vous faire comprendre que la présence d'Ida est tout à fait contraire aux convenances... Ida, encore une fois, voulez-vous m'obéir, oui ou non ?

Il jeta un regard chargé d'éclairs à Mme von Weiler, qui accourait toute tremblante, et qui essaya d'éloigner sa fille d'abord par la douceur, puis par la force ; mais comme la jeune fille égarée lui opposait une énergique résistance, le vieillard la prit par l'épaule, et ainsi tous deux l'entraînèrent vers la porte, malgré ses cris de détresse.

Hugo se tordait convulsivement les membres,

comme s'il avait envie de se lever ; mais il retomba sans force en disant :

— Du courage, Ida, l'amour est plus puissant. Espérez... vous serez ma fiancée, quoi qu'il arrive.

Les domestiques ne pleuraient plus. L'effroi avait tari leurs larmes Ils avaient assisté, la pâleur au front, à cette affreuse scène, et ils écoutaient maintenant, muets d'inquiétude et de compassion, les gémissements de plus en plus affaiblis que poussait la jeune fille en montant l'escalier.

Tout à coup la sonnette de la grand'porte retentit avec un bruit qui les fit tressaillir.

— Dieu soit loué ! c'est le médecin ; je vais ouvrir, s'écria Jean.

En effet, quelques minutes après, Pierre entra, suivi d'un homme très âgé qu'on avait évidemment arraché à son premier sommeil, car ses cheveux étaient tout en désordre et les bouts de sa cravate pendaient dénoués sur sa poitrine.

Il s'approcha du blessé et voulut se faire expliquer par les domestiques comment les choses s'étaient passées ; mais M. von Oberheim rentra sur ces entrefaites, et il donna en peu de mots au docteur les explications nécessaires.

Alors celui-ci, après avoir tâté le pouls du malade, enleva les linges ensanglantés qui lui couvraient le corps, examina sa blessure et lui palpa tous les membres,

Cet examen dura très longtemps, et comme la mère de Hugo l'interrogeait avec impatience, il fit signe qu'on ne l'interrompît point.

Enfin il prit un ton de commandement, et, se penchant sur le blessé, il lui dit :

— Vous êtes tombé, d'abord la tête contre l'échelle, et ensuite le côté droit par terre. Respirez un peu... Plus fort !... Cela va passablement bien. Où ressentez-vous le plus de mal ? Dans la poitrine, à l'intérieur !

— Non, sur le côté, dans le dos, à l'extérieur, répondit le jeune homme.

Le docteur lui ôta ses habits, et remarqua que sur une grande partie du dos, du côté droit, les chairs étaient contusionnées et meurtries ; et comme un examen plus attentif lui démontra que les côtes n'étaient pas blessées, il crut pouvoir en tirer un favorable augure.

Se tournant vers la baronne, qui, tremblante d'inquiétude et d'impatience, suivait attentivement des yeux tous ses mouvements et le jeu de sa physionomie, il lui dit :

— Maintenant, madame, je suis prêt à vous répondre.

— Dites-moi donc, pour l'amour de Dieu, docteur, ce que je puis espérer et ce que je dois craindre.

— Je pense, madame, qu'aucune partie essentielle du corps n'est blessé, et que la vie de votre fils ne court aucun danger.

— Il guérira donc ? Oh ! merci, merci !

— Nous pouvons l'espérer, madame. La blessure au front est superficielle ; elle n'a point de gravité : une profonde entaille dans la peau. Ce qui pourra aggraver son état et peut-être le mettre en danger, c'est la fièvre, la fièvre cérébrale qui pourrait résulter de l'intensité de ses souffrances ; mais pour le moment je ne vois pas que nous soyons menacés de cette triste complication. Le malade n'a besoin maintenant que de repos et de boissons rafraîchissantes. Qu'on ouvre une fenêtre pour lui donner de l'air ; on étouffe ici.

Son conseil, en ce qui concernait ce dernier point, fut immédiatement suivi.

— Mais, monsieur le docteur, dit la baronne, mon fils ne peut pas rester couché ici, dans cette maison où on l'a si cruellement maltraité, où demeure celui qui est son ennemi.

— Que voulez-vous dire, madame ?

—Ah ! n'y a-t-il pas moyen de le faire transporter dans ma propriété ? Chez moi, il serait entouré de soins ; il pourrait reposer en paix. Ici, au contraire, en présence de gens qui le haïssent, son esprit restera constamment agité.

Le docteur secoua la tête d'un air de doute :

— Ah ! je vous en supplie, docteur, si vous entrevoyez la moindre possibilité d'un transport immédiat, accordez-moi votre consentement !

Je vous en serai éternellement reconnaissante. Ne comprenez-vous pas qu'une mère ne peut pas vivre ainsi sous les yeux de ceux qui ont tiré sur son enfant et qui ont presque été ses meurtriers ?

— Transporter le blessé ? murmura le docteur. Cela n'est pas absolument impossible, madame.

— Ah ! le ciel soit béni !

— Mais nous devrions avoir une civière, placer son lit dessus, le couvrir légèrement, et le porter lentement et avec précaution, afin que le transport ne lui cause pas de souffrances.

— Vous nous accompagnerez, n'est-ce pas, docteur ? Demandez-moi tout ce que vous voudrez.

— Où va le malade, son médecin le suit naturellement, madame, cela va de soi. Ne soyez pas impatiente ; je donnerai les ordres nécessaires pour faire préparer une civière. En attendant, soyez tranquille, madame.

Jusqu'à ce moment, M. von Oberheim s'était tenu éloigné de quelques pas, immobile, suivant d'un regard inquiet tous les détails de cette scène, et écoutant en silence. Alors il s'approcha et dit la baronne :

— Madame van Giersteen, pendant que l'on s'occupe des préparatifs nécessaires pour le transport de votre fils, je vaudrais avoir avec vous un moment d'entretien. Je vous en prie, ne me refusez pas.

Un éclair de joie brilla dans les yeux de la baronne. Elle espérait peut-être apprendre une bonne nouvelle qui serait un allègement à tout ce qu'elle souffrait.

— Eh bien, monsieur, je suis toute prête à vous entendre, répondit-elle.

— Il est inutile que nos domestiques nous entendent, madame. Faites-moi l'honneur de me suivre dans la chambre à côté. Il y a de la lumière ; nous pouvons y causer en toute liberté !

Mme van Giersteen suivit le vieillard dans la chambre voisine. Lorsqu'ils y furent entrés, il ferma la porte et dit :

— Madame, vous avez exprimé l'intention de me faire comparaître devant la justice. J'espère que vous ne donnerez pas suite à ce projet ?

[illegible] pas ?

[illegible] aoses avec un peu de calme. Si [illegible] pénétrait la nuit dans votre habitation et que l'on escaladât vos fenêtres au moyen d'échelles, ne traîneriez-vous pas, avec beaucoup plus de droit, l'auteur d'un si audacieux méfait devant les tribunaux ? Mais, moi, madame, je n'ai point de haine contre votre fils. Au contraire, je déplore son malheur, ou plutôt son accident, et je bénis le ciel, qui nous permet d'être assurés de sa guérison. Ce qui me pousse à vous supplier de renoncer à votre projet, c'est un sentiment d'honneur qui vit dans le cœur de tous les nobles. Que peut-il résulter pour nous

d'un semblable procès ? Faire de nos deux familles, dans le pays entier, un objet de risée et de diffamation ! Notre bonne renommée sombrerait dans le torrent des récits de journaux et des propos de cabaret. Ah ! madame, soyez mieux avisée. Epargnez à votre fils, à vous-même et à nous cet affront et cette honte.

— Dites ce que vous voudrez, monsieur, répondit la baronne d'un ton très froid, mon parti est pris. Nous ne craignons pas la loi. Et si vous avez si grand'peur d'un procès, c'est probablement parce que vous voyez une condamnation au bout.

— Une condamnation, mahame ?

— Oui, certes. On ne tire pas sur les gens qui ne sont ni des voleurs ni des coquins. La preuve irréfutable que vous saviez fort bien sur qui vous dirigiez votre pistolet, c'est que vous m'avez dit à moi-même que Hugo viendrait pour délivrer Mlle Ida. Et, d'ailleurs, je me préoccupe peu de l'issue finale de ce procès. Vous êtes la cause du malheur de mon fils ; vous craignez la justice, cela me suffit.

— Hélas ! ne me reste-il donc aucun moyen de vous faire renoncer à votre cruel projet ? demanda le vieillard, dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Oui, monsieur, il y a un moyen, un seul. Consentez au mariage des jeunes gens. Dites-

moi qu'ils pourront se marier aussitôt que mon fils sera guéri... Vous vous taisez, monsieur ?

— Impossible, impossible ! répondit tristement M. von Oberheim.

— Votre obstination est impitoyable, monsieur. Comment osez-vous donc espérer que je renoncerai à ma légitime vengeance ?

— Tenez, madame, le bourreau serait là, sa hache levée sur ma tête et prêt à me frapper, et je pourrais racheter ma vie en consentant à votre demande, que je dirais encore comme à présent : impossible !

— Eh bien, nous avons échangé ici trop de paroles inutiles. Demeurez inexorable, monsieur, et je suivrai votre exemple. Avant que la journée de demain soit écoulée, le procureur du roi aura ma plainte entre ses mains. Ouvrez-moi la porte maintenant ; j'ai hâte de sortir de votre maison, et mon salut est celui-ci : Au revoir, monsieur, devant la justice.

M. von Oberheim fit de nouveaux efforts pour fléchir la résolution de Mme van Giersteen ; mais elle ne voulut rien entendre, et se fit impérieusement ouvrir la porte.

Tous deux rentrèrent dans la chambre, où l'on s'occupait de placer le blessé sur une civière.

La baronne s'approcha de son fils et lui adressa quelques paroles amicales pour le confirmer dans l'espérance d'une prompte guérison,

Mme von Weiler, qui était redescendue, se trouvait également dans la pièce.

Son père se rapprocna d'elle, et lui demanda à l'oreille :

— Comment va Ida maintenant ? Est-elle tranquille ?

— Elle pleure, répondit Mme von Weiler. La pauvre enfant est mortellement affligée. Je l'ai fait mettre au lit. Hedwige est assise à son chevet. Quel malheur, mon père ! quel malheur !

— Oui, Marie, le sort nous poursuit de plus en plus. C'est à en perdre la tête ; mais ayons du moins l'air de ne point perdre courage.

— Tout est prêt, s'écria le docteur. Maintenant marchons avec prudence, avec précaution. Pas de secousses ; avançons lentement, surtout en passant sous les portes. Qu'on apporte des lanternes pour éclairer la cour et le jardin.

Jean et pierre étaient à l'avant et à l'arrière de la civière. Ils obéirent à l'ordre du docteur, soulevèrent leur fardeau avec précaution et traversèrent très lentement le vestibule et l'avant-cour.

M. von Oberheim et sa fille suivaient le triste cortège. Près de la porte, la mère de Hugo saisit la main de la veuve et lui dit :

— Madame, je ne vous veux aucun mal, à vous. Je sens que vous êtes encore plus nalheureuse que moi. Soyez certaine que je vous estime, et que je me sentais disposée à vous aimer

comme une sœur ; mais lui, votre père, est un homme sans cœur. A lui, je lui dis au revoir : il sait bien où.

Elle hâta le pas pour suivre la civière, qui était déjà à une certaine distance.

— Marie, demain matin nous quittons le pays, lui souffla le vieillard à l'oreille. Avant midi j'aurai été à Ypres et je serai revenu avec l'argent. Nous coucherons à Lille ou à Amiens. Venez, venez, fermons vite la porte : il faut que tout reste tranquille à Ouden-Steen.

Tous deux regardèrent encore une fois dans le lointain du côté des lanternes qui éclairaient la civière, puis disparurent sous le porche du château.

VII

Il pouvait être environ huit heures du matin. Depuis que le soleil avait paru sur l'horizon, Mme von Weiler s'était rendue dans la chambre de sa fille pour la consoler et lui rendre un peu de courage. Mais tous ses efforts avaient échoué.

Ida était assise près de la table, la tête couchée dessus, et toute ruisselante de larmes.

La veuve, le cœur brisé, s'occupait activement de ranger les vêtements de sa fille dans

deux grandes malles. De temps à autre, elle jetait sur Ida un regard de compassion, et alors un profond soupir soulevait sa poitrine.

Lorsqu'elle eut rempli entièrement une des deux malles, elle s'approcha de sa fille en pleurs, lui prit la main, et lui dit :

— Voyons, ma pauvre enfant, ne pleure pas si amèrement. Tu te rendras malade, sois-en sûre.

— Me rendre malade ! sanglota la jeune fille en relevant la tête. Ah ! ma chère mère, si je pouvais mourir !

Mme von Weiler pressa sa fille sur son cœur en poussant un cri d'angoisse, et s'écria :

— Malheureuse enfant, tes sens s'égarent. Ne crains-tu pas d'offenser le Seigneur par ces affreuses paroles ? Ida, tu voudrais donc me laisser seule sur la terre, sans espoir et sans consolation ?

La jeune fille ne répondit point à cette question ; elle suivit le fil de ses pensées et continua :

— Il est bien à l'article de la mort, lui ! Son âme est peut-être déjà dans le ciel. O Dieu, je ne veux pas lui survivre...

— Mais tu te laisses égarer par ton imagination malade. Le docteur n'a-t-il pas dit cette nuit que le pauvre jeune homme guérira ?

— Pour épargner à sa mère un coup mortel.....

— Non, non, le docteur était sincère. Dans

tous les cas, puisque grand-père a envoyé Pierre, notre domestique, chez le docteur pour avoir des nouvelles de Hugo, il est raisonnable d'attendre avant de te désespérer ainsi.

La jeune fille paraissait rebelle à toute consolation : elle laissa retomber sa tête sur sa poitrine et demeura silencieuse, le regard cloué au sol.

Au bout d'un instant, un frémissement convulsif agita ses membres.

— Et nous quittons le pays ! s'écria-t-elle. Tandis qu'il est peut-être à l'agonie, nous partons loin d'ici pour bien lui faire comprendre que nous sommes insensibles à ses maux ! pour éteindre dans nos cœurs saignants la dernière lueur d'espérance !

— Nous partons pour Wiesbaden, Ida. Faut-il te le répéter cent fois ? Nous reviendrons ici dans quelques semaines. Ce voyage est nécessaire pour notre bonne réputation : pour assoupir, par notre absence, tous les bruits qui vont se faire autour de ce triste événement... Mais mon père m'appelle. Il a probablement des nouvelles de Hugo. Attends tranquillement mon retour.

Elle descendit.

— Marie, lui dit son père, je pars à l'instant pour Ypres. En menant lestement les chevaux, je puis faire la route, aller et retour, en deux bonnes heures. Ajoutons-y le temps nécessaire

pour terminer mes affaires à la hâte ; je serai revenu à onze heures et demie. Tout est préparé pour notre départ. Faites en sorte d'être prêtes également. Comment va Ida ?

— Ah ! la pauvre enfant est pour ainsi dire folle de chagrin.

— Mais fera-t-elle du bruit ? opposera-t-elle de la résistance ?

— Non, mon père ; elle n'a plus de courage ; elle pleurera, mais elle se soumettra avec résignation.

— Cela suffit. Maintenant il faut que je vous parle encore d'une autre chose...

— Mon père, Pierre n'est-il pas encore de retour ? interrompit la veuve. A-t-il rapporté des nouvelles de M. van Giersteen ?

— Oui, de bonnes nouvelles. Le jeune homme n'a eu que très peu de fièvre. D'après l'opinion du docteur, tout danger est passé. Ne vaudrait-il pas mieux ne plus parler du tout de Hugo à votre fille ?

— Elle sait que vous avez envoyé Pierre au village, mon père, et elle attend des nouvelles avec une impatience fiévreuse.

— Soit. Ce que j'avais à vous dire, Marie, est une chose très grave. Mme van Giersteen est très connue à Ypres et très influente. Peut-être a-t-elle déjà, dès le point du jour, envoyé quelqu'un à la ville pour porter au procureur du roi un récit à sa façon de l'événement de cette nuit.

Qui sait si elle n'est pas allée à Ypres en personne ? Il serait donc possible que les gens de justice vinssent ici pendant mon absence.

— O ciel, mon père, que faire alors ? dit la veuve épouvantée. Nous ne pouvons pas interdire l'entrée d'Ouden-Steen à la justice.

— Non, certainement pas. Je donnerai les instructions nécessaires pour que ces messieurs soient immédiatement introduits. J'ai réfléchi et pesé la chose, Marie. Il n'existe aucune raison, pour vous du moins, de vous soustraire à cette enquête. Recevez ces messieurs avec politesse ; soyez aimable avec eux, dites-leur que je serai vraisemblablement de retour avant midi, et priez-les de m'attendre. Puisque nul autre que moi n'a été témoin de la chute de M. van Giersteen, moi seul je puis leur donner des explications précises. Vous échapperez ainsi à un interrogatoire en règle.

— Je ne sais, mon père, maic la possibilité d'une semblable visite en votre absence me fait trembler. S'ils allaient me demander notre nom, notre lieu de naissance ?

— Eh bien, je m'appelle le baron von Oberheim, et vous êtes la comtesse von Weiler.

— Ciel ! gémit la veuve avec effroi : mentir, mentir à la justice.

— Oui, oui, c'est une affaire grave, murmura tristement le vieillard, mais il n'y a pas moyen d'y échapper. Allons, Marie, remontez votre

courage à la hauteur des nécessités que nous crée la rigueur du sort. Cette lutte pénible ne durera pas longtemps. Cette après-midi nous serons en France, et nous continuerons notre voyage sans retard et sans répit, jusqu'à ce que nous puissions nous croire en sûreté. Marie, je vous en prie, ne me laissez point partir avec inquiétude. Serez-vous assez forte ?

— Si c'est indispensable, mon père... Ah ! la nécessité est une dure et inexorable loi ! Elle donné depuis longtemps la force d'imposer silence à mon cœur.

— Merci. Tâchez de convaincre aussi votre fille que nous obéissons à un devoir sacré. Si vous ne pouvez pas faire autrement, trompez-la, faites-lui croire que dans peu de temps nous reviendrons à Ouden-Steen.

— Cela est bien douloureux pour une mère, mais je l'ai déjà fait... Quel sort affreux que le nôtre, mon père !

— Oui, certes, affreux, Marie ! N'oubliez pas pourtant que depuis près de vingt ans nous luttons contre le " déshonneur " qui menace notre famille. Baisserions-nous aujourd'hui la tête comme des lâches ? et renoncerions-nous à la lutte ? Montrez-vous forte et courageuse, ma fille ; avec l'aide de Dieu, nous sortirons encore victorieux de ce combat... Maintenant demeurez tranquille et soyez prudente. Pour ne pas rencontrer les gens de justice, je prendrai par

Dickebusch. C'est un petit détour, mais à onze heures et demie je serai probablement de retour.

Il serra la main de sa fille et sortit.

Mme von Weiler resta pensive. Les gens de justice pouvaient venir pendant qu'elle était seule au logis ! Ils l'interrogeraient peut-être au nom de la loi, et elle devrait leur faire de fausses déclarations ? Cette idée l'épouvantait, et elle s'efforçait de rassembler tout son courage, pour être en état d'agir ainsi qu'elle l'avait promis à son père.

Le bruit de la voiture qui traversait la cour et roulait sous le porche la tira de ses tristes pensées.

Elle monta auprès de sa fille, qu'elle trouva dans la même situation, c'est-à-dire pleurant, la tête appuyée sur la table.

— Ida, s'écria-t-elle avec une joie simulée, Ida, console-toi : j'ai des nouvelles de Hugo, de bonnes nouvelles.

La jeune fille la regarda d'un air incrédule.

— Tu en doutes, Ida ? Pierre a parlé au docteur lui-même. M. Van Giersteen est presque guéri.

— Guéri ? O ma mère, vous me trompez: cela n'est pas possible, répliqua la jeune fille.

— Je ne veux pas dire, Ida, qu'il soit tout à fait guéri. Il s'est fait beaucoup de mal dans sa chute, et il devra garder le lit quelques jours encore. Mais tout danger est passé. Il n'y a que

des contusions. Dans une semaine au plus, il sera sur pied et aussi bien portant qu'auparavant. Ne devons-nous pas nous réjouir d'une aussi bonne nouvelle ?

— Mais nous partons néanmoins, et je ne le reverrai plus ! dit-elle en se remettant à sangloter.

— Malheureuse enfant, pourquoi te tourmenter ainsi ? Grand-père me disait encore tout à l'heure que dans trois semaines nous serons déjà de retour.

— Et qu'importe, ma mère, si mon mariage avec Hugo est désormais impossible !

La veuve dit après un moment de silence :

— Voyons, Ida, sois raisonnable. A Wiesbaden nous aurons une plus grande liberté, et nous verrons toute sorte de gens. Tu as déjà habité cette ville lorsque tu n'étais encore qu'un enfant ; mais, sans doute, tu l'as oubliée. Nous nous promènerons tous les jours dans la belle Wilhelmstrasse ; nous gravirons le mont de Néron, et nous jouirons du splendide panorama de la vallée du Rhin. Le soir on fait de la musique au Casino. Sois certaine que tu ne regretteras pas ces quinze jours d'existence libre, au milieu d'une nature délicieuse et d'une société choisie.

Il en coûtait beaucoup au cœur maternel de Mme von Weiler pour suivre ainsi les conseils de son père et pour abuser son enfant par le mirage de plaisirs illusoires. Mais la jeune fille, ab-

sarbée dans d'autres pensées, semblait insensible aux paroles consolantes de sa mère et restait immobile, la tête cachée dans ses mains.

Mme von Weiler continuait toutefois à vanter les délices de Wiesbaden et les beautés du Rhin. Elle avait repris son travail d'emballage, et, tout en parlant, elle empilait les robes d'Ida et ses menus objets de toilette dans la seconde malle.

Une bonne demi-heure peut-être s'était écoulée depuis le départ de son père, et elle se disposait à fermer la malle, lorsqu'on frappa à la porte de l'appartement.

— Etes-vous là, madame ? dit une voix.

— Oui, entrez, Hedwige.

— Madame, dit la femme de chambre, il y a un monsieur dans l'antichambre. Il voulait absolument parler à M. von Oberheim, et, lorsque je lui ai dit que mon maître était allé à Ypres, il a insisté pour être admis en votre présence.

— Conduisez-le au grand salon, Hedwige ; je sais qui c'est : un monsieur qui vient demander des renseignements sur l'événement de cette nuit.

— C'est possible, madame. Voici la carte qu'il m'a remise.

Et elle remit la carte à sa maîtresse.

A peine Mme von Weiler y eut-elle jeté les yeux, qu'elle poussa un cri étouffé et tomba évanouie sur une chaise.

— Ma mère, ma chère mère, qu'avez-vous ? O ciel, Hedwige, du secours ! vite ! s'écria Ida.

Mais, avant que la femme de chambre eût pris l'aiguière pour lui mouiller le front, la veuve se redressa sur ses pieds, et, quoique toute tremblante des efforts qu'elle faisait pour dissimuler son agitation, elle dit d'une voix assez calme en apparence :

— Ce n'est rien, une faiblesse passagère. Je n'ai pas dormi non plus cette nuit. Hedwige, dépêchez-vous, conduisez ce monsieur au salon, dites-lui que je vais venir dans quelques instants.. Non, Ida, ne crains pas pour moi, mon enfant ; c'est déjà fini. Je me sens forte.

— Mais, ma mère, murmura la jeune fille, pourquoi donc êtes-vous si pâle ?... Et voilà que vous riez de nouveau ! Laissez-moi voir la carte.

— Cela n'est pas nécessaire, Ida.

— Encore un secret, mère ? Ah ! quelles gens sommes-nous donc ?

— Tiens, la voilà, cette carte.

La jeune fille lut à haute voix :

— Comte Guillaume de Hammes. C'est un gentilhomme français, sans doute ? Le connaissez-vous, mère ?

— Oui, je l'ai rencontré autrefois. Reste ici bien tranquille, Ida. Je reviens tout de suite.

Elle descebdit l'escalier et entra dans sa chambre. Là, délivrée de toute contrainte, elle se laissa tomber sur un sopha en se tordant les

mains, et resta un moment comme anéantie et les yeux égarés.

— O mon Dieu, murmura-t-elle enfin, quelle épreuve m'envoyez-vous encore ? Guillaume de Hammes ! Lui, ici ! Rêvé-je ? Non, non, c'est la vérité. Je vais le voir, entendre sa voix, frémir sous son regard, mourir de honte peut-être! Comment sait-il que je vis encore ? Quel est son but ? Satisfaire une vaine curiosité ? Il est marié. Ah ! il ne doit pas me voir !... Mais comment le renvoyer ? Affreuse situation !

Elle appuya sa main sur sa poitrine et soupira :

— Tais-toi, tais-toi, mon pauvre cœur ! Il est là, l'homme dont le souvenir t'a rempli tout entier pendant dix-huit ans, dont l'image a senti chacun de tes battements. Ton espoir insensé va se réaliser... et maintenant tu frissonnes d'angoisse. Ah ! ne savais-tu donc pas qu'entre lui et moi la loi de "l'honneur " a creusé un abîme ?... Mais que faire ? O mon Dieu, éclaire mon esprit égaré ! Que faire ?

Après un instant de silence, elle reprit avec une résolution fiévreuse :

— Il n'est pas possible d'échapper à cette entrevue, et je veux le voir, ne fût-ce qu'une minute. Enfermons-nous dans le sentiment de notre dignité comme dans une forteresse. Soyons froide et réservée, et abrégeons l'entretien autant que possible.

A ces mots, elle sortit de sa chambre et descendit l'escalier en rassemblant toutes ses forces, afin de paraître avec une sorte de fierté devant l'homme qui avait été la cause de tous ses malheurs.

Mais, lorsqu'elle entra dans le salon, et qu'elle aperçut de loin le comte debout, elle fut obligée de s'appuyer au dossier d'une chaise pour ne point tomber.

Tous deux se regardèrent un instant dans un morne silence, et leur esprit à tous deux fut frappé de la même pensée de tristesse, et leur cœur à tous deux fut ému du même sentiment de compassion. Leur visage était flétri et portait les traces de longs et cruels chagrins. La chevelure du comte avait blanchi avant l'âge ; ses yeux noirs avaient perdu leur éclat.

S'approchant avec lenteur, il s'inclina profondément, d'un air humble et timide, comme un malfaiteur qui tremble devant son juge.

— Madame, murmura-t-il, excusez ma témérité. Votre regard est si sévère...

— Témérité est bien le mot, monsieur, répondit-elle. Comment avez-vous osé vous présenter devant moi, devant la pauvre Hortense van Berkhout, que vous... à la famille de laquelle vous avez fait un si sanglant outrage !

— Vous savez bien, madame von Weiler...

— Ainsi, monsieur, vous connaissez mon nouveau nom ?

— Vous savez bien, madame, que c'est contre ma volonté que j'en ai été la cause. Ah ! j'ai plus souffert que vous !

— Plus que moi, ô ciel ! murmura la veuve à voix basse.

Mais elle se reprit et répondit avec la même froideur :

— Je ne puis croire, monsieur, que vous soyez amené ici seulement par une indiscrète curiosité. Veuillez donc me faire connaître le motif de votre visite ; mais faites-le en peu de mots, je vous prie, car j'ai peu de temps à vous donner ; d'autres devoirs me eéclament.

Le comte hésitait et paraissait cruellement embarrassé.

— Eh bien, monsieur ?

— C'est une affaire délicate et difficile, madame, dit-il ; votre sévérité m'ôte tout mon courage. Je vous prie de croire que je viens à vous avec le plus profond respect. Après vous avoir donné cette assurance, je m'enhardirai, madame, à vous adresser une question ; mais qu'elle ne vous froisse pas, car ce n'est pas une curiosité indiscrète qui me porte à vous la poser. Est-il vrai que la fortune de votre père soit considérablement diminuée par des réalisations défavorables et par des circonstances fâcheuses ?

La veuve le regarda avec stupefaction et ne répondit pas d'abord.

— Peut-être feu votre mari, M. le comte von

Weiler, vous a-t-il laissé de grands biens, madame ?

— Mon mari ? balbutia la veuve avec un sourire sarcastique. Non, mon mari n'étais pas riche. Tout ce que nous possédons est la propriété de mon père.

— Eh bien, madame, je vous demanderai un peu d'indulgence. Vous allez apprendre le but de ma visite. Depuis que de déplorables événements politiques nous ont violemment séparés, je n'ai pas vécu un seul jour sans penser à M. votre père... et à vous-même ! Une chose surtout me rongeait le cœur : la crainte que vous, madame, dont je ne connaissais pas la destinée, vous ne fussiez malheureuse par la ruine de votre père. Cette crainte me poussa à votre recherche; mon intention était de venir à vous pour vous dire: C'est moi qui suis la cause de vos malheurs ; c'est par ma faute que vous vivez dans la tristesse et peut-être dans la gêne. Cette pensée ne me laissa pas un jour de repos et pèse sur mon cœur comme une malédiction du ciel. Je suis plusieurs fois millionnaire. Acceptez une partie de ma fortune, et je vous rendrai grâce comme si vous étiez ma bienfaitrice. Tel est, madame, l'unique objet de ma visite.

La veuve était pâle d'émotion. Ses dernières forces semblaient prêtes à l'abandonner. Ses yeux étaient voilés de larmes, et ses lèvres tremblaient comme dans un accès de fièvre. Il était donc tou-

jours le même : noble et généreux ! Il avait pensé à elle toutes les heures de sa vie !

Mais, dans son affreuse situation, la voix du devoir parlait plus haut que les souvenirs du passé. Maîtrisant son émotion, elle répondit :

— La fortune de mon père n'a pas souffert, monsieur. Au contraire, dans l'isolement où nous vivons, nous avons fait peu de dépenses. D'ailleurs, monsieur, en fut-il autrement, comment avez-vous espéré que le baron van Berkhout accepterait les secours de celui qui.... Mais, quoique nous devions repousser absolument votre offre, je veux croire que vous nous la faites d'un cœur sincère et bon Pour ce qui me regarde, je vous en suis reconnaissante ; et, puisque c'était là l'unique but de votre visite, permettez-moi maintenant, monsieur, de vous dire adieu. Je ne.. je ne vous dis pas au revoir.

Elle prononça ces derniers mots d'une voix étranglée, et elle fit quelques pas vers la porte pour se retirer ; mais, arrivée sur le seuil, elle s'arrêta comme si ses pieds refusaient de l'éloigner définitivement de l homme qui avait eu son unique amour.

Le comte ne faisait pas un mouvement : il croyait qu'elle allait disparaître à ses regards, et ses yeux, en la suivant, étaient remplis de larmes.

Lorsqu'il la vit arrêtée à la même place, l'es-

poir lui revint. Il se rapprocha d'elle et lui dit d'une voix pénétrante :

—Hortense.... Madame, ayez pitié de moi ! Depuis tant d'années, je prie Dieu pour qu'il m'accorde la grâce de vous voir encore une fois. Il me l'accorde, cette grâce. Ne m'en ôtez pas si vite la douceur. Vous croyez que je suis coupable. Cette pensée me torture. Ah ! laissez-moi vous dire ce que j'ai souffert, et vous m'accorderez votre pardon Ayez cette bonté pour moi ; je partirai, et vous ne me reverrez plus jamais.

Le courage de la veuve faiblissait. Elle désirait rester encore avec le comte, entendre sa voix, entendre des paroles qui étaient comme l'écho des souhaits de son cœur.

Elle se laissa tomber sur un siège, et en montra un autre au comte de Hammes.

—Oh ! je vous remercie, Hortense, s'écria-t-il. en s'asseyant avec une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler.

Mais l'accent passionné de sa voix rappela la veuve au sentiment de son devoir; et son regard froid invita le comte à la réserve.

—Madame, dit-il, puis-je vous demander si vous n'avez pas oublié mes dernières lettres ?

—Oublie-t-on l'arrêt qui vous condamne à d éternelles souffrances ?

—Non, madame, vous avez raison. Moi aussi je m'en rappelle encore les moindres mots, des

mots brûlants, saignants, qui jaillissaient avec mes larmes. Mes lettres, madame, étaient encore au-dessous de la vérité. Il y a une chose que je ne vous ai pas écrite, parce qu'elle n'était pas encore arrivée alors. Quoique ma mère m'eut menacé de sa malédiction, je voulais résister néanmoins : mon père, aveuglé par la passion politique, se mit dans un si effrayant paroxysme de colère qu'il tomba sans mouvement, comme frapé d'apoplexie. On me disait de tous côtés que je devais me sacrifier, si je ne voulais pas causer la mort de mon père. J'épousai donc la comtesse de Hasot : une femme que je haïssais, non seulement parce qu'elle était frivole et coquette, mais surtout, Hortense, parce qu'elle prenait à mes côtés la place de la seule femme que je pusse aimer sur cette terre. Que vous dirai-je de ma triste vie ! Ce fut un enfer de l ttes, de querelles, de haine réciproque et d'esclavage sans espoir Ma femme n'avait jamais eu une conduite irréprochable ; mais, au bout d'un certain temps, elle commença peu à peu à mettre sous ses pieds tout respect humain, et bientôt elle fit de moi la risée du monde entier. Dans les premières années, j'essayai de faire prévaloir mon autorité d'époux ; mais tout était inutile avec cette femme sans cœur. Elle avait même ensorcelé mes parents et mes amis, de sorte que chacun rejetait la faute sur moi. Ecrasé de honte et de rage, je me demandais si je n'avais pas mérité mon sort. Quoiqu'il en fût, je

perdis tout courage ; et, pour éviter désormais le scandale toujours croissant, je me résignai, et je devins l'esclave muet d une femme déshonorée. Elle abusa de ma faiblesse et me tourmenta comme l'esprit du mal torture une âme de damné.

J'étais malade, je demandais à Dieu de me rappeler à lui... Ma triste histoire fait couler vos larmes, Hortense ! Ah ! que j'en ai versé dans mon isolement, quand je jetais un regard en arrière, et que je voyais briller bien loin dans le passé ce paradis que nous avions rêvé ensemble !... Mes parents sont morts depuis longtemps, et il y a deux ans que mafemme elle-même est descendue dans la tombe. Ce dernier évènement m'avait rendu libre. Le courage me revint, et c'est depuis ce moment que j ai commencé mes recherches pour découvrir le lieu de votre retraite, avec la seule intention de partager avec vous et avec votre père mon immense fortune; si elle pouvait vous être utile à quelque chose. Je suis heureux d'apprendre que vous n'avez besoin de rien ; mais s'il arrivait jamais que votre position devint moins favorable, écrivez un mot à La Haye, vous aurez aussitôt tout ce que vous daignerez accepter av c l'expression de ma bien vive reconnaissance.

—Oui, monsieur, dit la veuve, vous avez souffert, beaucoup souffert. Mon cœur ne vous a jamais accusé. C'est la fatalité seule qui nous a séparés.

—Puis-je espérer, Hortense, que vous avez été moins malheureuse que moi en ce monde ! Le vieil intendant Homans m'a bien laissé supposer que dans les premiers temps vous avez souffert de vos propres chagrins et surtout de l'indignation de votre père. Mais vous vous êtes mariée, et vous avez une fille. Sans doute votre mari était un homme d'un noble caractère, et quand on est mère... Ah ! si Dieu m'avait fait la grâce de me rendre père, de me donner un être à chérir, il y aurait du moins un lien qui me rattacherait à la vie ; mais non, je n'ai autour de moi qu'un éternel isolement, une solitude désespérante ! N'est-ce pas, que le sort vous fut plus clément qu'à moi ?

— Peut-être ! soupira la veuve Savez-vous quelle est notre vie depuis dix-huit ans ? Nous voyageons de pays en pays sous de faux noms ; nous ne voyons jamais personne. Quelqu'un témoigne t il le désir de se lier avec nous, nous fuyons plus loin, toujours plus loin ; et quelque soit le lieu de notre séjour, notre demeure est une prison où jamais une voix amie ne se fait entendre.

—Pauvre Hortense ! murmura le comte. Votre visage me faisait supposer que vous n'étiez pas heureuse non plus. Mais cette triste existence ne vous a pourtant pas été imposée par la rupture de notre mariage ?

La veuve ne répondit pas. Elle se contenta de faire un signe d'affirmation.

Pour échapper à de nouvelles questions, elle se leva et dit :

—Monsieur... Guillaume, il ne convient pas que nous restions plus longtemps ensemble. Ne parlons plus du passé.. Portons tous les deux avec résignation la croix dont le Seigneur nous a chargés. Je le prierai dans mon isolement, de vous accorder encore quelques jours de bonheur. C'est tout ce que je puis faire.

Le comte restait assis. Sa tête reposait sur sa main, et il paraissait plongé dans de profondes réflexions.

—Adieu, monsieur, adieu pour toujours, dit la veuve d'une voix étouffée, et prête à fondre en larmes.

—Un moment encore, je vous en conjure. Oh ! quelle idée ! s'écria le comte. C'est peut-être le ciel lui-même qui me l'inspire. Il ne peut plus être question entre nous d'amour telle qu'on l'entend au printemps de la vie, Hortense ; mais ce sentiment, lorsque le temps ne l'a pas étouffé, se transforme presque toujours en sympathie calme, mais profonde. Ah ! pardonnez-moi ma hardiesse ! J'ai pensé à vous, Hortense, à tous les instants de ma vie ; mais, vous, n'avez-vous pas entièrement oublié votre malheureux ami ?

—Oublié ? vous oublier, Guillaume ? s'écria-t-elle en portant à son corsage sa main tremblante,

Tenez, voilà celui qui, malgré une séparation de dix-huit ans, a senti chaque battement de ce cœur déchiré..

Et rompant la chaîne du bijou qu'elle portait au cou, elle lui mit dans la main son propre portrait.

—Est-il possible ! s'écria-t-il,en chancelant. Quoi! c'est moi qui ai reposé pendant tant d'années sur ce cœur si fidèle et si tendre ! Ah ! cela me donne le courage de parler. Ecoutez-moi, Hortense, tout peut se réparer : nous pouvons retrouver le bonheur que nous avions rêvé autrefois. Donnez-moi votre main, devenez ma femme ! Oh ! ne me refusez pas : les jours qui me restent seront des jours d'une joie céleste Votre fille trouvera en moi un tendre père. Il me suffit que votre sang coule dans ses veines, pour l'aimer comme ma propre enfant. Elle deviendra mon héritière.

La veuve demeura silencieuse, et, bien qu'une joie céleste rayonnât dans ses yeux, elle secouait la tête en signe de négation.

— Quoi ! vous hésitez ? demanda-t-il lentement. Vous ne me jugez pas digne de vous ?

— Quel homme peut être à mes yeux aussi digne que vous, Guillaume, si ce n'est mon père ? Mais il y a un secret entre nous, un secret que vous devez connaître.

— Un obstacle, ô ciel ?

— Le secret de notre triste vie, le secret de la misanthropie de mon père...

Elle alla à la porte, s'assura qu'elle était bien fermée, et revint en disant :

— Guillaume, je n'ai jamais été mariée.

Le comte recula de quelques pas et pâlit subitement.

— Vous n'avez... vous n'avez jamais été mariée ? répéta-t-il lentement. Jamais mariée... et vous avez une fille ?

Il y eut un moment de pénible silence.

La rougeur de la honte qui montait au visage de la veuve fit frémir le comte.

— Hélas ! soupira-t-il, voilà la dernière espérance arrachée de mon cœur meurtri. Ah ! Hortense, Hortense, pourquoi m'avez-vous dit cela !

— Vous deviez le savoir, répondit-elle. Otez votre portrait du médaillon, et lisez ce qui est écrit derrière. Vous y verrez deux dates inscrites : celle de nos fiançailles, et celle de la naissance de ma fille.

Le regard du comte demeura un instant fixé à l'envers du portrait. Son visage exprimait la stupeur et le doute ; mais tout à coup la lumière se fit dans son esprit. Il s'affaissa sur un fauteuil ; et s'écria en levant les bras au ciel ;

— O Dieu, grand Dieu, ne me laissez pas mourir ; elle est mon enfant, notre enfant ! Oh ! je succombe à l'excès du bonheur !

Il se releva d'un bond, saisit Hortense dans ses bras, et l'embrassa avec une effusion qui tenait

du délire. Tous deux versaient de douces larmes en échangeant des paroles entrecoupées, paroles de joie, d'amour, d'espérance. Oui, ils se marieraient, et, par leur mariage, ils légitimeraient leur enfant. De cette façon, toute crainte de déshonneur serait écartée, et ils pourraient, tête levée, se présenter partout.

Le comte se dégagea le premier de leur longue étreinte et demanda avec une impatience fiévreuse :

— Ma fille ! comment se nomme-t-elle ?

— Ida.

— Où est-elle ?

— Là-haut dans sa chambre.

— Je veux la voir tout de suite. Venez, Hortense, conduisez-moi près d'elle.

Et il marcha vers la porte ; mais la dame lui prit la main avec angoisse et le retint.

— Insensé ! s'écria-t-elle, que voulez-vous faire? Ah ! une pareille imprudence pourrait anéantir encore une fois toutes nos espérances.

Le comte la regardait avec étonnement.

— Quoi ! je ne pourrais pas embrasser mon enfant ! murmura-t-il.

— Ida n'est pas encore votre enfant, du moins pour le monde. Le secret de sa naissance doit lui rester inconnu jusqu'au jour où la loi et la bénédiction du prêtre auront lavé toute tache entre

nous. En quelle qualité l'aborderiez-vous main-maintenant ?

— Ciel ! vous me faites frémir, Hortense. Ainsi, je devrai vivre encore des semaines entières sans la voir ? C'est impossible cela, vous le comprenez bien

— Notre bonheur est au prix de ce douloureux sacrifice, Guillaume. Ayez du courage, soyez fort.

— Encore des mois entiers, peut-être ! soupira le comte.

— Attendez du moins jusqu'à ce que mon père ait connaissance de votre arrivée et de votre projet... Ah ! Guillaume, avec quelle aveugle confiance nous nous abandonnons au doux espoir qui ne se réalisera peut-être jamais !

— Et qui l'empêcherait ? Ne sommes-nous pas libres ?

— Mon père vous a toujours accusé. Au fond de son cœur, il vous rendait responsable de notre malheureux sort S'il vous refusait son consentement ?

—Refuser, Hortense ! Mais je lui apporte la paix, le bonheur perdu, la réparation de son *honneur* ! Il consentira avec joie.

— Je n'en sais rien Guillaume.

— Eh bien, c'est égal, s'écria le comte avec une impatience fébrile. Vous seule êtes maîtresse, Hortense, et le bonheur de votre fille doit être

votre loi suprême. Si, contre toute attente, votre père repousse ma demande, nous nous passerons de son consentement. Rien ne peut nous empêcher de donner à notre fille un nom illustre et honoré.

Mon pauvre père a tant souffert pour moi et par vous ! Nous avons rempli sa vie de désolation, Guillaume, et je ne voudrais pas lui infliger cette nouvelle torture. Laissez-moi faire ; je connais l'état de son cœur. Au premier abord, sa colère éclatera contre vous, et il épanchera l'amertume qu'il a amassée depuis près de vingt ans ; mais je laisserai patiemment passer l'orage, et je le calmerai peu à peu Il est bon comme un ange sous sa rude enveloppe ; mais il ne faut pas l irriter... Quelle heure est-il, Guillaume ?

— Dans cinq minutes il sera dix heures dit le comte après avoir consulté sa montre.

—Mon père peut être de retour dans une demi heure il ne doit pas vous rencontrer avant que j'aie eu avec lui un long et sérieux entretien. Sans cela, l'irritation pourrait le porter à des actes qui anéantiraient peut-être nos projets. Encore quelques minutes, Guillaume ; et vous devez me quiter. Revenez vers midi Alors je connaîtrai la décision de mon père, et j'espère qu'il ne refusera pas de vous faire bon accueil Consolez vous de cette courte contrainte, mon ami ; c'est probablement le dernier sacrifice qui nous sera imposé.

— Et je ne peux pas voir mon enfant ?

— Souffrez que mon père en décide, Guillaume.

— Ah ! quelle cruauté ! Mais s'il n'est pas possible de faire autrement, eh bien, je prendrai patience. Hortense, notre Ida est-elle jolie ?

— Oui, très jolie.

— Comme vous, quand vous aviez son âge ?

— Plus belle assurément. Elle a vos yeux noirs.

— Elle n'a pas été malheureuse comme vous, n'est-ce pas ?

— Hélas ! plus encore peut être, Guillaume. Depuis longtemps, elle ne fait que pleurer ; en ce moment même, ses larmes coulent à flots, et elle est plongée dans le plus profond désespoir.

— Et pourquoi ? Ah ! cette tristesse aussi doit prendre fin.

— Je ne le crois pas, et vous en douterez également lorsque vous connaitrez la cause de son chagrin. La pauvre enfant est blessée au cœur.

— L'amour ?

—Oui, je vais vous raconter l'histoire en quelques mots.

Elle lui fit un bref récit des amours d'Ida avec le jeune baron de Giersteen, des complications survenues, de la résistance de M. von Oberheim, du triste événement de la nuit précédente, de l'intention de Mme von Giersteen de traduire

son père devant les tribunaux, de la résolution du vieillard de s'expatrier encore pour échapper à la révélation de son secret et au déshonneur qu'un pareil procès ferait rejaillir sur eux tous.

—La baronne van Giersteen ? murmura le comte, lorsqu'elle eut fini. Une riche veuve qui passe l'hiver à Bruxelles ? Son mari était Hollandais ?

—Oui.

—Son fils est un joli garçon, svelte et bien fait qui s'appelle Hugo ?

—Vous les connaissez donc ?

—Certainement que je les connais, Hortense ; ils viennent presque tous les ans à La Haye et à Schéveningue passer la saison des bains. J'ai passé moi-même bien des journées en leur agréable compagnie. Que le ciel en soit béni ! Il ne me sera pas difficile d'assurer le bonheur de notre enfant. La baronne van Giersteen est une femme d'un esprit droit et élevé. Lorsque notre Ida portera mon nom en vertu de la loi, la baronne van Giersteen ne refusera pas d'accepter pour bru la jeune comtesse de Hammes. J'irai lui rendre visite aujourd'hui même...

—Vous voulez lui parler de cette affaire ? demanda Hortense avec une certaine inquiétude. Ah ! je vous en supplie, ne le faites pas.

—Non, je serai prudent ; mais j'ai maintenant une raison puissante pour mériter encore plus la

bienveillance et l'amitié de la baronne Le bonheur de notre Ida peut en dépendre.

Tout à coup Hortense se leva tout tremblante.

—N'entends-je pas une voiture ? demanda-t-elle. Mon père !... Ciel ! Guillaume, s'il vous surprenait ici à l'improviste, c'en serait assez pour... Paix, paix, ce n'est rien... une charrette qui traverse la cour... Insensés que nous sommes ! Nous oublions l'heure : mon père peut arriver à chaque instant. Partez, Guillaume, partez sans retard. Revenez vers midi. Espérons que cette journée verra s'épuiser la dernière goutte de notre calice d'amertume.

Le comte la serra sur son cœur en disant :

—Oui, Hortense, espérons Ah ! aucune puissance humaine ne peut plus me séparer de vous. Au revoir ! au revoir ! Parlez de moi à Ida, ne fût ce que d une manière vague.

—Pas encore ; il faut avant tout que mon père en décide, je vous l'ai déjà dit. Ce n'est pas seulement notre honneur, c'est son *honneur*, le nôtre, celui de toute sa famille qui est en jeu A lui d'en décider.

— Eh bien, soit ! Au revoir donc, Hortense, à bientôt.

Il marcha vers la porte, revint sur ses pas pour embrasser encore Hortence, puis il sortit de l'appartement.

Quelques minutes après, le roulement d'une voiture qui s'éloignait annonça qu il avait quitté le château d'Ouden-Steen

VIII

M. von Oberheim—ou plutôt le baron van Berkhout, car tel était son véritable nom—n'avait pu terminer ses affaires à Ypres avec autant de promptitude qu'il le souhaitait. Quoiqu'il n'eût pas cessé de presser les chevaux, onze heures avaient sonné depuis longtemps lorsque sa voiture s'arrêta devant la grille d'Ouden Steen.

Il entra et se disposait à monter l'escalier lorsqu'il rencontra dans le vestibule sa fille, qui, en entendant le roulement de sa voiture, s'était empressée de descendre.

— Bonsoir, Marie, lui dit-il en entrant au salon avec elle ; nous devons quitter la Belgique le plus tôt possible. J'ai rencontré à Ypres le [illegible] qui a remis au procureur du roi la plainte de madame Van Giersteen. Ce magistrat a [illegible] à la vérité, exprimé l'opinion que Hugo est plus coupable que moi, mais il a ajouté qu'il ne peut pas se dispenser d'ouvrir une enquête, et cet après-midi ou demain matin au plus tard il viendra à Ouden-Steen avec le juge d'instruction et son greffier. Nous serions donc interrogés et obligés de signer nos déclarations... de nos faux noms ! Dieu soit loué, nous avons le temps de nous soustraire à cette alternative et à la honte qui en serait la suite. Montez dans votre chambre, Marie, et apprêtez-vous, ainsi qu'Ida, pour

notre départ. Avant une demi heure nous serons sur la route de Lille, et nous irons si loin que jamais personne en Belgique n'entendra plus parler de nous... Vous paraissez singulièrement distraite, ma fille ? Vous me feriez croire que vous n'entendez pas ce que je vous dis. A quoi pensez-vous donc ainsi ?

— J'ai quelque chose à vous dire, mon père, répondit-elle.

— Pas maintenant, Marie. Nous aurons tout le temps de causer quand nous serons en voiture.

—Vous devez le savoir avant que nous partions, mon père.

— Eh bien, parlez donc vite. Vous hésitez et vous pâlissez Marie ? Ciel ! quelque nouveau malheur !

— Non, non, pas de malheur ; quelque chose de surprenant et presque d'incroyable ; mais, je vous en supplie, mon cher père, ecoutez avec calme, avec bonté, ce que j'ai à vous apprendre... Pendant votre courte absence, il est venu quelqu'un que pendant dix-huit ans vous avez accusé et peut-être haï, quoiqu'il ait été plus malheureux que nous, et...

— Qui ? qui ? Ah ! dites-moi que je me trompe, Marie !

— Le comte Guillaume de Hammes.

Ce nom fit un effet étrange sur le vieillard. Il fut frappé comme d'une secousse nerveuse ; ses

lèvres tremblaient, ses yeux étincelaient, et il grommelait d'une voix rauque :

— L'ai-je bien entendu ? Guillaume de Hammes est venu ici ! Que veut ce parjure ! Il connaît notre nom, il nous trahira ! Ce n'est pas un malheur, dites-vous, Marie ? Ah ! son arrivée est la plus grande calamité qui put nous frapper. Notre secret va se découvrir ; tout le fruit de nos souffrances est perdu maintenant.

— Vous vous trompez, mon cher père, murmura-t-elle ; le comte m'a dit au contraire...

— Quoi ! vous lui avez parlé ? s'écria-t-il en l'interrompant avec fureur. Et vous n'êtes pas morte de honte ? Comment ose-t-il pousser à ce point la témérité ? Venir contempler ici les malheureuses victimes de sa lâcheté et de sa trahison !... Mais il est parti, n'est ce pas ? Dieu merci ! car, si je devais le voir..., je ferais peut-être un malheur. Il faut à tout prix que nous évitions ce danger.

— Il va revenir tout à l'heure, mon père.

— Revenir ?

— Oui, il doit vous parler de choses de la plus haute importance.

— Quel langage insensé, Marie ! Avez-vous donc perdu tout sentiment de fierté, de dignité personnelle ? Que peut il nous apporter, sinon l'outrage et l'affront, lui qui nous a condamnés à une vie de honte et de douleur ? Je ne veux pas le voir.

— Vous le recevrez, mon père, et vous l'entendrez avec calme.

—Vous parlez bien résolument, Marie. Comment osez-vous affirmer ainsi que je le recevrai ?

— Parce que vous êtes bon et raisonnable, mon père. Je prévoyais bien qu'en apprenant la visite du comte, vous seriez irrité ; mais j'attendrai avec soumission le moment où il vous plaira de me demander ce qu'il m'a dit. Je vous en conjure, mon père, écoutez-moi avec un peu d'indulgence. De votre décision dépend non-seulement le bonheur de notre vie; mais l'*honneur* et l'avenir de mon enfant. Retenez votre indignation pour un moment, et laissez moi parler. Vous jugerez, mon père ; et si votre décision me condamne, j'obéirai, avec un mortel chagrin, sans doute, mais avec respect et soumission.

Quoique le vieillard fût encore sous l'empire de son premier accès de colère et murmurât en lui-même mille imprécations, la douceur et l'humilité calculées de sa fille lui rendirent un peu de calme. Il prit un siège et dit d'une voix sourde :

— Eh bien, Marie, puisque vous m'en priez si instamment, j'écoute ; répétez moi ce que vous a dit l'artisan de nos misères.

La mère d'Ida saisit la main du vieillard et commença sur un ton très bas, en prenant bien soin de ne point élever la voix de crainte d'exciter de nouveau le colère du vieillard.

— Mon père, vous avez accusé Guillaume de Hammes de parjure et d'ambition. Mon cœur, vous le savez, n'a jamais pu partager ces sentiments hostiles. Si vous saviez combien le comte a été malheureux, — plus malheureux que nous peut-être, — vous ne le jugeriez pas si sévèrement. Pensez donc : lorsque, menacé de la malédiction de sa mère, craignant de causer la mort de son père, le pauvre Guillaume de Hammes...

— Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit rudement le baron Van Berkhout ; au fait, Marie, au fait ! Je perds patience.

— Mon père, vous m'avez autorisée à parler. Désirez-vous que je me taise maintenant ?

— Non, non, mais soyez plus brève ; je souffre d'entendre parler de ces gens-là.

— Les parents de M. de Hammes sont morts depuis longtemps, et sur leur lit de mort ils ont imploré votre pardon.

— Ils ont imploré mon pardon ! répéta le vieillard avec un sourire d'incrédulité.

— N'en doutez pas, mon père ; ils ont cruellement expié leur fatale résolution, car elle ne les a pas rendus moins malheureux que nous-mêmes... Depuis un an et demi, la comtesse de Hascot, la femme du comte de Hammes, est morte également. Le premier sentiment de Guillaume, en recouvrant sa liberté, fut de réparer le tort qu'il nous avait fait, et aucune considération

de respect humain ne l'empêcha de suivre l'inspiration de son cœur. Il se mit à notre recherche, et n'eut ni repos ni trève qu'il n'eût découvert notre retraite. C'est votre vieil intendant Homans qui doit l'avoir enfin mis sur la voie.

— Ah ! ah ! Je n'aurais pas cru cela de lui, grommela le baron. Le comte de Hammes a donc eu la témérité de nous chercher. Et qu'avait-il à faire avec nous ?

— Vous allez l'apprendre, mon père. Il s'était, sur la foi de certains renseignements douteux, imaginé que nous avions perdu une partie de notre fortune; et que nous étions réduits à vivre dans la gène. Il est aujourd hui plusieurs fois millionnaire, et il voulait employer une partie de ses richesses à nous rétablir dans notre situation première.

— Et c'est pour cela qu'il cherchait à découvrir notre retraite ? s'écria le baron Van Berkhout avec un rire sarcastique. N'êtes-vous pas étonnée, Marie, de me voir si calme après ce sanglant affront ? Lui, lui nous offrir de l'argent ! Il a osé... Cette humiliation nous manquait encore. Et vous! Marie, vous avez sans doute repoussé cette offre avec une chaleureuse indignation ?

— Je lui ai répondu que mon père pouvait, grâce à Dieu, se passer de toute assistance.

— Et c'était l'unique but de sa visite ?

— Oui, monsieur... Mais, je vous en prie, res-

tez assis. Ce que j'ai à vous dire encore est le plus important,

La mère d'Ida, convaincue maintenant qu'elle avait réussi à calmer insensiblement l'irascible vieillard, semblait calculer ses forces pour lui faire la révélation décisive.

— Eh bien, j'écoute, Marie, dit le baron.

— Mon cher père, reprit-elle, si vous ne consentez pas à m'entendre jusqu'au bout avec patience et avec générosité, vous vous exposez à rendre un arrêt injuste et prématuré. Que mes paroles ne vous agitent donc pas trop, avant que vous sachiez tout ce que j'ai à vous dire.

— A quoi bon tous ces préambules ? vous me faites frémir.

— Soyez calme, mon père. Guillaume de Hammes sait que je n'ai jamais été mariée !

— Ciel ! il sait cela, dit le vieillard avec angoisse, tandis qu'une pâleur mortelle se répandait sur son visage. Le secret de notre vie est trahi ! notre honte est publique ! Et sait-il que vous avez une fille et...

— Et que c'est lui qui est le père de cette fille ? Oui, il le sait, c'est moi-même qui lui ai montré les lignes écrites à l'envers de son portrait.

Le vieillard était tellement stupéfait de ce qu'il entendait, qu'il n'avait plus la force de proférer un son. Il regardait sa fille en face avec des yeux

enflammés de colère, et serrait convulsivement les poings.

— Ne jugez pas encore, mon père, dit-elle. Le comte de Hammes m'a proposé de devenir mon époux et de légitimer notre enfant par ce mariage

— Un mariage entre ma fille et le comte de Hammes, interrompit le vieillard, entre le traître et sa victime ? Mais c'est affreux ! Jamais, jamais.

Hortense passa les bras autour du cou de son père et s'efforça d'étouffer cette dernière parole sous ses baisers.

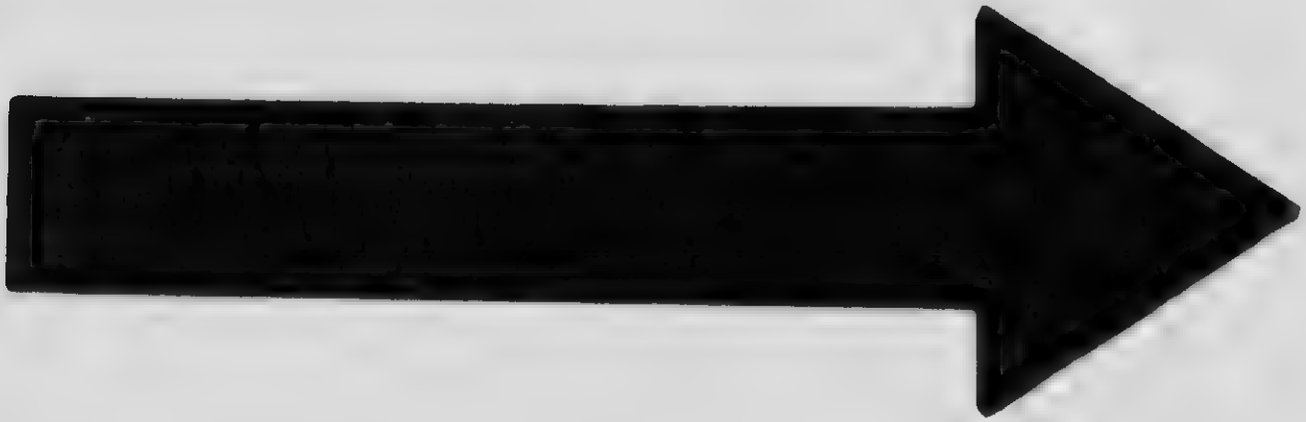
— E le reprit d'une voix plus altérée par l'émotion :

— Mon père, mon père, votre cœur est aigri ; votre légitime indignation vous égare Ah ! que Dieu, dans sa bonté, éclaire votre esprit ! Ne comprenez-vous pas que mon mariage avec Guillaume doit mettre un terme à nos angoisses et à nos douleurs ? Quelle est la cause de notre misérable vie ? La situation douteuse, inexplicable de ma fille aux yeux du monde, n'est-ce pas ? Lorsque Ida, par mon mariage, aura pris dans le monde une position régulière et honorable ; lorsque, mon enfant et moi, nous porterons le nom illustre du comte de Hammes, devant qui devrions nous encore courber la tête ou baisser les yeux ? La tache qui pesait sur nous comme une croix de plomb ne serait-elle pas effacée pour jamais ? Ah ! pesez bien la chose, mon père ; envi-

sagez-la d'un esprit droit et sans prévention ! Vous pourrez rester dans votre monde habiter Bruxelles, aller à la cour et jouir jusqu'à la fin de votre vie, de l'estime, de la vénération et du respect qui sont dus au dernier rejeton de la famille des Berkhout !

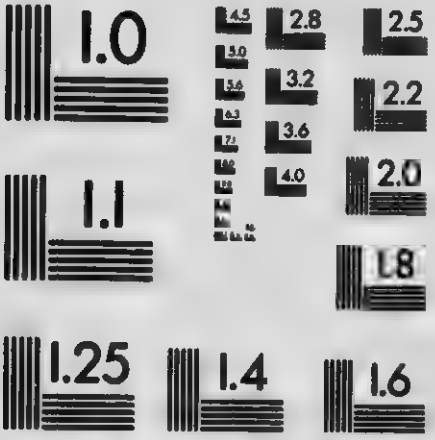
Le vieillard secoua la tête.

— Mon père, poursuivit-elle d'un ton plus persuasif, soyez noble et généreux. Si Guillaume est coupable à vos yeux, donnez-lui votre pardon... Vous refusez ? Ah ! je me soumets avec respect à votre décision, dut-elle me condamner à souffrir et à désespérer jusqu'au tombeau. Mais je suis mère, et je ne puis pas me résigner à sacrifier ainsi l'honneur et le bonheur de mon enfant. Et vous, son grand-père, ne ferez-rien pour ma pauvre Ida ? Réfléchissez-y bien, mon père : aujourd'hui, sans nom et sans avenir, Ida doit vivre éloignée du monde ; pour elle, pas de liberté, pas de joie, pas de consolation ; souffrir, pleurer, languir sans espoir, tel est son lot. Mon mariage lui assurerait un beau nom, et ce nom lui ouvrirait une existance brillante, un bel avenir Que votre cœur blessé repousse la réparation de votre propre *honneur* et le bonheur de vos vieux jours, uniquement parce qu'ils vous sont offerts par un de Hammes, c'est déjà une chose incompréhensible ; mais que vous puissiez être assez impitoyable pour condamner ma pauvre Ida à un désespoir éternel, oh ! cela n'est pas



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

vrai, mon père ; cela ne se peut pas ; vous êtes trop généreux et trop bon pour cela ! Parlez cependant, vous avez tant et si amèrement souffert à cause de moi, que je me soumettrris au sort le plus affreux, plutôt que de résister à vos ordres.

Il y eut un moment de silence.

—Eh bien, mon père, que décidez-vous ? Ma pauvre fille restera-t-elle sans nom da ns c(mode ? demanda Hortanse en tendant vers son père ses mains suppliantes.

— Il y a en effet, de cruelles nécessités; répondit le vieillard d'un ton calme, mais triste. Je comprends, Marie, que votre mariage avec le comte de Hammes peut réparer notre *honneur* pour le monde et assurer le sort d'Ida. Acceptez donc la main qu'il vous offre.

— Oh ! merci, merci, que Dieu vous bénisse, mon bon père ! dit-elle en l'embrassant de nouveau.

— Vous êtes mère, et c'est votre devoir de tout sacrifier à l'honneur et au bien-être de votre enfant...J'y donne mon plien consentement; mais je n'assisterai point à la célébration de votre mariage.

— Quoi ? que voulez-vous dire mon père ?

— Il m'est impossible de cacher mon aversion pour le comte de Hammes. Je ne veux pas le voir, Marie.

— N e gardez point ainsi rancune, mon père.

Le comte de Hammes va venir tout à l'heure. Ne l'accueilez pas avec cette froideur répulsive. Pouvons-nous être heureux, si vous continuez à le haïr ? Ah ! mon père, ne soyez pas bon à demi.

— Je ne me sens pas la force, ma chère Marie, de faire bon accueil à l'artisan de nos malheurs. Laissez-moi sortir, que je donne des ordres pour mon départ immédiat.

— Partir ? nous partirions ? s'écria Hortense avec angoisse. Fuir ainsi devant le bienfait que Dieu nous envoie dans sa miséricorde ? Et mon mariage, mon père ?

— Vous pouvez rester à Ouden-Steen, Marie, répondit le vieillard. Je pars seul ; je vivrai au fond de la France, et, dans ma solitude, je prierai pour votre bonheur à tous. Vous m'écrirez de temps en temps.

— Hélas ! si vous saviez, mon père, comme vous me torturez ! soupira Hortense, les larmes aux yeux. Pourquoi partir maintenant ?

— Mais lors même que je pourrais consentir à accueillir le comte avec une froide politesse, ne comprenez-vous pas, Marie, que je dois néanmoins quitter le pays ? Oubliez-vous que la justice va venir ici pour faire une enquête ?

Un domestique frappa à la porte du salon et annonça :

—Le comte Guillaume de Hammes désire parler à monsieur. Il attend une réponse dans l'antichambre.

M. Van Berkhout pâlit visiblement, et, comme il ne répondait pas, Hortense dit au domestique :

— Introduisez le comte dans ce salon... Mon père, mon cher père, continua-t-elle en s'adressant au vieillard d'un air suppliant, contenez-vous, ne soyez point dur pour lui. C'est un homme généreux qui vous rsspecte et qui vous aime. Pensez à ma pauvre enfant, car, si vous le repoussez .....

Elle fut interrompue par l'apparition du comte, qui le chapeau à la main, restait debout près de la porte, tout troublé par l'attitude hautaine et le regard étincelant du baron Van Berkhout.

Il s'approcha cependant, et dit d'un voix altérée par l'inquiétude :

— Monsieur le baron, vous m'avez accusé de lâcheté et de parjure Une implacable fatalitée nous a fait tous victimes du même malheur. Non, je n'étais pas coupable, et cependant j'ai souffert comme un martyr. A la fin, Dieu a eu pitié de nous ; il m'a dans sa bonté, fourni le moyen de faire cesser la cause de vos chagrins et de nous rendre tous heureux. Vous savez de quel amour ardent et sincère j'ai aimé votre fille dans des jours plus heureux. Elle m'a révélé un secret qui m'impose un devoir sacré Je veux, quoique je sois presque un vieillard, payer les dettes du jeune homme que vous avez aimé jadis avec une tendresse toute paternelle. Baron Van Berkhout,

je vous en prie, accordez-moi la main d'Hortense. Laissez-moi donner à mon enfant un nom honoré.

Quoique sa fille continua à lui tendre ses mains suppliantes, le vieux baron demeurait immobile, rrgardant fixement Guillaume de Hammes Un combat violent semblait se livrer au fond de son âme, et il hésitait au moment de prendre une résolution si grave.

Le comte, prévoyant un refus, mit un genou en terre et dit :

— Ayez pitié de moi, de votre fille, de votre petite-fille ! Si j'ai faibli sans le savoir, si je vous ai manqué, pardonnez-le moi ! Laissez-moi devenir votre fils. Je vous aimerai et vous honorerai comme mon père. je vous obéirai en tout, et je vous serai reconnaissant toute ma vie. Pardonnez-moi !

Une larme mouilla les paupières du vieillard, il saisit la main du comte, le releva lentement et l'embrassa en murmurant d'une voix étranglée :

— Eh bien que tout soit pardonné et oublié, Rendez Hortense et votre fille heureuses.

Hortense sauta au cou de son père et l'accabla de bénédictions, et le comte de Hammes joignit ses effusions de reconnaissance à celle de la femme infortunée qui avait attendu dix-huit ans le droit de donner un nom à son enfant.

Mais le baron Van Berkhout, après les premiers épanchements de cette joie, reprit tristement :

— Oui, oui, mes enfants, vous serez heureux, je l'espère, et toutes vos belles prévisions se réaliseront... Monsieur le comte, ma fille vous a dit probablement que nous sommes forcés, que moi, du moins, je suis forcé de quitter la Belgique Un événement malheureux va amener à Ouden-Steen le procureur du roi pour nous interroger. Vous comprenez que nous ne pouvons pas, sous de faux noms...

— Mais à quoi pensé-je donc ? interrompit vivement le comte. Est-ce là le seul motif qui vous fait partir monsieur le baron ? En ce cas, demeurez tranquillement dans votre patrie ; tout est arrangé, terminé

Il tira de sa poche un papier plié en quatre qu'il tendit au vieillard :

—La crainte d'abord, la joie ensuite me l'avaient fait oublier, dit il. J'ai passé plus d'une heure en compagnie de madame Van Giersteen. C'est une excellente femme et un noble cœur. Lisez sa lettre, monsieur ; vous le reconnaîtrez.

C'est avec une surprise croissante et une joie qu'il ne cherchait pas à dissimuler, que le baron lut ce qui suit :

" Monsieur,

" Je viens m'excuser auprès de vous. La douleur maternelle m'aveuglait. Mon fils Hugo n'a pas bien agi envers vous ; il en convient lui même, et il le regrette profondément, J'ai envoyé

à Ypres en toute hâte une personne de confiance pour retirer ma plainte ; nous espérons que, de votre côté, vous serez assez généreux pour pardonner à mon fils sa témérité ou plutôt sa folie d'un moment. Conservez nous votre estime, nous vous en serons sincèrement reconnaissants.

" Baronne Van Giersteen."

Le vieillard regarda le comte comme pour lui demander l'explication de la lettre inattendue dont le contenu ne lui paraissait pas naturel.

—C'est ainsi, croyez-le, monsieur le baron, répondit M. de Hammes. Le messager de la baronne est monté à cheval, et il est parti ventre à terre. Il y a donc longtemps déjà qu'il est arrivé à Ypres, et il n'y a ni enquête ni interrogatoire à redouter. Car, si vous ne vous plaignez de personne, comment la justice pourrait-elle se mêler d'une simple histoire d'amour, d'un acte de témérité enfantine, qui ne pourrait avoir d'importance que si vous vous plaigniez vous-même ? Pourquoi donc alors partiriez-vous, monsieur le baron ?

M. Van Berkhaut serra la main du comte et murmura d'une voix émue :

—Vous avez raison, Guillaume, je puis rester maintenant. Je vous remercie. Mais comment avez-vous fait pour décider la baronne à retirer sa plainte et changer ses dispositions ?

—Je la connais depuis longtemps, monsieur

et je suis lié avec elle ; mais ce n'est pas là ce qui a opéré le miracle : je lui ai fait espérer, je lui ai donné la presque certitude qu'Ida deviendra la femme de son fils Et, en effet, après mon mariage avec Hortense, je...

—Mais en tout cas, monsieur le comte, il faudra bien qu'ils sa hent comment Ida est tout à coup pevenue votre fille, et, lorsqu'ils apprendront ce secret..., qui sait s'ils ne refuseront pas à leur tour ?

—Laissez moi le soin de les instruire. Comme père, je n'exposerai certes pas à la légère l'honneur et le bonheur de mon enfant. La baronne acceptera avec joie pour sa bru la fille légitimée du comte de Hammes, n'en doutez pas un instant. D'ailleurs, Hugo est si sincèrement et si éperdument amoureux, que, même dans des circonstances moins favorables, il forcerait le consentement de sa mère. J'oubliais de vous le dire : Hugo va beaucoup mieux ; les douleurs de sa chute, n'ont pas encore entièrement disparu, mais il peut s'asseoir dans un fauteuil. Son plus grand chagrin son désespoir, c'est la crainte qu'Ida ne lui soit enlevée, et qu'il ne doive plus jamais la revoir. Par compassion et pour me rendre aux instantes prières de sa mère, je lui ai promis que vous, monsieur le baron, que nous tous, ensemble, nous irions leur faire visite, accompagnés d'Ida. J'ai ajouté que ce serait peut-être aujourd'hui même. Aurais-je trop présumé de votre

bonté d'âme ? Le bonheur que votre petite fille en éprouvera sera le prix de votre complaisance. Venez, mon cher père,—j'ose vous nommer ainsi, —ayez bon courage ; plus de crainte, plus d'hésitation ; livrez-vous avec confiance au sort qui nous sourit !

—Oui, mon père, montrez-vous généreux, appuya Hortense.

—Eh bien, soit, répondit le vieillard Ah ! l'épine sanglante est sortie de mon cœur ! Faites de moi tout ce que vous voudrez, je suis prêt à tout

—Il y a cependant une chose au sujet de laquelle nous avons besoin de votre sage conseil, dit le comte. Mon enfant est là-haut, à quelques pas de moi, je ne l'ai pas encore vue. Rester ici ou m'éloigner pour un certain temps sans avoir pressé ma fille sur mon cœur, cela ne se peut pas. Quel est votre sentiment sur ce point, monsieur le baron ?

M. Van Berkhout ne répondit pas ; il se contenta de lever les épaules d'un air très embarrassé.

—Il faut pourtant que je voie mon enfant insista M. de Hammes.

—En effet, dit le vieillard, mais comment ? en quelle qualité ? Vous ne pouvez cependant pas lui apprendre, avant votre mariage, quel est son père... Ah ! j'ai trouvé Faites lui croire que vous êtes son oncle, le frère de son père, que nous

croyions mort, et qui, tout à coup, à l'impro viste, est revenu de pays lointains ; mais soyez extrêmement prudent, et ne vous trahissez pas.

—Quelle heureuse idée ! s'écria Hortense. Je vais chercher Ida et lui dirai d'avance qu'elle va voir son oncle ; je lui raconterai de cet oncle ce qu'il faut qu'elle croit. De cette façon, elle ne vous adressera pas de questions indiscrètes

—Oui, et faites-lui faire un peu de toilette ; nous partirons tout de suite, dans la voiture du comte, pour Tempelhof, afin de faire une visite à la baronne et à son fils.

—Ah ! que vous êtes bon, mon père !

Hortense, rajeunie de vingt ans, courut chercher sa fille.

Lorsqu'elle fut sortie, les deux hommes se mirent à parler ensemble, d'un ton calme et sérieux, des moyens les plus efficaces pour exécuter le projet de réhabilitation, sans que personne pût savoir prématurément leur secret. Ils convinrent de partir sous peu de jours pour une petite ville reculée de la France ; d'y demeurer le temps nécessaire pour accomplir le mariage du comte avec Hortense ; de revenir alors et de demander la main de Hugo Van Giersteen pour la jeune comtesse Ida de Hammes. Plus tard ils iraient habiter Bruxelles, où ils feraient leur rentrée dans le monde et reprendraient même, dans l'entourage du roi, le rang qui appartenait au

baron Van Berkhout, membre d'une des plus anciennes et des plus nobles familles du pays.

Le vieillard était dès lors tout à fait transfiguré : il se laissait bercer par les plus doux rêves, et l'avenir lui souriait jusqu'à la fin de ses jours. C'était la première fois depuis dix-huit ans qu'il respirait librement. Le langage enthousiaste du comte le remuait à tel point qu'il le serra plusieurs fois dans ses bras avec une effusion sincère, en l'appelant son cher fils.

Ils entendirent du bruit dans l'escalier, et leurs regards se dirigèrent vers la porte. Le comte était hors de lui.

— Soyez prudent, contenez-vous, lui dit le baron à voix basse.

Ida parut, tenant par la main sa mère, qui, lui montrant le comte de Hammes, lui dit en souriant :

— Tiens, ma fille, voilà ton oncle.

La jeune fille considéra curieusement l'étranger, se mit à trembler, poussa un cri, et fit quelques pas en arrière, comme si elle s'effrayait de quelque apparition inattendu.

— Embrasse donc ton oncle, Ida, lui souffla sa mère à l'oreille.

— Mon oncle ! mon oncle ! s'écria la jeune fille. Non, non, ne m'abusez pas. C'est mon père, mon cher père que Dieu me rend.

Elle sauta au cou du comte, l'embrassa avec

effusion et le couvrit de caresses en murmurant le doux nom de père, sans s'apercevoir que les larmes du comte tombaient en gouttes brûlantes sur son front.

Le vieillard courut à elle, essaya de la dégager de l'étreinte, et dit d'un ton sévère :

— Que faites vous, Ida ? Vous êtes folle ; ce monsieur est votre oncle.

— Non, non, l'autre nuit, dans mon rêve, je l'ai déjà vu, répliqua la jeune fille. C'est mon père.

— Mais tu t'égares, mon enfant. Ce monsieur est le frère de ton père. Il n'est donc pas étonnant qu'il lui ressemble. Allons ne te rends pas ridicule.

Le comte maîtrisa son extrême émotion et dit, en caressant tendrement Ida :

— Oui, ma chère nièce, je ne suis que votre oncle ; mais je ne vous en aime pas moins pour cela Consolez-vous, je suis venu pour vous délivrer de tous vos maux.

— Ah ! mon oncle, — puisque vous n'êtes que mon oncle, — murmura-t-elle tristement, ne me trompez pas. Me délivrer de tous mes maux, dites-vous ? personne au monde ne le peut.

—Si, ma fille, interrompit la mère avec une joie triomphante ; sais-tu ce que ton oncle a déjà fait pour ton bonheur ? Tu vas, selon toutes les probabilités, devenir la fiancée de Hugo Van Giersteen.

—Est-ce vrai, grand-père ? demanda la jeune fille tout à fait incrédule.

—C'est parfaitement vrai, répondit le vieillard, et, pour te prouver que nous ne voulons pas te leurrer d'un faux espoir, tiens-toi prête à partir pour Tempelhof. La voiture de ton oncle est tout attelée devant la porte. Puisque nous sommes tous heureux, nous allons porter un peu de notre bonheur au pauvre Hugo en lui faisant visite.

Ida battit des mains, poussa un grand cri de joie, se jeta au cou de son grand-père, embrassa sa mère, et tomba tout en larmes sur le cœur de son faux oncle, qui la tint, à demi pâmée, serrée dans ses bras.

Le comte et Hortense ne paraissaient pas pressés d'aller à Tempelhof. Mais le vieillard, craignant que Guillaume, vaincu par la violence de ses sentiments paternels, ne vînt à se trahir, leur dit :

—Non, non, pas de retard ; ce pauvre Hugo malade nous attend. Le laisser souffrir plus longtemps sans consolation serait cruel. Venez, nous partons...Je vous en prie, obéissez-moi.

En achevant ces mots, il marcha vers la porte. Les autres le suivirent. Ida était suspendue au bras du comte, qui, chemin faisant, lui adressait des sourires et des paroles de tendresse.

En traversant la cour, le baron dit à son domestique :

—Jean, nous allons faire une petite excursion ;

à notre retour, il faut que ces planches noires qui masquent la grille soient enlevées, et que toutes les persiennes des fenêtres soient ouvertes.

Le domestique le regarda avec stupeur ; mais les gens furent encore bien plus surpris lorsque Ida leur cria avec une effusion enfantine de joie délirante :

—Eh ! Hedwige, Pierre, Suzanne, voici mon oncle, mon cher oncle, qui vient nous rendre tous heureux. Nous allons chez M. Hugo Van Giersteen !

Les domestiques accoururent ; mais le baron, craignant une nouvelle indiscrétion, fit monter la jeune fille en voiture, et donna au cocher l'ordre de fouetter ses chevaux.

Les vaillantes bêtes partirent au grand trot, et les domestiques, rassemblés devant la grille, entendirent les exclamations joyeuses de la jeune demoiselle et la virent de loin agiter son mouchoir.

IX

Les champs étaient couverts du blanc manteau de l'hiver ; mais le soleil brillait dans l'azur clair du ciel, et ses rayons faisaient scintiller sur le tapis de neige mille étincelles de diamants.

Le silence était si absolu dans le village que

l'on entendait jusque sur la place du marché les sons de l'orgue et les voix des prêtres.

Sans doute on célébrait dans l'église quelque cérémonie solennelle, car un grand nombre de villageois, la tête découverte, dans une attitude recueillie, se tenaient de chaque côté de la porte, faute d'avoir pu trouver place dans l'intérieur de l'église.

Cinq ou six belles voitures de maître attendaient à une certaine distance. La route avait été ornée pour la circonstance de petits sapins enrubannés, reliés entre eux par des bandes de calicot rouge et blanc.

Sous le Grand tilleul, hors du cimetière, quelques paysans étaient rassemblés autour de Jacques le chasseur. Celui-ci soufflait de temps à autre sur une mèche allumée et se tenait prêt, pour la fin de la cérémonie, à faire feu de quatre petits canons alignés au pied de l'arbre vénérable. Le garde champêtre était également présent.

En attendant, les paysans causaient aussi bas que possible, mais avec une joyeuse impatience, de l'événement du jour, et ils se frottaient les mains en songeant au plaisir qui leur était promis.

Tout à coup on aperçut à l'autre bout du marché un promeneur solitaire, vêtu comme un citadin, et qui semblait étonné de voir ces drapeaux, ces bannières et tout cet appareil de fête.

—Ne me trompé-je pas ? dit le garde cham-

pêtre. Non, c'est bien mon ami Henri, le fils de notre vieux maître d'école ! Depuis plus de cinq mois qu'il a obtenu une place à Gand, nous avons cessé tout à fait de le voir...Jacques, ayez l'œil à votre affaire, et soyez prudent ; je vais à la rencontre de Henri Bals.

En achevant ces mots, il traversa le marché, serra vivement la main de son ami, et lui dit :

—Ah ! c'est bien à vous, Henri, de venir enfin nous voir. Vous avez appris ce qui allait se passer ici ? et vous arrivez justement à point pour assister à la grande fête ?

—Que signifient toutes ces banderoles ? demanda le jeune instituteur.

—Ne le savez-vous pas ?

— Comment pourrais-je le savoir ? J'ai trouvé la maison de mon père fermée. Je n'ai pas rencontré âme qui vive. On jurerait que tout le village est mort.

— En effet, grands et petits, tout le monde est à l'église.

— Eh bien, qu'est-ce qui se passe ? Dites-le-moi donc.

— Venez, rapprochons-nous un peu de l'église, répondit le garde champêtre. Il faut que je surveille mon service. Le mot de cette étonnante kermesse d'hiver vous sera expliqué en peu de mots... Vous étiez encore ici lorsque le jeune baron Van Giersteen escalada nuitamment le mur

d'Ouden-Steen et y trouva presque la mort, n'est-ce pas ?

— Certes, mon cher ; ce cruel et brutal Von Oberheim avait tiré sur lui. Le malheureux jeune homme avait pourtant les intentions les plus pures. Il voulait épouser la demoiselle Ida Von Weiler, uniquement pour la délivrer du plus pénible esclavage. M. Von Oberheim a quitté le pays afin de pouvoir impunément faire souffrir la pauvre demoiselle...

— Mais taisez-vous donc, Henri ! s'écria le garde champêtre avec une sorte d'indignation inquiète. Vous revenez de l'autre monde, et vous n'êtes au courant de rien. Il n'y a plus de monsieur Von Oberheim ni de demoiselle Von Weiler. Lui, c'est le baron Van Berkhout, et elle c'est la fille d'un illustre gentilhomme hollandais, M. le comte de Hammes... et maintenant, aujourd'hui même, elle épouse le jeune baron Hugo Van Giersteen. Ils sont dans l'église, où l'on bénit leur union. Le brutal Von Oberheim, comme vous le nommez, est devenu l'homme le plus aimable, le plus généreux que l'on puisse voir. Il va faire bâtir une nouvelle école pour votre père ; il érige un hôpital pour vingt malades. Cet après-midi, il y a une grande fête à Ouden-Steen ; la cour est remplie de tables et de chaises ; il y aura de la musique ; tous les habitants de notre village y sont invités à boire et à manger....

—A Ouden Steen ? répondit l'instituteur; dans

ce même parc dont personne ne pouvait approcher ?

— Oui, et qui est à présent ouvert à tout le monde.

— Mais la cause d'un changement aussi incompréhensible, monsieur le garde champêtre ?

— Oui, la cause, Henri, je ne m'y retrouve pas très bien. Les gens d'Ouden Steen se cachaient sous des noms supposés. Madame Von Weiler s'appelle à présent de Hammes. Vous savez qu'elle était veuve ou qu'elle croyait l'être. Eh bien, son mari, le comte de Hammes, n'était pas mort. Elle l'a retrouvé d'une façon inattendue, et il a donné son consentement au mariage de sa fille Ida avec M. Hugo Von Giersteen. Ils sont revenus depuis trois semaines au château d'Ouden-Steen. Depuis lors, l'amitié, la joie et la bienfaisance y règnent sans partage. Ces bonnes gens sont si heureux qu'ils voudraient voir tout le monde heureux autour d'eux. C'est presque un miracle.

— En effet, c'est une chose merveilleuse. Ce Von Oberheim ! je me souviens encore comme il terrifiait tout le monde par son regard sombre et défiant.

— A tout à l'heure, à tout à l'heure, s'écria le garde champêtre. Voilà la cloche qui commence à sonner. C'est fini, vous allez les voir ; ils vont sortir de l'église. Il faut que je fasse mon service.

A ces mots, il tira son sabre et courut vers l'é-

glise, du porche de laquelle sortaient un groupe nombreux de villageois. Tous étaient vêtus de leurs habits des dimanches, et leur visage rayonnait d'allégresse.

Le garde champêtre agita son sabre et se mit en quatre pour ranger la foule de telle façon que personne ne restât dans le cimetière, excepté les membres du conseil communal, quelques habitants notables et les jeunes filles, qui, devant la porte de l'église, commencèrent à joncher le chemin de découpures de papier de couleur et de papier doré Le reste de la population se rangea en deux files sur le marché, en laissant un large passage pour arriver jusqu'aux voitures.

Immédiatement les autorités de la commune et les notables, ayant à leur tête le bourgmestre, s'étaient formés en demi cercle Ce dernier tenait un papier à la main, et se préparait à lire un speech de félicitations.

Les quatre canons détonèrent en même temps ; les villageois saisis sursautèrent et pâlirent ; mais cette frayeur momentanée fut aussitôt suivie d'un joyeux sourire, et chacun se dressa sur la pointe des pieds pour regarder du côté du porche de l'église, car déjà paraissaient les hauts personnages en l'honneur desquels se célébrait cette fête

Quelle fut l'émotion des spectateurs, lorsqu'ils virent le baron Van Berkhout—autrefois le redouté Von Oberheim—embrasser le bon Hugo

Van Giersteen, tandis que la mère de celui-ci pressait sur son cœur la belle épousée de son fils !

Les larmes de joie qui brillaient dans les yeux de toutes ces nobles personnes excitèrent un attendrissement si communicatif que mainte paysanne détourna la tête pour s'essuyer les yeux du coin de son tabl er. Mais ce moment de félicitations réciproques dura peu, d'autant plus que le bourgmestre s'était avancé et avait commencé à lire son discours d'une voix mal assurée.

Tandis que le baron Van Berkhout et sa compagnie écoutaient avec attention, le garde champêtre avait toutes les peines du monde à contenir avec son sabre les villageois qui se poussaient en avant : c'étaient surtout les femmes et les jeunes filles qui lui donnaient de l'ouvrage. Ne devaient elles pas voir la mariée, belle comme un ange, avec sa couronne de fleurs blanches et de diamants étincelants, avec son voile de dentelle, tombant jusqu'à ses pieds, qui coûtait, disait-on, au moins autant qu'une ferme de deux chevaux ?

Et comme le baron et sa fille étaient changés et rajeunis ! Quel homme imposant que ce comte de Hammes, avec sa taille élancée, sa haute stature et son sourire d'une douceur ineffable !

Le bourgmestre avait achevé son discours. M. Van Berkhout le remercia en quelques paroles sorties du fond du cœur, et dit en finissant :

— J'aime cette commune, messieurs, non pas seulement parce que vous êtes de bonnes et

braves gens, mais surtout parce que Dieu m'a accordé, sur votre territoire, une faveur inattendué. Je m'efforcerai de reconnaître son bienfait en faisant à votre village autant de bien que mes moyens me le permettront. Et, pour vous prouver que mes intentions à cet égard sont sérieuses, je vous annoncerai comme une bonne nouvelle que j'ai acheté Ouden Steen, et que j'ai résolu de passer au milieu de vous, mes amis, chaque été jusqu'à la fin de mes jours

—Vive M. le baron Van Berkhout ! merci ! merci ! Vive le marié et la mariée ! s'écrièrent les membres du conseil communal.

Mais ces cris ne trouvèrent pas d'écho dans la foule. Les villageois, par respect pour le bourgmestre et les nobles personnages, demeuraient silencieux et n'exprimaient leurs sentiments que par des regards sympathiques et des figures radieuses

Le vieux baron serra les mains de bon nombre d'assistants et adressa à chacun un mot aimable.

— Nous avons pu réserver des places dans les voitures, dit-il alors au bourgmestre et aux échevins. Si nos autres amis veulent nous suivre aussi à Ouden Steen pour boire un verre à notre bonheur, nous nous estimerons très honorés. A tout à l'heure, messieurs, à tout à l'heure !

Les voitures s'approchèrent.

Le marié et la mariée montèrent dans la pre-

mière ; les parents dans la deuxième ; dans la troisième et la quatrième, les nobles étrangers qui avaient assisté au mariage en qualité de témoins ou de parents ; dans les deux dernières, le bourgmestre et ses échevins, le docteur, le receveur et le notaire.

Une nouvelle détonation des quatre canons ébranla l'église et les maisons. Les voitures se mirent en marche à la file, et bientôt la dernière eut disparu au détour du chemin qui conduit à Ouden Steen.

Toute la population du village suivit comme un torrent ; alors seulement les langues se délièrent, et l'air retentit de cris de joie et de bénédictions mille fois répétés.

FIN.

Les propriétaires de la

Bibliotheque Moderne

ont le plaisir d'annoncer à leurs nombreux lecteurs la publication du célèbre ouvrage

LA TOMBE DE FER

qui paraîtra au complet dans le prochain numéro.

AVIS

A nos abonnés de MONTRÉAL et de la BANLIEUE.

Faites signer ce blanc de souscription par un de vos amis, envoyez-nous le et vous aurez droit a deux volumes, à choisir dans les numéros déjà parus ou dans les volumes à paraitre subséquemment.

.....

Je, soussigné, déclare prendre un abonnement d'une année à LA BIBLIOTHÈQUE MODERNE, au prix de $3.60, payable 15c sur livraison de chaque volume

Signature.....

Adresse.....

P. S.—Envoyez ce blanc signé à LA BIBLIOTHEQUE MODERNE, 37 Rue St-Gabriel, Montreal.

Ouvrages parus.

La Jeunesse du roi Henri, (10 vol) $1.00
Vaincu par L'amour, J. Rameau (illustré)..10 cts
Le Chateau de Villebon, (illustré)..... 10 cts
Misericorde ! par Jules Mary .....10 cts
Les Drames de l'Irlande, L. Thomin.....10 cts
L'amour d'une Raine, A. Guignery.....10 cts
La Loi d'Amour, par Mme M. Thiery..... ...10 cts
Le Chambrion, par Ponson du Terrail.....10 cts
Tante Berthe, par G. de Peyrebrune.....10 cts
L'Ami du Chateau, par Elie Berthet.....10 cts
Un duel a Mort, par P. Zaccone. .....10 cts
Le Mendiant Noir, par Paul Féval.....10 cts
La Lanterne Rouge, par P. Zaccone.....10 cts
L'Enveloppe Noire, par P. Zaccone.....10 cts
Fiancée d'outre-mer, par D. Lesueur.....10 cts
Le S..crifice d'une Femme, J. de Gastyne..10 cts
La Dame d'Auteuil, par P. Zaccone .....10 cts
La Voleuse d'Enfant, par H. Conscience..10 cts
La Fiancee du Tueur de Lions, L. Noir...10 cts
La Belle Tiennette, par E. Richebourg...10 cts
La Cosaque, par Paul Féval.....10 cts
La Vierge des Makis, (illustré) P. Tonelli.10 cts
Chagrin d'aimer, par Paul Samy.....10 cts

Ces ouvrages sont en vente chez

DEOM FRERES, 1877, Rue Ste-Catherine.

Les medecins recommandent

LE BRANDY

'P. Richard'

Pour les malades et les invalides...

Exigez-le de votre fournisseur.

IL NE COUTE PAS PLUS CHER QUE LES AUTRES

EXAMEN GRATIS DE LA VUE.

Ne ruinez pas vos YEUX à porter de mauvaises LUNETTES, LORGNONS, etc., pour tracer, coudre, lire et écrire, etc.

Allez voir le meilleur de Montréal comme FABRICANT de VERRES OPTIQUES et AJUSTEUR de LUNETTES, LORGNONS et YEUX ARTIFICIELS, taillés et ajustés selon les maladies des YEUX pour bien VOIR de LOIN et de PRES, renforcir les NERFS OPTIQUES, corriger les défauts de l'ŒIL et guérison d'YEUX.

Consultez le SPECIALISTE **Beaumier,**

MEDECIN et OPTICIEN

Gradué aux E. U. A. 20 ans d'expérience.

Professeur a l'Institut d'Optique Americain.

1854 rue Ste-Catherine, Entre les rues Cadieux et Ave Hôtel-de-Ville,

MONTREAL, P. Q.

Ouvert jour et nuit. Le Dimanche, de 1 à 4 heures P.M.

QUALITES et TRAVAIL GARANTIS. BAS PRIX

AVIS—Envoyez-nous par la Poste vos vieilles LUNETTES, LORGNONS PINCE-NEZ, etc, avec description de leurs DEFAUTS, au retour, vous recevrez LOS VERRES OPTIQUES, solidement fixés à neuf dans vos anciennes montures. Prix, $1.00 comptant, enregistrement et frais de Poste compris, Canada et E. U. A. Ecrivez-nous pour plus amples informations. Prenez garde, nous n'avons pas d'agents sur le chemin pour notre MAISON FONDEE et responsable.

S

ne
e.

se
ve
on
ee

RIX

ONS
oce-
nes
ria,
nce
SON

P. V. Ayotte

IMPRIMEUR, EDITEUR.
RELIEUR

— ET —

Propriétaire du **TRIFLUVIEN**

171-173-175, Rue Notre-Dame,

TROIS-RIVIERES.

Impressions de toutes sortes.

....Ouvrages de Luxe.

Reliures de tous genres.

Commandes remplies promptement.

Demandez nos prix.

Bell Tel. 31.

Un avantage exceptionnel

En offrant les ouvrages que nous publions au prix de 20 cents l'exemplaire, nous espérons que nos lecteurs apprécieront les efforts que nous avons faits pour arriver à ce résultat.

Ces ouvrages se détaillent régulièrement au prix de 75 et 90 cents. La différence est remarquable.

Cependant nous offrons encore une bonne reduction à ceux qui prendront un abonnement, c'est-à-dire nous faisons les conditions suivantes : 3 mois (6 volumes) 90c, 6 mois (12 volumes) $1.80 et 12 mois (24 volumes) $3.60 payable 15c, sur livraison de chaque volume.

Decarie, Hebert & Beauchesne

1608 RUE NOTRE-DAME,

MONTREAL.

Bell Tel. Main 4331.